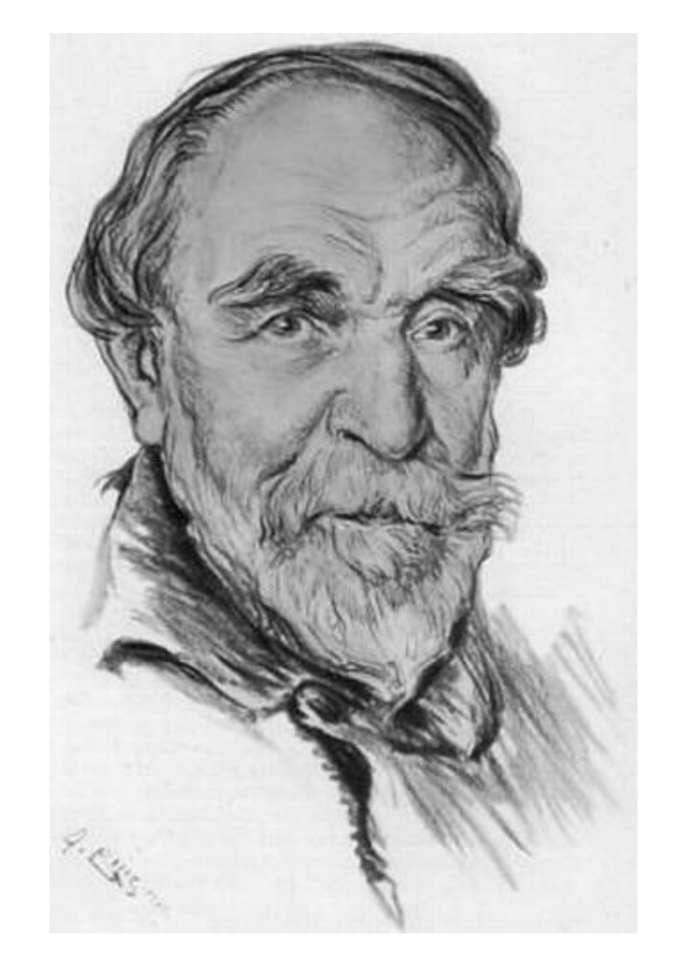
Édition du groupe « Ebooks libres et gratuits »



Joseph Henri Boex dit
Rosny Aîné

EYRIMAH

ROMAN LACUSTRE

(1895)

Table des matières

PREMIÈRE PARTIE

I

LES VILLAGES LACUSTRES

Sur le lac de Re-Alg[1], dans la Suisse actuelle, les villages sur pilotis se disséminaient comme des îles à l'embouchure d'un fleuve, et des populations brunes, courtes de taille, aux yeux ronds, à la tête large y abondaient. C'étaient les envahisseurs asiatiques, ceux qui durant l'Hiatus avaient filtré en Europe par les grandes forêts et les rivières de la plaine Ourale, par les défilés du Caucase.

La race blonde, haute de taille et de crane long, qui errait à l'époque de la pierre taillée aux savanes d'occident avait, après des siècles, reculé vers le Nord, suivant le Renne et le Mammouth, allant préserver aux frimas cette vigueur et cette audace, qui devaient lui assurer une place souveraine dans l'histoire du monde. Par le nombre et l'organisation plus avancée, les asiatiques avaient vaincu, et, vainqueurs féroces, souvent ils avaient exterminé le rival dont la trace disparaît en des districts pendant des milliers d'années.

Ceux des grands nomades à têtes longues qui n'avaient pas fui dans le Nord s'étaient vus rejetés vers les péninsules arides, sur le bord de l'Océan et sur le sommet des montagnes. Mais les tribus se maintinrent dans les plaines par des circonstances heureuses ou furent respectées des envahisseurs, si bien que de l'alliance volontaire des uns et

[1] Ce récit se passe il y a 6,000 ans environ.

de la soumission des autres il naquit une race mixte, à tête ronde, à taille moyenne et qui souvent joignait des yeux bleus allongés à des cheveux sombres, ou des cheveux clairs à des yeux ronds et bruns. Cette race de mélange, où se retrouvaient, suivant la règle, les types extrêmes, fut bientôt dominante ; mais longtemps, dans des pays propres à la coexistence des deux familles, le type asiatique et le type européen se conservèrent purs. Ainsi il advint pour des régions de la Suisse où les bas plateaux nourrissaient les vainqueurs industriels, agricoles et pastoraux, où les sommets et les gorges profondes célaient des chasseurs d'ours, de chamois et de bouquetins, issus de l'autochtone des âges froids de la Magdeleine.

À la fin de mai, un soir, le lac gisait sous la clarté couchante, le profil des montagnes se levait sur le Nord, les eaux merveilleuses où baignait un éclatant crépuscule, remplissaient l'ouest. La vie semblait lente, figée dans le rêve de lumière qui termine la journée du monde, et tel homme de ces temps, dressé au promontoire des villages, pouvait sentir la virginité des choses, le mystère proche, les forces dormantes en son cerveau comme elles dormaient dans la nature.

Sur des centaines de lieues de forêts, par la nudité des plaines immenses, la bête libre se riait encore de l'homme, l'urus et l'aurochs, le sanglier et le grand cerf, le loup, le renard ; la loutre ondulait dans les fleuves, l'ours gardait les cols infranchissables, l'aigle tombait au flanc des abîmes, les oiseaux sans nombre peuplaient la frêle densité des arbres, les reptiles tournaient leurs hélices resplendissantes aux

troncs minces, et l'ardeur des insectes était comme si leur monde balançait encore celui de l'homme.

Il avait fait chaud, les lacustres reposaient dehors, au frais, et quelques-uns seulement s'occupaient à réparer des armes, à construire des meubles, à moudre entre les deux meules d'alors, une petite posée sur une grande, la farine du lendemain. Personne n'était admis à l'oisiveté dans le jour, le travail érigé en loi.

Au soir, l'activité s'épandait en causerie, en jeux de hasard, en pratiques fétichistes. Un crieur disait par la rue les noms des veilleurs destinés à remplacer ceux qui gardaient les ponts. Sur des pilotis innombrables en bois d'orme ou de sapin une vaste claie posait, de branches minces. Suivant le rang et la fortune l'habitation était vaste ou étroite. La porte se fermait d'une barre transverse et la fenêtre souvent était garnie d'un mince tissu en fibres de tilleul.

Beaucoup de petits meubles en bois, des bijoux marins importés, des agates polies, des os en parure, mais surtout de belles armes, de la poterie de cuisine, des vases d'ornements, des meules à broyer les céréales, des cadres à tisser le lin ou la fibre de tilleul ; et le foyer était de quatre pierres en auge avec une cinquième pour le fond. Déjà enfin, un petit monde familier, des objets complexes, annonçant les joies intimes, la demeure vivante par mille travaux, un attachement de fourmi pour la hutte où s'accumule le produit de l'effort, pour le village qui garantit de l'ennemi commun, pour les fétiches qui versent la chance, sauvent de la maladie et de la mort…

Le soleil plongea, le crépuscule se conjugua dans l'eau, un oiseau colosse ouvrit ses ailes sur le brasier de l'horizon. Partout des flammes courtes comme la toison des brebis en automne rongeaient les monts factices, quelques bandes de duvet figuraient des promontoires sur des eaux pâles, trois grottes resplendirent et s'effondrèrent tour à tour dans les nuages. Et ces choses prodigieuses, Eyrimah, l'esclave blonde, et Rob-In-Kelg, fils de Rob-Sen, les contemplaient sans analyse.

Rob-In-Kelg avait bientôt dix-sept ans ; belliqueux comme son père, le plus puissant colosse de Re-Alg, il avait la fierté de son corps. Déjà dans ses jeunes lignes paraissait la force de Rob-Sen, les muscles redoutables, mais sa face était douce dans l'orgueil.

Tout enfant il fut capté par la blondeur d'Eyrimah et par l'étrangeté de son caractère. Loin de l'adresse de ses compagnes ou de leur assiduité, elle semblait vivre au delà des choses. Lui, de ses aïeux industriels et agricoles, trempés aux cultes de la chance, aux lois de la propriété, voyait partout l'utile et la conquête.

Elle donnait une grâce aux êtres, douée d'une puissance plus libre, d'un esprit créateur, d'un génie moins parfait mais vaste, où plus de matériaux seraient pour le futur. Si In-Kelg avait la passion du rêve d'Eyrimah, elle admirait en lui, au rebours, la promptitude et la certitude.

Assis au bord de la plate-forme, les jambes balancées sur l'eau, leurs songes différaient comme auraient différé des enfants issus de leur double mariage, si lui avait épousé une brune lacustre ou elle un jeune homme parmi les tribus blondes de la montagne.

La guerre et son effroi, des paysages de nuit et d'embuscades, des coups, des blessures, des butins, des armes miraculeuses, la chance donnant la victoire, des troupeaux sur les pâturages de la montagne, des esclaves pour faire lever le blé ou l'orge, c'est le rêve d'In-Kelg.

Pour Eyrimah, mouvante et souple, le lac, comme le fouillis des villages, comme les arbres de la rive, les dentelures, les courbes longues de la montagne, les cheveux frisés, les yeux bruns et la bouche d'In-Kelg, tout est grâce. Elle se donne, pénétrée des choses et les pénétrant, à la recherche d'aventures légères et miséricordieuses, sans grand souci d'unir les fils épars de ses idées.

In-Kelg est tel qu'un plein jour, âpre de clarté, sous la trompette du coq, sous les fortes moissons, sous les brebis en laine… Eyrimah offre plutôt l'aube humide de juin en forêt, des brumes flottantes, une lumière tendre, des arbres ramifiés à l'infini, des bêtes libres et capricieuses.

Ils étaient donc assis au bord de l'eau dans la fragilité suave du printemps, et In-Kelg se prit à dire :

« J'ai frappé de ma flèche un corbeau sur la plus haute branche d'un chêne, tandis que le grand Widhorg l'avait manqué ! »

Eyrimah regarda son ami avec une pleine admiration, nuée de tristesse :

« Tu deviendras plus fort que ton père, – fit-elle, – plus adroit que Slang-Egh, et plus vite à la course que le maigre Berg-Got… Puis tu mépriseras ton amie, tu choisiras ailleurs ta femme. »

In-Kelg la regarda en jeune maître ; elle s'en révolta malgré l'esclavage.

Une fierté grandissante avec les années vibrait dans sa chair. Mince, comme les bouleaux, on la savait plus indomptable que le loup viril, et le chef, dont elle était captive depuis la tendre enfance, un jour avait voulu la tuer parce qu'elle avait refusé d'obéir. De même qu'elle n'était point si rapide de pensées que ses compagnes, sa face restait enfantine, noyée d'innocence, et aristocratique dans le milieu par la blancheur de la peau, les traits fins ainsi que les graminées en fleurs, les yeux d'un bleu très doux.

Esclave dès l'âge de neuf ans, son amour pour In-Kelg virait aux approches de la nubilité, trouble, se préparant aux crises de la passion qui sont les ouragans d'avril sur les forêts, quand la main frénétique des ramures secoue la splendeur ouverte des corolles. Elle rêvait le sacrifice, l'offre à son amour du sang trop abondant de ses veines. Lui aimait surtout dire ses jeunes exploits sous la tendresse féminine.

Tandis qu'ils venaient au silence, la brume du soir noyant les villages lointains, l'ombre aux pieds des arbres avec un halo par les branches, un homme surgit derrière eux, à la lourde mâchoire, à l'œil embusqué sous le sourcil comme un bandit dans un fourré, au front curve de brute. Il resta les épier, épié lui aussi par un colosse trapu, large face sereine. L'homme à la forte mâchoire était Ver-Skag, le maître d'Eyrimah ; l'autre était Rob-Sen, le père d'In-Kelg.

La nuit grisonna davantage, puis une grande lune rouge, émergeant derrière les sommets dentés, parut vomie de

quelque monstre. Sa passion grandie, Eyrimah posa sa main sur le bras du jeune homme :

« Jamais l'esclave Eyrimah ne pourra devenir ta femme ?

— Si mon père t'achète à Ver-Skag, – dit In-Kelg – ou si tu t'enfuis et que je te retrouve ! »

Elle y rêva, fâchée d'être la servile qu'il ne pourrait prendre sans déchoir, mais In-Kelg :

« Quand je serai tout à fait un homme, je ne voudrai nulle autre que toi. »

Elle grelotta, leva les yeux vers lui, et voilà que Ver-Skag vint la saisir rudement. In-Kelg voulut s'opposer, mais Rob-Sen l'arrêta. Alors Ver-Skag chassa devant lui Eyrimah ; Rob-Sen et In-Kelg côte à côte regardèrent le lac, et le jeune homme était sombre, car Ver-Skag avait presque battu son amie.

Rob-Sen, après avoir songé à l'amour d'In-Kelg pour la captive blonde, reprocha cet amour à son fils. In-Kelg défendit Eyrimah, son courage, son art de pénétrer les rêves qui la rendaient précieuse à Vi-King, le prêtre supérieur. Et Rob-Sen l'écoutant, resta partagé entre l'ennui d'un mariage vil et le désir de faire servir son fils à l'alliance avec les montagnards, car il pressait depuis longtemps cette alliance, presque seul à la vouloir, tant la haine était rigoureuse entre les deux races.

Trente ans écoulés, Rob-Sen avait suivi le vieux Teb-Sta, son oncle maternel, venant fonder, selon l'usage, une nouvelle bourgade. Maintenant que Teb-Sta était mort, Rob-Sen marchait le premier parmi les fondateurs, ne le cédant

qu'aux prêtres. Il aimait la bourgade, le lac, l'île mère et toute sa race d'une manière puissante de colosse, et il était la fleur des siens, un de ces hommes créés dans le temps qu'une nation approche du dangereux apogée, alors que l'avenir tremble devant elle et que le passé se glorifie.

In-Kelg l'admirait en silence dans le respect de sa beauté victorieuse et la nuit, toute claire, les pénétrait tous deux de graves ardeurs, tandis que la vie, près de finir, s'exaltait au village.

Les enfants en bandes considérables se ruaient par les plates-formes en jeux farouches. Dans l'indécision du soir, parmi les cachettes nombreuses que ménageaient les huttes, partout des petits cœurs bondissant sous de maigres poitrines, des yeux de bêtes fuyant par les halliers, des yeux aigus de fauve scrutant les ténèbres, puis des cris, l'illusion affolée de la poursuite, l'émulation d'échapper et de saisir qui jetait à l'eau le fugitif et le capteur, les faisait plonger sous les pilotis, suscitait des pugilats terribles où de jeunes dents de loup s'enfonçaient avec frénésie dans les chairs, où, dans l'ardeur de se débattre, survenait une épouvante réelle, une réelle férocité. Des frères, des amis se groupant, élargissaient la bataille. Massés en camps adverses, ils se gourmaient et se griffaient, tant que les femmes intervenaient, tordant les cheveux, envoyant des gifles cruelles. Silentiés par la terreur et réconciliés, ils s'assemblaient en parties sournoises, en cercles despotiques aux faibles, inventant des trappes à s'ouvrir sous les pieds d'une victime ; et le mal poussait en eux sa plante noire, l'âpre désir de torture et de misère tel que chez le chat ou le singe. Plus tard, une mansuétude tremblait sur eux, leurs jeunes âmes ouvertes à des souffles plus haut, et ici se dressait quelque poète mi-nu semant des magies primitives

de paroles et, sur des bribes de vieilles histoires, brodant des épouvantes et des joies, l'Heure de la Bête et l'heure de l'Homme.

Alors, dans l'effroi commun, ils s'élargissaient ; les huttes, leurs arêtes croisées ainsi que des coupants de cristal, le fouillis des ramilles où reposaient leurs petits pieds, les ombres de la lune, la cloche du ciel, les mille rais vacillants de l'infini, cela tissait une chair abondante et fraîche sur le squelette des dogmes et refaisait en eux l'art perdu.

II

LA FUITE

On avait levé les ponts, le village pris de sommeil se taisait, les enfants étaient couchés, quelques femmes achevaient de cuire du pain en galettes dans un lit de petites pierres surchauffées, quelques hommes priaient devant des fétiches, lorsque le cri du veilleur retentit sur l'eau en cercles sonores jusqu'aux villages voisins.

Tous jaillirent des huttes en désordre, même les femmes et les petits ; mais seuls les hommes armés de la lance, de la hache ou de l'arc s'avancèrent jusqu'aux défilés des ponts, avec de rauques clameurs, trapus et rapides, pleins de colère et d'effroi.

C'était sur la berge, assez loin, presque hors de portée des flèches, une troupe d'une quinzaine d'hommes qui marchaient furtivement. Aux clameurs des lacustres, ils ne répondirent pas d'abord, mais une flèche étant partie du village, ils s'avancèrent vers l'eau, et le cri qui sortit de leur poitrine sonna comme les antres des montagnes.

Les chefs lacustres, durs et précipités, défendirent de lancer des flèches, et, durant quelques minutes, la foule ondula sous des sentiments divers, entraînée surtout à vaincre la crainte par la fureur, les centaines de corps bas de stature induits d'électricité belliqueuse, d'une rage d'abeilles ouvrières contre l'ennemi de la ruche, avec des yeux de ruse et de cruauté. Cependant les hommes de la rive maintenant

apparaissaient sous la lune. Ils étaient très hauts, le buste long, la jambe un peu courte, et ils frappaient de leur main libre leurs poitrines immenses et rugissantes comme pour des défis et pour des reproches. Leurs épaules portaient des fourrures de chamois, de bouquetins, d'ours ; de longs cheveux blonds tombaient sur leurs joues ; une inexprimable noblesse saillait de leur allure comme la grandeur des monts où ils habitaient.

À les voir, la multitude des lacustres s'enrageaient d'une rage plus profonde que le présent, une rage de vainqueur pour la beauté du vaincu. Prompts et féroces, noyant le remords aux pratiques fétichistes, le désir de la destruction abominable les faisait hurler en voix aiguës, et, à se sentir plus nombreux et mieux armés que l'adversaire, la plupart eussent voulu le combat, sans souci des suites. Mais les chefs ne pensaient pas ainsi. Ils savaient les guerres anciennes, le courage des montagnards, et, d'ailleurs, quelques-uns tremblaient pour leur fortune.

Ils imposèrent silence à leurs hommes. Six ayant murmuré, ils les frappèrent rudement. Alors la nuit régna de nouveau, car les hommes de la montagne se taisaient aussi. Suivant la coutume, un prêtre s'avança sur un des ponts et il levait la main dans la clarté lunaire.

Quelques mots communs, introduits chez les lacustres par les autochtones vaincus, servirent à l'échange des pensées. Graves, presque tristes, les montagnards dirent leurs intentions pacifiques, mais affirmèrent leur intrépidité. Ils méprisaient l'injure, ils ne pouvaient admettre qu'on les attaquât. Le prêtre répondit que les lacustres étaient les plus forts, qu'ils pouvaient lever une armée et assaillir les tribus vagabondes de la montagne. Alors un des plus grands

porteurs de fourrure se mit devant les siens sur la rive et dit avec colère que les lacustres ne devaient pas se risquer sur les sommets, que chaque vie de montagnard coûterait mille vies adverses.

Le chef Ver-Skag, la sombre brute, plein de rêves de massacre, écarta ses compagnons et il brandissait sa hache luisante comme l'onde à la lune, il murmurait des paroles insultantes et guerrières. Le prêtre l'arrêta et dit que cinquante villages étaient sur les eaux, que plus de deux cents s'érigeaient sur les bas plateaux… Chaque fois que les hommes des montagnes étaient descendus ils avaient connu la défaite. Et pourquoi le vaincu parlerait-il en vainqueur ? Le lourd sentiment de leur faiblesse dut peser sur les montagnards, car ils se turent, groupés, se rapprochant des rives dans un défi muet. Le prêtre poursuivit, rappelant que les montagnards n'avaient pas le droit de marcher sur le territoire des lacustres dans un temps ou le blé était semé, où l'on commençait de mener les troupeaux à la pâture.

Les hurlements de la foule haineuse appuyèrent les paroles du prêtre, des haches polies montèrent au-dessus des têtes, des pointes de flèches et de lances hérissèrent la nuit. La clameur s'accrut encore, quand le grand montagnard marcha jusqu'à la limite du lac, la poitrine dénudée. Mais tous les prêtres levèrent des mains désapprobatives et la multitude féroce s'apaisa, écouta.

Dans le calme, la voix profonde du chef blond confirma les intentions pacifiques de sa troupe. Ils avaient été surpris par une avalanche, obligés de traverser les bas plateaux.

Les chefs lacustres opposèrent à ces paroles d'insultantes chicanes. À la fois la prudence de leurs richesses et la montée de sève du printemps, le sang

belliqueux et avide de la race, les travaillaient. Ils revoyaient avec des grondements d'enthousiasme et de convoitise les jours de gloire et de butin. Mais déjà les hommes de la montagne disaient les noms de leurs alliés, et quand les lacustres surent que c'étaient les puissants villages des grands lacs de l'ouest, ils tressaillirent de haine et de terreur.

Les grands lacs de l'ouest, leurs rives, les plateaux voisins étaient tenus par des peuples triomphants introduits par les défilés, une nation fraîche. Les vieilles tribus à têtes rondes, longtemps préservées de tout contact par les montagnes, et qui tenaient l'autochtone prisonnier sur les hauteurs, avaient plié devant les légions de l'homme nouveau, apportant une industrie très haute, une forte discipline guerrière et des muscles volumineux.

Cependant, la ruse et la prudence de la race s'incarnèrent dans le prêtre inspiré par Rob-Sen ; il convia les montagnards à se rapprocher du village. Ils hésitèrent d'abord, puis, avec la cordialité de leur vaste poitrine, ils franchirent les ponts que les veilleurs abaissaient sous leurs pas.

La foule muette était silencieuse comme une femme aux mauvais jours, quand le sang qui l'opprime ensanglante son rêve ; mais lorsqu'un conciliabule se tint entre les prêtres et les chefs, elle s'épandit en paroles rapides, comme un fleuve encaissé dont le canal s'élargit tout à coup et qui frémit sur des pierres.

Les enfants réveillés jouaient bruyamment, les chiens aboyaient avec fureur.

In-Kelg avait retrouvé Eyrimah et il lui tenait la main, il lui disait sa tristesse. Ravie de l'inquiétude du jeune homme,

de la supplication jalouse de sa voix, elle avait une mutinerie légère, elle ouvrait sur lui des yeux adorables qui riaient dans la clarté de la lune.

Ver-Skag, ennuyé du dénouement pacifique de l'aventure avec les montagnards, séparé du groupe des chefs, vit l'idylle et une rage de mâle frustré le tenailla. La fille blonde s'enfuit, et Ver-Skag, la voyant disparaître dans la maison, s'arrêta devant In-Kelg avec un mépris affecté :

« Cette nuit même, – ricana-t-il, – Eyrimah…

— Prends garde à toi, – fit le jeune homme, – si tu oses toucher à Eyrimah.

— Je ne crains ni toi, ni ton père. »

Il s'éloigna pourtant, soit qu'il eût peur de l'attitude d'In-Kelg, ou qu'il lui fût plus doux de savourer longuement sa vengeance, ou encore qu'il jugeât l'heure inopportune.

Le conciliabule des chefs avec les montagnards se terminait. La foule rentra pêle-mêle avec des regards farouches aux hommes de la montagne qui s'éloignaient par la rive.

Ver-Skag grondait comme un chien menacé. Ses petits yeux noirs et ronds célaient des colères sans plus de nuance que sa prunelle noyée aux fumées du sombre iris, des colères lourdes comme la spatule de sa main, comme l'arc aplati de ses tibias, comme sa mâchoire débordante. Il resta le dernier à sa porte, salué par les plus féroces de la tribu qui consultaient son ricanement. Il vit les dernières silhouettes disparaître dans l'ombre ; il entendit les dernières querelles,

le piétinement du bétail humain se préparant au coucher, puis il rentra, fiévreux.

Une lucarne, ouverte à l'opposite des vents dominants à cause de la chaleur, laissait entrer la lune. Les jambes d'Eyrimah étaient dans la lumière, une sorte de halo éclairait sa jolie face. Elle feignait de dormir, ruse de coccinelle pour éviter les coups ou les mauvaises paroles.

Lui restait devant elle, travaillé dans les fanges de son être ainsi qu'un estuaire à la marée.

C'était un ténébreux désir où se mêlaient l'horreur et la poésie des mares à tourbe, quand flottent les acides des fièvres parmi les végétaux brûlés, quand des phosphorescences errent sur les débris visqueux des vies inférieures, quand l'onde est obscure à travers la foison des lentilles, quand grouillent les têtards et la salamandre sur le savon des glaises.

Eyrimah sentit un corps entre elle et la lumière, puis une tiédeur, un souffle dur, une haleine proche de son visage.

Elle ouvrit les yeux.

Ver-Skag agenouillé avait un large rictus de monstre. Eyrimah y lut le danger confus qui attire ou épouvante la femme. Elle s'évada, elle atteignit en silence la porte. Là, elle fut rattrapée, ramenée dans la case, renversée sur le sol.

Elle se débattit, hurla, mordant et griffant la brute, tant que de la chambre une silhouette trapue émergea : la femme de Ver-Skag !

Elle eut en un instant des cris de furie, une rage de taupe rencontrant un intrus dans son terrier. Elle se rua sur le chef, elle lui ouvrit la nuque avec des dents carnassières, elle lui

balafra le front de ses ongles, et, plus que tout, elle l'étourdit d'injures.

Lui, redressé, avait une haine peureuse, levant le poing, mais n'osant approcher, la sentant plus électrique, plus cruelle, plus décidée que lui.

Eyrimah se réfugia dans un coin, tandis que l'homme et la femme restaient en présence. Alors, sa jalousie moins immédiate, la femme se détendit. Elle se laissa battre, sachant qu'elle y puiserait une force neuve, faite de la réaction de Ver-Skag et de ses griefs à elle. Le calcul fut juste ; le chef passa dans l'autre partie de la maison : mais il prévint Eyrimah qu'elle serait à lui et non à In-Kelg, que tel était son droit de maître, et qu'il en userait. Néanmoins, une fois parti, il eut ce sommeil légendaire des brutes où l'histoire des faibles a puisé tant de ressources.

La jeune fille restait songeuse dans les givres de la lune. Être de finesse, aux énergies cérébrales, aux puissances tenues conquérantes des mondes et qui sont aux puissances grosses du muscle comme la chaleur et la lumière aux coups de marteau, infiniment plus sûres, mais arrêtées à des lois plus rares et minutieuses, Eyrimah se sentait capable de vaincre Ver-Skag, à la réserve du même accident qui écrase le judicieux insecte sous la pierre qu'il creuse.

Que Ver-Skag usât de violence une minute, elle était perdue et, par là, se gravait en elle, sous la forme de pensée, l'effort matériel des siècles à balancer le nombre par la qualité, la force par la ruse.

Elle résolut de fuir, mais Ver-Skag ayant fermé la porte et la fenêtre, le bruit qu'elle ferait pour les ouvrir éveillerait l'homme et, avec lui, l'épouvantant danger. Or les frêles

corolles de la pudeur s'épanouissaient plus radieuses en elle depuis qu'elle avait vu le trouble d'In-Kelg. Elle tremblait d'une fièvre d'amour et de crainte, cherchant un moyen.

Rampant vers la porte, elle passa devant la pièce où le chef dormait ; il dut l'entendre, il se retourna dans son sommeil, murmura des mots menaçants. Elle revint vers sa couchette, pleine d'angoisse. Des minutes suraiguës coulèrent, puis, dans la broussaille de sa recherche, une éclaircie se fit : elle songea qu'il existait un trou à la muraille de la case, dans un coin fort éloigné ; elle résolut de s'en aller par là.

Lente, elle trouva la fissure, l'élargit un peu, y coula son corps mince et fut dehors. Mais là, si habile qu'elle fût, elle risquait d'être vue à traverser le village. Elle ne pouvait non plus atteindre les ponts. Alors elle résolut de gagner la partie large de l'île opposée à la rive, et, afin d'y réussir avec le moins de danger d'être reprise, elle rampa jusqu'au plus proche rebord de la claie et se laissa glisser dans l'eau.

Elle fut sous la plate-forme de l'habitation, dans la cave où les pilotis étaient comme les stalactites d'une grotte. L'humide, la fleur de moisissure, les ténèbres, la nage fuyante des rats, rien ne prévalut contre la jeune exaltation de son courage.

Par endroits la lune poussait un faisceau de rayons ou pleuvait en fils minces. Le lac était tiède. Tout au loin, amincies par la distance en échappées éclatantes comme l'écorce des bouleaux, des blancheurs déferlaient, marquaient la fin des claies.

Il était impossible de nager. La fille blonde, accrochée de pilotis en pilotis, avançait laborieusement. Elle touchait des

algues visqueuses très douces et répugnantes qui rampaient sur le bois, des chauves-souris s'évadaient par une lucarne, des poissons surpris faisaient bouillonner l'eau et, quand ils traversaient la lumière, ils remuaient des écumes de feu pâle.

Au plus épais de la colonnade, Eyrimah hésita : elle ne voyait plus que des fenêtres régulières de clarté, c'était partout des galeries de bête souterraine, une chose farouche et emmêlée, les pilotis ainsi que des ramilles sous bois et quelques coquillages dessus pareils à des corolles. Son bras nu, brusquement zébré de lueurs, semblait un merveilleux serpent, et les lourdes draperies du flot clapotaient, se frangeaient sur son jeune buste, enveloppaient d'une étreinte froide ses jambes fines, sa taille aimée d'In-Kelg.

Elle finit par gagner le dessous de la rue ou s'étendait une galerie plus large, éclairée au fond d'un tout petit rectangle bleu.

Là, elle put nager, ses mains sveltes appuyées sur l'onde, ses pieds la poussant, silencieuse, et les fils de la lune, plus nombreux, l'enveloppaient d'une trame mobile, posaient des yeux pâles sur la pâleur de ses cheveux. L'eau semblait monter vers le rectangle lunaire, élargi davantage à chaque brassée. Une plainte sourde, un renâclement, sortait des confus pilotis avec le clapotement d'une vague jetée d'espace en espace.

Mais Eyrimah eut peur, car un pas foulait la claie sur sa tête. Elle craignit Ver-Skag. Elle s'accrocha au pilier le plus proche ; elle attendit.

La lune, maintenant, devait tenir le zénith ; car on voyait sa clarté sur le lac, mais à peine elle entrait dans la galerie par le rectangle, tandis qu'elle projetait à certaines fentes des

nappes rigides que l'eau brisait de son va-et-vient. Une brise naquit, flûta parmi les piliers. Les flots se rompirent en mille facettes où les rayons dansotaient, agiles comme les gyrins sur les mares ; la cave lacustre, la grotte aux stalactites apparut semblable à l'âtre des jours d'hiver quand les guêpes de l'étincelle volent par les ramilles desséchées.

Le cœur de l'enfant était dans sa poitrine ainsi que les marées de l'Océan. Sauvage comme la louve que rien n'a pu réduire, avec les élans de la biche, la clameur des lionnes orgueilleuses, et gros ainsi que l'orage qui n'éclate pas, l'instinct de la pudeur débordait sa vie. Nul autre effroi que d'être reprise et violentée, et plutôt que de se sentir vaincue, elle aurait lâché son pilier, elle se serait immergée.

Le galop s'arrêta : au bout de la galerie, une ombre fut projetée, un corps resta suspendu. Eyrimah réfugiée dans les pilotis entendit des rames, puis vit une barque. Elle songea que ce pouvait être quelque marchand en route pour un autre village, et elle reprit sa coupe silencieuse, atteignit l'ouverture.

Déjà loin, l'embarcation filait sous la lune. Le lac clapotait d'abondance, des lames accouraient du large, déferlaient lentement, et la lumière pure, ballottée, faisait vibrer une lune très longue dont la traînée venait à elle en zigzags.

Elle s'orienta. Elle était à l'opposite des ponts, où l'on ne mettait pas de veilleur durant la nuit. Des barques en assez grand nombre et solidement attachées oscillaient sous la vague. Elle pensa d'abord en prendre une et gagner la rive ainsi ; mais Ver-Skag pouvait s'éveiller ; il verrait sûrement cette barque, il la rattraperait.

Elle résolut donc de partir à la nage et lâcha les piliers, triste de quitter l'île en bois où son enfance avait coulé, triste surtout d'aller loin d'In-Kelg. Elle gagna le large pour atterrir à distance du village. Une fatigue paralysait ses bras dans l'eau plus froide du plein air. Le flot la contrariait, sa tête émergeait peu, roulée dans les plis de l'humide, ses cheveux mouillés étaient sur sa face, à ses épaules et à ses bras. L'image de la lune fuyait dans les profondeurs. Elle la regardait, la suivait. De petites rides fines, parallèles, ployaient cette image comme une étoffe souple. En dehors du sillon rompu de l'astre, le lac était obscur comme l'étain liquide regardé de biais, tandis que les rives apparaissaient blondes, de même que les cheveux d'Eyrimah.

Lasse, dans le péril, elle aima la grâce des arbres où des gouttelettes claires semblaient couler en cascade, elle rêva les troncs gris des tilleuls, rugueux et tièdes, où ses mains fripées se poseraient. Elle nagea plus vite, son corps frêle glissa par l'eau, tandis que sa tête émergeait davantage. Mais un peu de fièvre lui rosa les joues, la rive lui parut terriblement lointaine. Elle eut envie de poser sa tête sur le flot et de dormir, car ses bras s'engourdissaient, et sa poitrine soufflait durement, mais pour cinq minutes ses nerfs la soutinrent. Alors ses petits doigts s'ouvrirent, sa bouche affleura le niveau du lac, plongea. Elle se débattit une minute encore, anxieuse de la rive, puis elle enfonça, elle disparut, ses cheveux seuls restant flotter en algues longues.

Pourtant, sous l'eau, l'instinct la ranima, elle se raidit, nagea sur le dos, presque sans peine. Et comme ses oreilles se découvraient parmi la rumeur du vent, elle entendit une voix qui planait.

« Eyrimah ! »

Elle connut la voix de Ver-Skag, rauque comme une voix de la pierre, puis une autre voix, jeune, claire comme la voix des sources, cria encore son nom. Elle aima que ce fut In-Kelg, mais elle eut peur pour lui. L'énergie lui revint. Elle brassa rapidement les coudées qui la séparaient de terre, cacha dans un repli de la berge son corps humide et regarda le village où les deux hommes lui tournaient le dos.

Bientôt une dispute troubla la nuit. Les dents entrechoquantes, la fille septentrionale vit des poings levés, une mimique de combat, puis un troisième personnage intervenant, trapu, énorme. Elle sut que c'était le père d'In-Kelg, elle entendit la poitrine géante menacer Ver-Skag. Elle n'eut plus peur, elle se réjouit avec une malice féminine, elle suivit la scène. Deux minutes de querelle, le colosse se ruant sur son adversaire, le corps de Ver-Skag projeté dans le lac. Puis le vainqueur ramenait impérieusement son fils au village.

Eyrimah restait à scruter la nuit, inquiète de savoir ce que Ver-Skag allait devenir. Bientôt une tête noire parut à la surface, flotta vers les pilotis. Eyrimah ne le détesta plus tant. Sa vie commune avec le chef lui revint en douceur. Elle fut contente de le voir sauvé. Elle eut la grande résignation des vierges, le désir du sacrifice.

Crainte des veilleurs, elle rampa dans l'herbe drue, elle atteignit les arbres. Sous leur couvert, elle n'eut plus si froid. Bien qu'elle eût mangé comme d'habitude, son aventure lui donnait faim, et, au rebours, elle n'avait pas sommeil. Elle résolut donc de marcher tant qu'elle découvrît quelque fourré, quelque roc où son expérience lui dénoncerait des œufs. Elle tordit auparavant sa pauvre tunique en fibres de tilleul, et, plus sèche, un peu reposée, elle partit.

La lune déclinait, grandie à mesure et moins pâle, la terre avait un frisson mélancolique, une nuit paresseuse s'étendait sûre de son matin.

Ce ne fut que longues montées et courtes descentes dans les ombres toujours plus longues et les blancheurs bleuies de l'astre, puis elle s'arrêta devant une ouverture vers le haut d'un rocher où croissaient des chardons et d'où retombait une chevelure emmêlée de vigne sauvage. C'était presque inaccessible, le roc étant escarpé et aride, mais Eyrimah, sûre d'y découvrir des œufs et d'y capturer peut-être quelque oiseau, se sentait attirée par ce trou comme par un gouffre. Elle monta donc jusqu'au sommet et, là, elle regarda sous elle. Ses entrailles criaient. La vie ardente réclamait la récompense de l'effort, le sang nouveau. En vain cherchait-elle une autre place où elle put se nourrir. Partout des moutonnements herbus, les pâturages bien gardés des lacustres, déjà envahis par les troupeaux.

La nuit était devant ses yeux élargis de faim comme une hallucination, la coupe resplendissante, le disque nacré où tremblaient des vapeurs, la terre vaste envahie par des pans d'obscurité, les habitations lacustres sur le grand lac, les vaguettes semblables au revers des feuilles de tilleul, et la voix de la vie, en elle, un flux prodigieux qui a grisé l'être humain en ces jours comme à présent.

Elle se pencha, la chevelure de la vigne retombait doucement, intimement. Il lui parut impossible que les choses fussent insidieuses et, seul, le vertige qui retient les jeunes animaux l'arrêtait encore. Elle se décida enfin, se suspendit au-dessus du roc ; mais alors la chute l'effraya à sentir le vide sous ses pieds. Elle resta longtemps ainsi, puis, par lassitude, elle céda ; ses doigts s'ouvrirent, elle tomba le

long de la déclivité. Heureusement le haut de l’ouverture surplombait, son corps passa dans sa vitesse, et seulement la tête et la poitrine s’enfoncèrent un peu. Lorsqu’elle frôla la vigne, elle l’agrippa d’un instinct farouche, et ainsi ralentit, puis arrêta sa chute. En se hissant un peu, elle fut dans le trou et s’y blottit.

Une joie confuse l’envahit, de sécurité conquise, d’audace récompensée. Au fond du trou ses doigts rencontrèrent des plumes chaudes. Un oiseau se débattit, violemment, se sauva par l’ouverture, puis un deuxième. Eyrimah regretta la proie perdue, mais elle fut consolée en trouvant un petit tas d’œufs qu’elle reconnut frais. Elle mangea tout de suite, puis, satisfaite, elle se roula au fond de sa petite niche et s’y endormit.

À l’aube, Eyrimah s’éveilla. Elle resta d’abord immobile, engourdie de froid, à regarder les campagnes. La lune semblait une petite nue ronde prête à disparaître. Le jour montait de très loin, en bas, derrière des arbres, dans une poudre légère de la couleur des myosotis, et cela faisait dans le lac un trou blanc sur les bords, tandis que le noir et la brume mangeaient encore le reste. Une brise errait sur les plateaux parmi les plantes et elles vivaient toutes, les grandes en ondulations de reptile, les petites en minces frissons.

Passant la tête hors du trou, elle scruta le roc. Elle se trouvait très haut. La pierre, sous elle, lisse, n’ouvrait à aucune évasion. Elle ne pouvait songer à remonter. Désespérée d’abord à l’idée de mourir de faim dans ce trou ou de se briser en tombant, elle finit par découvrir un très étroit rebord continuant le seuil de l’ouverture. À cent coudées, ce rebord rejoignait la pente latérale du rocher et

cette pente n'était pas raide. S'accrochant tant qu'elle put à des rugosités, plongeant ses mains convulsives dans des creux, elle marcha au long de la saillie, tourmentée de la sensation d'une chute en arrière. Elle réussit pourtant, fière, pleine des joies montantes de l'aube qui tremblaient sur la montagne et sur le lac.

Dans l'horizon agrandi, quinze villages étaient visibles sur une étendue de deux heures de marche environ, le reste se perdait avec l'eau dans les brumes. Elle constata un mouvement inaccoutumé de barques entre les villages et des villages de la rive. Tout là-bas, à l'endroit où une rivière sortait du lac et où se dressait la cité principale, les embarcations se massaient comme au temps des guerres.

Émue pour In-Kelg qu'elle savait téméraire, elle gardait l'espoir d'une contestation des districts de pêche, d'un différent entre deux villages proches où, même au cas de lutte, les adolescents ne prenaient pas les armes ; mais, comme elle marchait toujours, elle arriva dans la région des prairies, et là elle vit qu'on avait, durant la nuit, rassemblé les troupeaux qui déjà descendaient vers le lac, de sorte qu'elle trouva la région déserte, sauf quelques vieux chevaux, quelques vaches malades, quelques chèvres capricieuses ayant fui les rabatteurs. Alors, elle s'attrista. L'île lointaine et les embarcations l'occupèrent. C'était, dans une fumée très mince, une lente progression d'esquifs comme des flottilles de canards. Elle regarda longtemps. Enfin la fumée monta, bleuie, confondue avec le ciel ; Eyrimah vit flotter le signal et comprenant que c'était la guerre, elle pleura. Pourtant, cela ne put diminuer sa crainte de Ver-Skag ni l'engager à revenir sur ses pas.

Quand elle eut bien pleuré, elle sentit la faim. Elle attrapa en quelques bonds agiles une chèvre à la mamelle pendante et but longuement. Repue, réconfortée, elle rit au soleil et à la montagne. Son jeune sang ivre gonfla par ses veines, lui causant des allégresses. Elle fut comme la chevrette amoureuse du péril ; elle marcha par les défilés, par les haillons de la pierre déchirée sous les intempéries. Elle goûta sauvagement les âpres lignes, les gouffres, les fentes, les déclivités vertigineuses. L'âme de la montagne fut en elle, sa vie rude et complexe, l'ombre des gorges humides, le vent sec des plateaux, l'orgueil de la pierre que le temps évide et cisèle et qui meurt lentement dans sa beauté chaque jour plus profonde.

Bientôt elle atteignit la zone neutre qui séparait les montagnards des lacustres. Les souvenirs de son extrême enfance vibrèrent en elle, confus mais émouvants. Une joie de liberté, de vie sauvage l'étourdit. Des bonds de bouquetins ou de chamois disparaissaient entre les rocs, et parfois une bête fine et gracieuse s'arrêtait, regardait longuement la fille frêle, puis un bond de la bête les séparait.

La montagne vibra sous la chaleur de midi. Eyrimah, abritée près d'une roche dont les feuillages allongeaient l'ombre en fine toison, s'endormit pour deux heures. Quand elle se réveilla, elle eut de la grâce des choses une sensation aussi emmêlée que la chevelure des ronces sur sa route mais profonde et prodigieuse. Elle se pressentit auguste parmi les formes, elle habita un dieu plus large que celui des lacustres, elle pencha sa petite âme tremblante sur cette nature où elle avait la splendeur secrète d'être, emportée dans l'espace, un réceptacle des forces infinies du monde.

Elle traversa la région des plateaux. Partout, le seigle, l'orge, le froment étaient semés aux terrains convenables. Le cornouiller, le merisier, le prunier sauvage se disséminaient par les champs. Le poirier, le pommier déjà améliorés se groupaient en vergers primitifs. La nourriture des villages de Re-Alg se trouvait là : les chênaies productives de glands doux, les noisetiers, les pins sylvestres dont on mangeait l'amande huileuse et résineuse, l'if, la fraise, la framboise, la mûre dont le jus fermenté versait l'ivresse.

Les bœufs asiatiques, mêlés à l'urus indigène, le mouton et la chèvre paissaient l'herbe des prairies. Dans ce temps, l'urus et l'auroch, retirés aux forêts, commençaient à décroître devant l'homme, le sanglier s'était rendu, transformé en porc par la captivité, le lion, le léopard, le félis spelaea avaient fui devant la race active qui les traquait, avaient gagné l'Inde ou la Sibérie, tandis que le mammouth, le renne, le wapiti vivaient parmi les hêtres du septentrion.

Elle marcha jusqu'au soir se perdant en des routes sans issues. Par le dédale de la montagne, par les sentiers trompeurs, les lits des torrents à sec, fermés tout à coup d'une marche immense de cascade, sa jeune chair épuisée trouvait le charme épouvantant de l'éternel effort et la patience fureteuse de la fourmi, avec la courageuse inquiétude du rossignol migrateur, l'obstination des saumons remontant les fleuves, le poème transmis de la crise et du voyage.

Dans l'après-midi le ciel s'était couvert de nues basses qui bientôt désolèrent la vallée. Elle fut à une altitude assez considérable, seule avec les ours et les chamois. Le vent humide et tiède la fouettait doucement, ses cheveux s'en allaient arrière ou revenaient battre ses joues, et le souffle

baignait sa face dans un rêve puissant, endormait tout chagrin.

Quand la chute du soleil se fit derrière les nues, que l'éternelle chimère s'alluma par les fausses montagnes, par les plages immenses, les lueurs transformées en brasiers dévorants, puis, que s'épanouirent les fleurs de la clarté, les pétales nués de vert et d'orange, que s'alanguirent longuement les plaintes harmonieuses du pourpre, Eyrimah s'arrêta de gravir. Elle s'installa sur une saillie assez élevée, seul endroit convenable pour dormir, et, avant même que le jour eut fini, elle se perdit au sommeil.

Une rumeur l'éveilla, alors que la lune humide, très haute, se promenait parmi les nues, versée d'un lac bleu à un autre, dans la lenteur mouvante du ciel. Elle écouta.

Un son grave, le son de la trompe qu'elle reconnaissait comme une voix de sa lointaine enfance planait sur les hauts vals. Le roc frémissant renforçait les sons au creux de ses abîmes, les doublait aux murailles de ses défilés. Bientôt la nuit fut pleine de la sombre musique. L'alarme s'épandit de sommets en sommets sur des lieues d'espace. Il s'y joignit des lueurs, de hauts brasiers flambants. Alors Eyrimah vécut la guerre, l'émoi des femmes, la jactance des jeunes hommes, la fermeté tranquille des vieillards, le départ dans l'ombre, le vivat des poitrines, l'hymne large du combat, la vie précaire, mais saisissante et héroïque.

Un torrent coulait là, dès que le soleil fondait les neiges, et c'était un beau torrent qui avait hérissé la pierre sous ses violences, transporté des blocs énormes. À sec maintenant, il disait son passage en crénelures, en pitons, en galets arrondis, en gueules de monstres mal endentés. La lune par

intervalle en éclairait le lit, mais des pans d'ombre vaste coupaient harmonieusement la clarté.

La fille blonde grelottait un peu, car la nuit buvait la chaleur. Elle s'étira, se mut pour se dégourdir et tout à coup, dans une terreur immense, se tassa sur sa pierre.

Trois hommes vêtus de peaux de bêtes et armés de la lance venaient d'apparaître, et l'un d'eux, ayant gravi une éminence, sonna de la trompe. Ils n'aperçurent pas Eyrimah et s'éloignèrent en causant ; mais deux d'entre eux partirent ensemble tandis que le troisième continuait seul sa route, s'arrêtant de loin en loin pour sonner de la trompe.

Cette rencontre l'émut, de peur d'abord, puis d'un sentiment plus doux, le souvenir d'une enfance vague mais non effacée en elle, et les quelques paroles dites par les hommes blonds, elle en avait compris le sens.

Parmi les bruns, là-bas, esclave, elle s'humiliait de ses cheveux blonds, de ses yeux bleus dont ses compagnes faisaient risée. Chaque fois qu'elle avait pu apercevoir, aux bas plateaux, des montagnards à la haute taille, son cœur avait battu. Elle était enorgueillie de leur mine fière, de leur aspect robuste et farouche, heureuse d'avoir dans les veines le sang d'une race héroïque. N'eût été In-Kelg, elle se serait depuis longtemps enfuie, bien que les montagnards, pour éviter la guerre, n'accueillissent pas les fugitifs.

Ici, pourtant, son instinct l'avait empêchée de crier vers les trois hommes. Elle eut voulu s'offrir d'abord à des femmes. Et dans sa petite tête vibrante les mots se levaient de la langue désapprise. Elle les répétait en suppliante avec douceur et terreur. Elle était tout à fait réveillée.

Quelques gros nuages couraient sur la lune ; au conflit des souffles, les nues s'effondraient comme des neiges au printemps et l'astre allait par les récifs perdus, par des havres mordus à même ; il jaillissait de cratères emplis longtemps à l'avance de sa clarté, ou épanchait derrière des moutonnements ses lueurs plus fines que l'écorce des bouleaux, que le revers argenté des feuilles du tremble, que la gorge des faisans, que le pelage des chevaux pâles.

Eyrimah eut envie de descendre de sa pierre, de continuer sa route à la recherche d'une bourgade ; mais voilà qu'une forme se profila sur le lit du torrent, une forme lourde et lente. Un ours se promenait sous la lune. Dressé sur ses pattes de derrière, il marchait ainsi quelques minutes en bête qui joue, puis retombait avec un large balancement de la tête. Les pierres, la lune, il parut s'en amuser, faisant rouler les pierres, et se roulant, lui, le ventre à la lumière.

La jeune fille écrasée d'effroi ne bougeait, suivant du regard le jeu disloqué de la bête. Et voilà que l'ours douta de la solitude, ses narines explorèrent l'alentour, une odeur de chair lui arriva. Deux minutes… et il connut la retraite d'Eyrimah, il se mit à gravir la roche. Il s'y prit mal d'abord et dégringola, puis, à la deuxième tentative, ses griffes s'accrochèrent à la saillie.

Les hauts cris de la jeune fille, les petites pierres qu'elle lui jeta sur le mufle l'arrêtèrent, balourd et goguenard, mais pas longtemps et déjà il hissait son formidable dos, déjà, à mi-corps, il effaçait la frêle amoureuse d'In-Kelg, quand une pierre l'atteignit aux babines et qu'une voix d'en-bas cria dans la langue des montagnes :

« Venez ! venez ! »

L’ours se hâta de descendre en grognant, puis il pesa son adversaire. Il connaissait l’homme et s’en défiait, non seulement de la défiance transmise par l’animal à ses descendants, mais pour avoir été blessé lui-même dans un combat. Il s’en alla donc sans hâte, la tête parfois tournée vers l’agresseur. Celui-ci, haut montagnard farouche, agitait sa lance, se fâchait de cette retraite, jetait des pierres au fauve en criant avec superbe :

« Venez ! venez donc ! »

L’ours insulté s’arrêta, et l’homme persistait à lui lancer des pierres, à le provoquer :

« Venez ! venez ! »

La bête vint. On ne sait quelle rage d’être bravée, peut-être un besoin d’espèce de se montrer courageuse et dangereuse. À quelque distance, l’ours se leva sur ses pattes de derrière, et approchant ainsi il eut l’aspect d’un gigantesque humain. Alors, un vague ennui chez l’homme comme chez la bête et chez l’homme la crainte du taciturne adversaire, chez la bête un effroi mêlé du confus instinct que son espèce serait anéantie par les forces prodigieuses de l’homme. La pierre effritée sous le gel, la pluie et la violence du torrent, pleine de trous, de pitons, de déchirures, environnait la scène. En trois endroits on voyait des vallées où le chêne moutonnait les pentes douces. Eyrimah reconnaissante, priante, aima le grand frère blond qui défiait le monstre. Elle y retrouva l’instinct des héroïsmes qui gravitaient en elle, une noblesse que les lacustres trapus n’atteignaient point.

« Venez donc ! venez donc ! »

Les mots un peu tremblants vibraient à ses lèvres comme une bravade apprise, un orgueil qu'alimentaient les récits des veillées, la haine des deux derniers voleurs de bétail, l'ours et le loup, et la rivalité mal éteinte aux échos de son âme de sauvage.

L'ours écarta ses pattes, distendit ses griffes et ouvrit la gueule. Il montrait ses redoutables crocs dans le rire haineux des féroces. L'homme darda sa lance à deux reprises, et à deux reprises manqua l'ours.

Eyrimah, convulsive, avait les muscles trop tendus pour se mouvoir. Tout lui paraissait arrêté dans l'horreur, à peine si elle pouvait discerner l'ours des rocs environnants, et les brèches, les pitons semblaient aussi des gueules de monstres, pleines de crocs dévorateurs. Pourtant, la grande lance, poussée une troisième fois, entrait dans la gorge du fauve et le duel tournait en faveur de l'homme. Eyrimah, délivrée de l'angoisse, se reprenait, tandis que l'ours brisait la hampe de frêne, agonisait effroyablement. Il parvint cependant à détacher, à vomir la pointe aiguë et il tomba sur l'homme, l'étreignit sauvagement ; un coup de casse-tête en forme de nacelle, arme que le montagnard tenait à la main, le fit reculer. Une trêve vint.

Les chances du montagnard avaient baissé, la lance étant le meilleur, le seul moyen de combattre l'ours. Il ne s'avoua pas vaincu pourtant et, sacrifiant sa vie, il cria encore levant sa hache en roche des Alpes taillée mais non polie :

« Venez ! venez ! »

La bête n'avançait pas. Du sang lui coulait des lèvres sur sa fourrure, mais la plaie devait être peu profonde et peu

dangereuse. Une fureur lourde, mêlée de crainte, brillait dans ses pauvres yeux, et comme le montagnard amplifiait ses bravades, l'ours volta, s'enfuit.

Eyrimah était descendue de sa pierre, s'était mise auprès de l'homme. Quand la bête fut partie, ils s'assirent tous deux, et respirant bruyamment ils restèrent longtemps sans parler.

Par une brèche ouverte, un val fuyait sous la lumière humide, et c'était partout comme des neiges légères posées sur les broussailles, sur les bois de sapins, sur des coins de roche. Les deux jeunes gens regardaient cela, remis peu à peu de toute émotion, mais n'osant pas se parler encore.

Eyrimah trouvait son compagnon jeune et admirable ; lui, la voyait gentille, surpris qu'elle fût de sa race tout en portant la tunique en fibre de tilleul. Un désir tendre le traversait, suractivé par la lutte de tantôt, par la solitude. Il sourit à la fille blonde, se pencha vers elle doucement. Elle sourit aussi, pleine de gratitude et de confiance. Alors il se pencha plus fort, il baisa les lèvres fraîches. Elle se débattit, blessée, mais il la serrait davantage, il la tenait comme un petit oiseau dans ses fortes mains, il murmurait des mots tendres, avec un sourire de volupté et de décision. Ce fut un affolement, une peur nuée de tristesse, nuée de faiblesse, une lutte vague comme l'instinct où flottaient des dessous d'être nombreux ainsi que les végétations sous-marines, l'appel amoureux avec la résistance, le souci d'In-Kelg avec l'abandon panique, un tourbillon d'âme engouffrant, pêle-mêle, les corolles ciselées de la pudeur avec les fruits rouges du désir, tout l'être soulevé comme un fleuve aux grandes eaux.

Mais tout au fond, par les ondes troubles de sa volonté, In-Kelg l'emporta. Une énergie brusque l'ayant dégagée, elle

fit trois bonds rapides, puis, voyant qu'elle n'était pas suivie, elle attendit une parole. Comme il se taisait, elle l'implora, elle conta en mots mal ordonnés sa captivité, son désir d'être remise à des femmes. Immobile, il l'écoutait dans un profond étonnement et sa réponse fut bonne, car la vierge pâle l'avait capté au delà de sa chair… Elle le comprit à l'accent humble de la voix de l'homme et, sans crainte, ils marchèrent côte à côte. Les sons de trompe s'épandaient toujours par la montagne. Il expliqua que la guerre était contre les lacustres. Elle dit sa fuite, son espoir d'être adoptée par les tribus de la montagne.

Au bout d'une heure, ils joignirent des huttes sur un plateau que protégeaient des roches. Un grand feu brûlait sur l'une de ces roches, entretenu par des femmes et des enfants. Alors le jeune montagnard appela tout haut :

« Dithèv ! Hogioé ! »

Deux jeunes femmes vinrent, surprises de l'inconnue à la tunique de tilleul. L'homme dit à Eyrimah que Dithèv et Hogioé étaient ses sœurs et que lui se nommait Tholrog. Hogioé prit Eyrimah par la main et la mena vers une cabane.

La fugitive s'étonna de la pauvreté de cette cabane éclairée doublement par la lune et par un tison de sapin que Dithèv planta en terre devant la porte. Ce n'était pas le petit monde familier des lacustres, meubles et poteries, séparations des pièces, armoires, planchers, mais seulement une salle ronde, de grandes pierres frustes pour sièges, la terre sous les pieds. Pourtant les parois s'ornaient de fourrures, de cornes de bouquetins, d'armes.

Au total, malgré l'impression de sauvagerie et de liberté et le retour à son enfance, Eyrimah se trouvait déçue.

Hogioé, Dithèv, grandes filles, nobles d'attitudes, n'avaient pas la subtilité apparente, la prompte adresse, les gestes si sûrs, si délicats des brunes lacustres. Lourdes, lentes, leur bonté ne pouvait s'épandre aux dentelles de la cérémonie ; les plats qu'elles offrirent à Eyrimah, grossiers et abondants, furent accumulés devant elle et ils étaient presque tous de viande, accompagnée d'amandes de pin.

Durant qu'elle mangeait, qu'elle buvait l'eau pure des sources alpines, son cœur réconforté grandit. Elle se jeta sur les mains d'Hogioé et de Dithèv, et alors, tout à coup, dans la caresse rendue, elle sentit la puissante race comme une grave histoire à côté d'une chanson ; elle pleura, elle sanglota sa captivité, sa fuite, sa perte d'In-Kelg, son rêve élargi par le voyage, par la montagne, par les déchirures des monts et la paix du ciel, par le sommeil du vent et l'angoisse du danger. Les deux grandes filles farouches la tenaient sur elles, et, dans un instinct profond la laissaient pleurer, tristes aussi, la lèvre frémissante.

Tholrog entra. L'affliction de la vierge le rendit inquiet. On ne laisse pas pleurer l'hôte, le toit est maudit où les larmes de l'étranger coulent. Mais la face d'Eyrimah parut entre ses cheveux blonds et un sourire, convulsif encore, errait sur l'eau claire de ses traits. Hogioé dit à Tholrog que la jeune fille avait le cœur gros, mais qu'elle était contente de l'accueil. Lui, restait vague, désirant ardemment la vierge et semblable à quelque arbre où dans le secret fourmillant des racines, dans le réseau harmonieux des branchettes, dans la diaphanéité ciselée des feuilles se prépare le vase précieux de la corolle avec toutes les habiletés souveraines de l'amour.

Trouble, soupirant, il la mena vers un brasier où des hommes et des femmes écoutaient un robuste vieux homme. Hogioé et Dithèv la mirent entre elles. Tholrog s'assit en face, altéré de la voir. L'homme qui parlait tantôt l'observa longtemps. C'était le père de Tholrog, renommé pour lire sur les visages. Sous la lumière capricieuse, ombrée de fumée, la fille pâle et sensitive l'étonna tout à coup, et il l'admira en silence avec le pressentiment des patriarches devant les êtres qui dépassent leur temps. Sa grande tête longue, les cheveux en crinière, se tourna vers son fils :

« Le cœur de celle-ci a parlé ! »

Tholrog pâlit, il rêva de gagner Eyrimah par la mort du rival, par des exploits. Elle avait un sourire très doux pour le père, et la majesté du vieillard, à un demi-siècle d'intervalle, sympathisait avec le fier élan de la jeune fille. Excité par cette présence fraîche, il recommença de parler aux hommes et aux femmes, massés autour du feu, et Eyrimah attentive et ravie, loin des lacustres actifs et sans emphase, ouït une histoire grave à faire trembler la montagne.

III

LE MASSACRE

Mouillé, plein d'âpre rancune après sa lutte contre Rob-Sen, Ver-Skag demeurait assis sur la plate-forme où il avait regrimpé. La nuit, la lune, sur le lac, le charme des choses trempées dans la pluie de rayons plus grêles que les rayons du soleil, la terre apparue ainsi qu'un royaume humide au fond d'un limpide océan, le souffle doux du vent, le profil lointain des montagnes bleuissantes avec des ombres vastes, cela faisait dans cette tête une vibration unique, amplifiait sa vengeance, son besoin de faire crier les os d'une créature humaine, de vivre la sourde et profonde volupté du massacre. Il ne fallut pas longtemps pour faire saillir l'idée qu'il avait nourrie tout de suite à la vue des montagnards. Les égorger, c'était venger le vol de deux vaches qu'il leur reprochait. C'était faire tort à Rob-Sen en déchaînant la guerre, car Rob-Sen représentait le parti de la paix. Enfin, parmi le désordre, une flèche empoisonnée pouvait atteindre le colosse.

Il se leva, il sembla scruter la nuit et il scruta son instinct farouche. Vaincu d'abord par la coutume, la crainte des sorciers et la peur d'échouer, bientôt vint dans sa tête épaisse, comme un ver luisant dans un fourré, la ruse, une toute petite, toute simple lueur dans l'opacité du cerveau, et un sourire sur les traits féroces, une joie orgueilleuse et idiote.

Lentement il se promena dans le village, frappant à la porte des maisons. Il eut bientôt rassemblé une vingtaine d'hommes et il leur expliqua que les montagnards étaient venus pour les espionner, que si on leur permettait ainsi de descendre en petits groupes de la montagne, rien n'empêchait qu'une nuit ils ne vinssent s'emparer du village, y égorger les guerriers sans défense. D'ailleurs n'avaient-ils pas tiré une flèche contre le village ? Fallait-il laisser cela sans punition ? L'audace de l'ennemi ne s'accroîtrait-elle de tant de douceur !

Tous pensèrent comme lui, car ils étaient le parti féroce, gardant le rêve des ancêtres, une politique de représailles étroites. Chacun courut chercher ses clients. Quand ils furent une cinquantaine, ils parcoururent le village avec des cris d'alarme. La foule jaillit des maisons. En cris hauts, feintes colères, éloquence habile à semer l'équivoque et la peur, Ver-Skag et les siens exaspérèrent l'instinct perfide des multitudes, sa folie moitié simulée, moitié réelle. Les femmes poussèrent tout de suite de lâches clameurs, réclamant le sang des montagnards, reprochant aux hommes d'avoir favorisé l'ennemi de la race. Rob-Sen et quelques chefs de son parti essayèrent vainement de s'opposer, bousculés, menacés, et Ver-Skag, à la tête des plus féroces, leva sa hache polie sur la tête d'In-Kelg. Il s'arrêta aux cris des lacustres désapprouvant le meurtre d'un des leurs, car ils se tenaient comme les fourmis d'une même fourmilière ; mais il entraîna tout le monde vers les ponts.

La frénésie meurtrière emporta le flot humain, et tels que d'autres heures trouvaient calmes, tourbillonnaient dans l'élément, agitaient avec fureur leur arme favorite, hache, casse-tête en pierre des Alpes, arc de frêne, flèches munies de silex.

Mais voilà que Rob-Sen et les siens s'étaient portés vers les ponts, et, farouches, les gardaient. En avant les serviteurs désarmés, puis les hommes libres du parti, puis des chefs, et Rob-Sen le plus puissant de stature. La foule réclama le passage sans oser encore toucher aux chefs ; mais Ver-Skag frappa du poing un des serviteurs et tous alors hurlèrent comme des chiens à la lune, les menaces devenant plus distinctes, le cercle de haine fermé davantage.

Rob-Sen, armé de la lance et du casse-tête, s'offrit brusquement. Tous reculèrent. Le chef dit sa résolution d'empêcher une guerre cruelle et inutile, puisque les hauts plateaux et les gorges où habitait l'homme blond ne pourraient servir au lacustre. En colosse dont les muscles apaisent les rancunes, il ajouta de sages paroles sur le besoin d'être en paix avec les montagnards, afin de se réserver contre les envahisseurs des grands lacs de l'ouest. Il y avait longtemps que lui et les siens prêchaient cette politique : l'union parmi les lacustres du centre, l'alliance avec les tribus des montagnes. Il parlait sur le pont, puissant et doux. Charmée de sa vigueur, étonnée de sa prudence, consciente de la supériorité de ses vues et de la supériorité de son courage, la foule se taisait comme se tait le harpail quand brame le grand cerf. Un murmure d'admiration et de regret remplaça l'aigre criaillerie, les furibondes revendications, quand on vit le jeune In-Kelg, symbole des beautés de la race, se mettre à côté de son père, les yeux étincelants. Mais Ver-Skag, mais ceux qui avaient les doigts avides de sang frais, se virent perdus si l'on écoutait le colosse et l'un deux, connu pour son éloquence, accusa longuement les étrangers d'avoir voulu mettre le feu au village. Sa colère, sa feinte indignation, ses allusions habiles aux vieux sujets de querelle, le jeu de sa physionomie, tout ramena la foule à la rancune et à la soif du sang. Et déjà Ver-Skag et dix de ses

fidèles marchaient la hache levée sur Rob-Sen, quand Vi-King, le prêtre, s'interposa.

Celui-là dressait, dans les rayons déclinants, l'effigie de la vieille race fanatique. Un rêve trouble, un orgueil d'être qui compte avec des puissances occultes, une cruauté de nerfs affinés à des climats trop doux, l'intolérance des promptes synthèses, cela tremblait sur son sourire, dans ses yeux sombres, planes, sans mélancolie et sans gaieté, sur son front rigide sans calme, dans ses mains aux gestes de sacerdoce, d'une noblesse acquise. Il parla comme la loi, comme l'espèce, comme une voix de la collectivité. « Un génie animait la foule. » Il réserva seulement qu'il fallait exterminer jusqu'au dernier montagnard, afin que nul d'entre eux n'allât répandre la nouvelle du meurtre.

Rob-Sen s'opposait encore, mais deux prêtres se joignirent à Vi-King et la foule encouragée s'impatientait de l'obstacle, grondait et réclamait. Enfin les autres chefs s'écartèrent. In-Kelg seul garda la révolte. Quoique, entre tous, les adolescents fussent amis de la lourde aventure, lui ne cessa d'invectiver la foule. Mais son père le fit taire et tous deux avaient le front chargé, le chef en prévision de la lutte contre les lacustres de l'ouest, le jeune homme par fureur contre le meurtre inutile, par crainte aussi pour Eyrimah que Ver-Skag allait peut-être rattraper dans sa fuite.

Cependant, et tandis que la masse des guerriers, les femmes, les enfants sortaient pêle-mêle, gagnaient la rive, Ver-Skag envoyait devant les plus habiles éclaireurs, les coureurs les plus rapides ; puis, comme la foule était bruyante et désordonnée, il l'obligea au silence, afin de mieux surprendre l'ennemi. Ils coururent alors avec un souffle haletant et tous le même rire immobile sur leurs

traits, silhouettes brunes se heurtant dans le rêve féroce, cervelles habitées de volupté sanglante, et les enfants étaient pris comme les autres aux rêts du drame, se taisant, en course sous la lune, arrosés tous de lumière suave, vers un inconnu d'épouvante.

Ils allèrent ainsi pendant une heure et furent près d'un petit bois d'ormes et de chênes. Là, groupés en cercle autour de Ver-Skag, ils se grisèrent à sa haine, plus hagards et échevelés, brandissant des armes dont le poids à leurs mains assurait leur courage. Les coureurs Slang-Egh et Berg-Got revinrent bientôt. On les vit de loin faire des signes de victoire, et quand ils furent près des chefs, ils dirent que les montagnards campaient à peu de distance sous des arbres, qu'ils y avaient allumé du feu et que tous dormaient, sauf un veilleur.

Une rage silencieuse fit houler les têtes ; des femmes, des enfants préparèrent les couteaux de silex pour d'horribles supplices, et ils se communiquaient des recettes de meurtre, des moyens de prolonger les agonies ; noires pratiques infusées au sang de la race avec les soleils torrides, avec le sacrifice aux fétiches, et poussées, ainsi que des plantes vénéneuses, sur le terreau des fureurs humaines. Mais Slang-Egh et Berg-Got divisaient la troupe en deux corps qu'ils guidèrent chacun, tandis que Khan-Ut, l'archer infaillible, gagnait seul, et plus vite, le campement des montagnards. Comme on approchait toujours davantage, le veilleur de ceux-ci s'inquiéta et, un peu loin de la flamme et de ses compagnons étendus, il scruta la nuit. Au moment où il levait la main dans un geste de surprise, la flèche de Khan-Ut lui perça la poitrine à l'endroit du cœur. Il ne put que râler sourdement.

Les deux troupes avaient pris des positions qui dominaient les montagnards et tous ceux qui portaient l'arc, la flèche prête, attendaient, tandis que les femmes et les enfants se tenaient derrière et que les porteurs de lances et de haches tournaient pour courir à angle droit sur l'ennemi. Le râle du veilleur réveillait un à un ses compagnons ; mais les premiers qui se dressèrent furent renversés par les flèches, les autres se trouvèrent sous les lances avant d'avoir pu s'armer. Pourtant, dans l'attaque, quatre lacustres perdirent la vie et trois montagnards se sauvèrent, poursuivis par des bandes d'ennemis acharnés à leur mort.

Dix captifs liés revinrent aux villages au milieu d'une foule tortureuse et hurlante. Pendant des heures, leurs cris d'agonie s'épandirent sur le lac, parmi le hurlement des chiens, l'affreuse allégresse des femmes, les danses farouches, et l'aube se levait qu'on trouvait encore des groupes de bourreaux attardés sur des corps sanglants, pleins d'hystérie sanguinaire, d'immonde curiosité, car la douleur est un sombre poème où l'homme s'est complu à travers les temps.

L'aube frémit sur le monde en rayons fragiles et une lassitude vint aux plus cruels. La foule massée, silencieuse comme un enfant dont la rage s'apaise, tout à coup se consterna à voir les prêtres s'incliner pour la prière vers cet Orient d'où la race avait surgi. Tous se courbèrent, fervents, et le regret du meurtre inutile pesa avec l'amour de la cité ; la guerre admise tantôt avec fureur sembla lourde après les fatigues de la nuit. Les faces blêmes, les yeux éteints, ils se regardaient l'un l'autre, et s'effrayaient l'un de l'autre, retrouvant partout l'ennui et l'effroi du crime, moins sûrs de leurs complices, moins sûrs d'eux-mêmes.

Vi-King chanta l'astre annoncé, la lumière où trempaient déjà les monts. Un cheval fut mené au sacrifice. C'était une bête fringante à la prunelle élargie, farouche. Elle dressa devant la multitude son profil guerrier, l'étincelante foison de sa crinière, sa lèvre un peu grosse troussée en une grâce nerveuse, ses naseaux de bête jadis marine, la fière coquetterie de ses piétinements et de ses voltes. Elle hennit vers la rive, vers les prés dont le vent roulait le parfum et ce grand rire, triste ainsi qu'un sanglot, secouait l'homme surmené. Quand la lance de Vi-King pénétra le poitrail, que la noble bête s'abattit, une rumeur d'angoisse flotta sur le village et ainsi le meurtre d'un animal, après les férocités de la nuit, les pénétra d'horreur et ils s'en retournèrent chez eux très pâles, le front pesant.

Le premier repas, quelques verres de boisson spiritueuse tirée de la mûre et de la framboise raffermirent les cœurs. Les chefs s'assemblèrent dans la case de Wid-Horg, le plus âgé d'entre eux, mais ils ne voulurent point délibérer que Rob-Sen ne fût là. Après des hésitations, il vint. Il s'assit dans un silence de réprobation. Wid-Horg exposa le meurtre des montagnards et la guerre devenue imminente, puisque trois d'entre eux avaient pu s'échapper. Il dit que cette guerre serait ruineuse, le blé étant semé et les provisions de fourrage presque nulles. Or, on ne pouvait songer à garder les plateaux. L'ennemi allait désoler les champs et il fallait sans tarder rentrer le bétail, si l'on ne voulait qu'il fût volé.

Les pertes, ainsi prévues, obscurcirent le front des chefs et ils trouvaient les mots inutiles, la poitrine lasse, quand Ver-Skag se leva. À sa vue, Rob-Sen entra en fureur. Profitant de son droit d'aînesse, il coupa la parole à la brute, et cria son indignation. Ce n'était pas le moment de se montrer perfide avec des ennemis redoutables, alors que les

lacs de l'Ouest venaient d'être envahis par la race nouvelle, armée formidablement. Ver-Skag serait la honte des tribus lacustres. Par sa faute on perdrait le lac de Re-Alg, on serait rejeté misérablement vers les montagnes ; au lieu des richesses qui s'accumulent dans la paix, on vivrait comme les anciens habitants des lacs de l'Ouest, établis à présent sur les hauts plateaux, assaillis par les montagnards, ou bien on serait réduit à l'esclavage, on garderait les bœufs et les chevaux, on ouvrirait les carrières, on fabriquerait les armes et la poterie du vainqueur. Avec l'aide des montagnards, au contraire, on aurait pu défendre les défilés ; jamais l'ennemi ne fût parvenu jusque Re-Alg. Lui, Rob-Sen, avait dit ces choses mille fois. Étaient-elles si difficiles à comprendre ? Alors, pourquoi écouter une brute à l'esprit trouble comme l'eau des torrents après les grandes pluies ? Pourquoi s'abandonner à la colère ainsi que des abeilles folles qui se tuent elles-mêmes en blessant leurs adversaires ?

Les poings se tendirent sur Ver-Skag. Il eut peur, mais avec son obstination habituelle, il voulut se défendre. Il dit que Rob-Sen était lâche, qu'il craignait la guerre comme une femme. Est-ce que les lacustres n'avaient pas cent fois vaincu les montagnards ? Pourquoi craindre aujourd'hui ? Les haches étaient-elles moins solides, les bras moins vigoureux ?

« Mais les peuples nouveaux ! » criaient ses compagnons.

Il haussa les épaules. Jamais les peuples nouveaux n'oseraient s'aventurer jusque Re-Alg. D'ailleurs pourquoi ces peuples prendraient-ils la défense de misérables montagnards ? Non, la guerre serait limitée entre Re-Alg et

les sommets. On s'emparerait des hauts plateaux, où, l'été, les pâturages sont excellents.

Il y eut de l'approbation chez nombre de chefs, mais Rob-Sen leur reprocha une si grande folie. Tout à l'heure, quand on se rendrait au grand conseil, dans la cité, que chacun prenne garde, qu'il n'envisage pas à la légère la lutte contre les peuples nouveaux, qu'il se souvienne du jour où les débris des lacustres de l'Ouest vinrent raconter la défaite. Ils l'avaient due à leur insouciance ; au lieu de se fédérer, de marcher en masse contre l'ennemi, chaque village s'était levé à son tour, était venu se briser contre les agresseurs munis de lances incassables, de haches qui ne s'ébréchaient pas. Ver-Skag répondrait un jour de ses paroles, et ceux qui écoutaient la voix de l'imbécile seraient comme lui, pareils à des voleurs convoitant une prise et n'apercevant pas sur leur tête la massue du propriétaire.

Le silence régna toute une demi-heure, et Rob-Sen, qui connaissait ses compatriotes, sut qu'ils étaient dans un doute profond. Sous ses muscles, son sang bien rouge, sa large poitrine, il avait la tête tranquille, lente de pensée et sûre comme chacun de ses mouvements. Car on trouvait plus sagace que lui, plus retors à manier la parole, plus adroit et plus prompt à l'exercice de l'arc et de la lance ; mais s'il tirait peu de flèches, nulle ne manquait le but, et, calme au cœur des batailles, son bras ne frappait pas en vain. Ainsi ses idées, fortes, judicieuses et nettes. Dans ce silence d'une demi-heure, il prépara son attitude au grand conseil. Ses partisans trouvèrent chez lui la fermeté du regard, la force intelligente qui les attachaient à son destin, tandis que les clients de Wid-Horg et de Ver-Skag ne cueillaient que trouble et incertitude à la prunelle fuyante de leurs inspirateurs.

Pourtant, le peuple massé devant la maison bruissait comme les langues de la feuillée aux brises d'automne. Le soleil versait des rayons déjà chauds, chauffait les têtes, et les légendes allaient par les antiques cerveaux. Que d'heures semblables dans la vie de cette race active, et n'est-ce pas la pente de revivre les émotions, de recommencer les faits autrefois accomplis, où roulent les peuples vers leur chute ? Ces crânes ronds, aux rapides synthèses, furent le noyau solide du monde, mais destinés à se fusionner avec des êtres plus souples. Leur esprit de conquête, fatal durant l'Hiatus, périt au contact de l'Européen. Peut-être eurent-ils la prescience d'une victoire plus haute chez leurs adversaires, victoire symbolisée dans la beauté du vaincu, et peut-être aussi que cette prescience les découragea d'un au delà inférieur, les porta à se maintenir avec énergie, à se reproduire, afin que, s'ils ne transmettaient pas le poème de leur civilisation, du moins les éléments n'en périssent et que partout se retrouvât dans les siècles leur corps et leur esprit résistants et concentrés parmi l'élégant squelette, les chairs tendres, la pensée fluide de l'homme septentrional.

Une barque, venant de l'île où siégeait le grand conseil, attira l'attention. Dès qu'elle fut signalée, un homme entra chez Wid-Horg et parla à Rob-Sen. Le chef annonça que son fils In-Kelg revenait de l'île porteur d'un message. Ver-Skag furieux se plaignit qu'on eût envoyé ce jeune homme, son ennemi personnel, et qui certainement l'aurait calomnié. Alors beaucoup prirent ce prétexte contre Rob-Sen, car ils avaient trempé leurs mains dans le sang des montagnards. Ils se groupèrent contre le chef qui, environné de ses fidèles, les attendait. Wid-Horg demanda pourquoi Rob-Sen s'était servi d'un enfant à la langue légère.

Rob-Sen répondit qu'In-Kelg était plus sage que beaucoup d'hommes et qu'il n'aurait rien reporté au delà de sa mission. Les deux partis se mesurèrent encore un moment, mais nul ne crut pouvoir se risquer contre les muscles souverains de Rob-Sen. Ver-Skag même recula au recul des autres. Rob-Sen le regardait avec colère et mépris, et tous deux murmuraient de sourdes menaces, quand In-Kelg entra. Son père lui ordonna de parler avec simplicité. In-Kelg leva la main et dit qu'en prévision de la guerre Rob-Fer et Rob-Set, ses oncles, Wid-End, Kor-Ting, chefs de la cité principale et le prêtre Mana-Lith avaient décidé de réunir les chefs de tous les villages du Re-Alg et que Vi-King eût à transmettre le signal. Alors les chefs sortirent et les hommes, les femmes, les enfants du village, les chiens affairés les accompagnèrent jusqu'à une pointe où la plate-forme était sans maison. Au milieu saillait un mât très haut. Et comme la foule criait, demandant des nouvelles, tout à coup Rob-Sen étendit le bras. Sur l'île, un grand carré de toile grise flottait.

« Le grand Conseil ! » murmura la foule.

Par tous les cœurs une impression religieuse.

Mais Vi-King attachait à une courroie un large morceau de toile comme celui qui ondulait au-dessus de l'île, et, à son tour, il le tirait au haut du mât. Instantanément toutes les têtes se tournèrent vers les villages proches, et une vaste clameur s'éleva par le lac, quand on vit sur trois bourgades planer l'ordre du grand Conseil.

Les barques couvrirent le lac. Les chefs s'y tenaient, armés, emportant des objets pour offrandes.

La foule massée au bord des plates-formes, lançait dans l'eau des armes et des poteries en sacrifice aux divinités aquatiques ; c'étaient parfois des vases finement modelés, des couteaux, des haches très belles, mais très souvent, en tricherie, de vieilles choses hors d'usage. Pourtant tous s'exaltaient au défilé des barques, acclamaient les chefs dont les noms avaient retenti dans les guerres passées. Ceux des bourgades lointaines étaient las de quatre et cinq heures de navigation, mais ils se redressaient en passant, ils se frappaient la poitrine, ils criaient leurs noms. Les villages chantaient l'hymne de guerre et une fièvre grandissante se propageait jusqu'aux enfants, jusqu'aux chiens.

Les mélopeuses, assises à quelques pointes, déroulaient en vagues couplets des chants improvisés : quelques-unes vibraient de la joie générale, contaient la guerre triomphante, la gloire et le butin, d'autres, inspirées à rebours, d'une sensitivité plus originale, pleuraient la mort des guerriers, les lamentations des femmes errantes après l'incendie et le pillage. Sous la musique monotone, les chiens nerveux hurlaient en longues plaintes, et, l'âme suspendue entre l'espoir et la terreur, la multitude s'affolait davantage, atteignait les hautes crises où l'être s'ignore, devenait, toujours plus, une grande bête collective, prête à l'orientation monarchique.

Bientôt les barques en troupeau atteignirent l'île. Les chefs se saluèrent, s'assirent entre parents de villages éloignés, et, au plein jour, les assises se tinrent. C'était la réunion de mâles farouches. La force régnait en eux et sur eux. Ils échangèrent des regards étincelants de fauves provocateurs, revenus aux modes de l'animal, aux groupements de l'urus par les plaines, aux hordes belliqueuses des chevaux ou des chamois. À la fois un

orgueil plus haut de leur vaillance et une personnalité plus fondue, plus résignée à la mort, comme si vraiment ils se fussent absorbés dans la vie collective. Mais le silence, car voilà Mana-Lith qui lève un fétiche souverain, le promène aux quatre coins de l’horizon.

C’était un prêtre vieux, trapu. Une tyrannie fanatique, une convoitise étaient dans ses yeux ronds, et il réclama des sacrifices. Les poils alors se hérissant, une fureur comme d’un excès d’alcool frémit sur les chefs. Ils promirent que chaque village donnerait une jeune fille, une chèvre, un bœuf, un cheval, à l’immolation. Mana-Lith se retira. Une querelle éclata entre deux chefs qui avaient trop bu de jus fermenté de framboise, ils s’assommèrent du poing, ils se balafrèrent de coups de hache. On les sépara, la foule grondante éteignit leurs voix. Et Rob-Sen, un des chefs supérieurs, parla.

Héros de sa race, mieux que les autres, il en pressent le destin. Il répète ce qu’il a déjà dit à l’aube sur les montagnards et les redoutables peuples envahisseurs. Il accuse Ver-Skag d’être cause de la guerre. Il demande si on peut admettre qu’un seul homme oblige tout le monde à prendre les armes. Il veut que celui qui n’a pas la force de se contraindre au bien général périsse. Puis il envisage la guerre en elle-même. Il la veut sérieuse, importante, décisive, qu’elle impose aux peuples nouveaux la terreur de toute agression. Des émissaires seront envoyés aux lacs du centre jusqu’au grand lac de Ten-Ill qui est vers le nord. Partout on demandera l’alliance, on obtiendra des guerriers. Dès demain il faudra occuper les défilés des montagnards, dresser des embuscades, s’emparer des hautes positions.

Ver-Skag se lève et, auprès de lui, cinq de ses clients. Interrompant Rob-Sen, il nie qu'il y ait autre chose à combattre que les montagnards de Re-Alg. Pourquoi des émissaires aux lacustres du centre ? Les lacustres de Re-Alg suffiront à la besogne, et si Rob-Sen a peur, lui, Ver-Skag, se charge de terminer glorieusement l'aventure.

Par la majorité craintive du vaste projet de Rob-Sen, c'était le murmure lâche des assemblées, l'accueil des paroles faciles, des espoirs sans lendemain, l'ennui d'une guerre longue, la convoitise d'un rapide butin. Rob-Sen se rendit compte de ces choses ; une tristesse fut sur lui, la déchéance de sa race sonna aux fausses promesses de Ver-Skag. Alors, une colère de géant. Il se dressa, il appela les siens, il cria son courroux ; il insulta les chefs aveugles, plus légers que des enfants ; il marcha sur Ver-Skag. Les rumeurs de cent poitrines, un grondement de tempête sur la forêt. Ver-Skag, encouragé, attendit son adversaire, et Rob-Sen, l'œil tranquille, fut comme le roc qui divise l'élan de la cascade ; son poing d'un seul coup assomma la brute, puis, aux fidèles de Ver-Skag, il opposa la hache, et tous reculèrent.

« Je prends, – dit Rob-Sen, – la conduite de la guerre ! »

Ses amis l'acclamèrent, les autres fascinés se turent. Mais tandis qu'on emportait Ver-Skag, un groupe se leva, le groupe de ceux qui avaient massacré les montagnards et qui s'effrayaient de remettre le pouvoir à Rob-Sen. Ils vinrent, dissimulant leurs armes, mais Rob-Sen, abaissant sa hache,

fendit le front du plus proche. Dans la stupeur, tous sentirent qu'un chef leur était venu.

Et Rob-Sen prit la conduite de la guerre.

DEUXIÈME PARTIE

I

LA MONTAGNE

Depuis l’arrivée des guerriers échappés au massacre, la trompe n’avait cessé de retentir sur les cimes, et de grands feux, la nuit, rougissaient le firmament.

La montagne avait rudement accepté la guerre ; déjà cinq cents jeunes guerriers pillaient les zones frontalières, enlevaient les troupeaux et les fourrages mal gardés. Ils devaient fuir tout combat considérable, harceler et surprendre, massacrer les troupes isolées et épier les manœuvres générales de l’ennemi.

Kiwasar, Hsilbog, Tawr, Lutghaw, Doukh dominaient l’assemblée des chefs.

Hsilbog était le plus redoutable de tous pour la témérité et la divination, aussi prompt à la décision qu’à déjouer les embuscades. Son œil de glacier que ne déconcertait aucune des tromperies des heures du crépuscule où tant de formes déconcertent l’homme, son visage rapide et violent, sa lèvre de bataille où vibre toute l’opiniâtreté des bons conducteurs d’hommes, sa parole fine et forte comme la branche de sapin qui cueille sa vie dans la froide atmosphère, tout était en lui impérieux, robuste et dominateur. Son défaut était de vouloir prolonger les victoires, non qu’il s’obstinât à l’impossible, non qu’il manquât de prévoyance, mais il voulait pousser les succès au delà des limites mystérieuses que certains pressentent, mais que, de tout temps, ceux qui eurent le plus de génie guerrier ignorèrent.

Kiwasar, au lent visage, brillait moins dans la bataille, et voyait moins nettement l'embûche ou la manœuvre de l'ennemi, mais il avait le pressentiment des limites où les succès peuvent atteindre. Son regard était semblable aux sources qui coulent à l'ombre, clair sans éclat, sa volonté forte comme la compacité de son front, mais sans violence et presque sans imprévu. Dans la guerre dernière, accablé sous le nombre, il n'avait subi aucune défaite écrasante. Il avait su garder des positions favorables, calculer ses manœuvres tellement que nulle surprise ne pût être décisive contre lui.

On devait à Hsilbog des victoires inattendues, des butins inespérés, mais aussi des résultats moins sûrs et quelques défaites funestes. La paix conclue par Kiwasar avait été aussi peu humiliante que possible, et les montagnards admettaient que cette guerre-là, avec Hsilbog pour grand chef– ou tout autre – aurait pu être plus lamentable.

À l'assemblée des chefs, Kiwasar, malgré les ruses et l'éloquence de Hsilbog, fut élu pour le grand commandement. Hsilbog, dédaigneusement, quitta l'assemblée et se vengea par une action éclatante. Il partit de nuit avec trois cents compagnons, surprit les lacustres, captura du bétail et des prisonniers. Le jeune chef Tholrog, qui servait sous Hsilbog, avait pour sa part, par un coup d'audace, pénétré jusqu'aux pilotis, enlevé sur un radeau la fille même de Rob-Sen, Eï-Mor. Au petit jour, Hsilbog était rentré dans la montagne, ayant à peine perdu une demi-douzaine d'hommes, et il faisait risée de la lenteur de Kiwasar.

Mais Kiwasar découvrit, par ses espions et par Tawr, le plus astucieux des chefs, le plan de Rob-Sen contre les alliés de l'ouest et les montagnards. Il sut que le conducteur des

lacustres se proposait de prendre par surprise le plateau d'Iordjolk ou de forcer les défilés d'Oydahm. L'occupation de l'une ou de l'autre de ces positions devait paralyser l'action des montagnards, leur couper toute manœuvre utile à leurs alliés. Jamais encore les lacustres n'y étaient parvenus : mais Kiwasar savait qu'ils allaient masser toutes leurs forces, se condenser en une alliance formidable. De plus, depuis la dernière grande guerre, leur nombre s'était fortement accru, et celui des montagnards était demeuré stationnaire.

La divulgation de ces nouvelles fortifia l'autorité de Kiwasar. Ses ordres furent obéis dans un intérêt de conservation suprême, car tout le monde comprenait qu'Iordjolk ou Oydahm perdus, la vie même de la race était compromise.

La montagne avait deux mille guerriers. Huit cents, sous Hsilbog, furent désignés pour défendre le plateau d'Iordjolk et les passes qui y conduisaient. Douze cents demeurèrent sous Kiwasar pour garder les défilés d'Oydahm, dont dépendaient la plupart des terroirs d'habitation. Kiwasar abrita les enfants, les vieillards invalides, les femmes mères. Hsilbog n'amena qu'un petit nombre de jeunes femmes et de jeunes filles pour encourager les guerriers aux heures décisives des combats.

Les communications entre les deux armées furent assurées par les petites gorges de Borg.

Cependant, les troupes de Rob-Sen devenaient chaque jour plus considérables. Des districts lointains, des plaines mêmes qui sont au delà des lacs et des montagnes, il recevait des promesses de secours. Malgré la douleur que lui

causait la perte d'Eï-Mor, il conservait toute sa volonté. Il résolut de commencer la grande guerre, et après quelques incertitudes, c'est le plateau de Dap-Iwr – l'Iordjolk des montagnards – qu'il médita d'emporter par une attaque extrêmement rapide. Dans ce but, il fallait d'abord s'assurer contre une surprise de ceux qui – sous Kiwasar – défendaient l'autre clef de la montagne, les défilés de Moy-Dhangh, nommés Oydahm par les ennemis. Rob-Sen avança deux mille hommes contre Kiwasar. Cette troupe emporta les premiers contreforts, défendus par les avant-gardes montagnardes. Kiwasar, averti, porta le gros de ses hommes en avant, tout en couvrant convenablement les positions latérales, d'ailleurs presque imprenables – et les deux mille hommes de Rob-Sen durent s'arrêter vers l'entrée de Moy-Dhangh. Huit cents montagnards, formidablement retranchés, leur faisaient face, tout en haut de trois minces couloirs, effroyables d'escarpement. Entre les montagnards et les lacustres, un ravin se creusait, planté de rares châtaigniers, entrecoupé de petits pâturages, où les assaillants se fussent trouvés exposés à des lapidations terribles.

C'était au crépuscule. Les grandes trompes sonnaient une musique sauvage, un défi profond et noir comme les ténèbres approchantes. Rob-Sen, nullement enclin à l'attaque de ces horribles forts, se contenta de mettre ses hommes en évidence, de les faire défiler lentement sur le plateau, et de multiplier, quand la nuit fut venue, les feux de campement. Lorsqu'il crut avoir bien persuadé ses adversaires du grand nombre des assaillants et de la nécessité de laisser fortement garnie l'entrée de Moy-Dhangh, il se retira, il se fit transporter, couché sur une peau d'urus, vers la partie de la montagne qui menait au plateau de Dap-Iwr. Il se reposa durant le trajet, il dormit même, et

lorsqu'il arriva vers le milieu de la nuit, près des avant-postes de Hsilbog, il se sentait l'esprit aussi vigoureux que le corps. Trois mille hommes l'attendaient là, qui, la veille, avaient déjà emporté quelques positions. Selon des ordres reçus d'avance, cette armée avait pris du repos depuis le crépuscule. Rob-Sen donna immédiatement l'ordre du départ.

La lune éclairait merveilleusement les paysages. Les premiers postes de Hsilbog virent approcher l'armée de Rob-Sen. Ils attendirent jusqu'à portée d'arc et de javelot, et, bien abrités, ils tirèrent à coup sûr. Rob-Sen accéléra la marche de son avant-garde, les montagnards se retirèrent. Une heure plus tard, Hsilbog lui-même connut l'approche d'une grande armée ennemie. Le chef montagnard avait huit cents hommes. Il hésita entre une contre-attaque immédiate – que le clair de lune rendait possible – et la mise en œuvre de toutes les mesures nécessaires pour rendre Iordjolk imprenable. Malgré la tentation, grande pour sa nature offensive, d'une rapide bataille, d'une campagne commencée par une éclatante victoire, le souvenir des mécomptes de la dernière guerre lui fit préférer d'abord toutes les précautions de l'assiégé contre l'assiégeant. Il divisa son armée en deux, conserva pour lui-même cinq cents hommes, et envoya trois chefs secondaires, avec cent hommes chacun, garder les passes les plus redoutables des trois routes d'Iordjolk. Cela fait, et se sachant presque inexpugnable, il songea à la possibilité d'engager la contre-offensive, que sa connaissance intime de la région rendait infiniment séduisante.

Tout d'abord, il voulut se rendre un compte approché du nombre de ses adversaires, il envoya les meilleurs de ses espions. À l'estime de ceux-ci et des divers avant-postes qui

se retirèrent successivement devant Rob-Sen, il sut vers trois heures du matin qu'il devait y avoir entre deux et trois mille combattants.

En ce moment, ces hommes avaient franchi les premiers obstacles, peu périlleux. Ils venaient de s'arrêter ; leur chef préparait le plan décisif : il fallait risquer, avec la collaboration de la fortune, d'emporter Dap-Iwr de vive force. Pour cela il sembla nécessaire à Rob-Sen d'occuper partout l'ennemi et de lancer, après le résultat des premières attaques, le gros de l'armée par la route qui paraîtrait la plus favorable.

L'armée de Rob-Sen campait au versant d'une vallée où débouchaient, comme trois rayons sur un arc de cercle, les passages vers le plateau.

Le chef hésita longtemps dans la répartition de ses colonnes d'attaque. Par l'interrogation de prisonniers, de lacustres jadis mêles à la guerre, d'espions habiles à parcourir les monts et que les tribus entretenaient en tout temps, il se décida enfin à envoyer cinq cents hommes vers le Torrent-Mort, cinq cents par le défilé de Yor-Am, quatre cents par la troisième route. Il gardait en mains la moitié de son armée, quinze cents hommes.

Quand sa résolution fut prise, Rob-Sen voulut augmenter la confiance de ses hommes par un grand sacrifice au dieu guerrier de Re-Alg. Il fit venir les prêtres. Ils s'avancèrent au long d'une corniche rocheuse, large de vingt coudées, et d'où ils dominaient la multitude. La couleur de leurs tuniques était noire. Leurs crânes ras étaient trépanés. Ils tenaient à la main droite des couteaux d'agate merveilleusement aiguisés, à la gauche des massues de bois de chêne. Ils étaient cinq, accompagnés d'aides.

La lune, frappant directement la corniche, éclairait leur sombre théorie. Tout autour, les rocs sinistres, les grands sapins où le délicieux mystère des pénombres se mêlait à la neige des rayons, quelques chênes solitaires et des hêtres en troupeaux. Au loin, des profils colosses, la symphonie des montagnes debout comme de mystérieux nuages, la lune immobile dans l'éther, les menues torches mi-éteintes des étoiles. L'armée lacustre contemplait, assemblée sur une vaste avenue descendante, dans le murmure d'une multitude horripilée de mystère. Trois mille têtes, des yeux reluisants dans la pâleur de l'air, un frémissement, un balancement de taillis à travers cette mêlée humaine – et le charme, la pureté infinie de cette atmosphère où baignaient le ciel, les monts, les forêts, l'éternelle nature.

Le chef-prêtre se pencha sur les créneaux de la corniche, il cria :

« Te-Laad a fait la terre, et Ho-Than a fait les eaux, et ils ont mis Ham-Dô pour défendre la terre et les eaux… Ham-Dô eut des enfants qui peuplèrent la terre et les eaux, et les tribus de Re-Alg sont parmi ces enfants et doivent exterminer les ennemis de Ham-Dô qui vivent sur la montagne et ceux qui vivent sur les lacs de l'ouest. Ham-Dô demande un grand sacrifice et il viendra en aide à ses enfants… »

Alors, selon la coutume des lacustres en temps de guerre, Rob-Sen répondit aux prêtres, au nom de son armée :

« Les enfants de Ham-Dô donneront cinq étalons blancs et cinq taureaux noirs ?

— Ham-Dô veut des hommes !

— Quels hommes veut Ham-Dô ?…

— Ham-Dô veut cinq prisonniers montagnards… Il veut voir leurs cœurs trembler dans leurs poitrines ouvertes. »

Rob-Sen, au fond de lui-même, exécrait les prêtres, ayant expérimenté leurs caprices et leur tyrannie, sans que pourtant il fût totalement incrédule à leur pouvoir. Entre tous, les sacrifices humains lui répugnaient. Il hésita quelques instants, en proie à des sentiments contradictoires, où la foi, le doute, la raison politique, s'entrechoquaient. Un coup d'œil sur la multitude le décida. C'était dans cette masse lunaire une approbation énergique, une violente et voluptueuse cruauté, toute la haine des lacustres pour la montagne jointe à un implacable instinct d'immolation. Et la croyance, la parole du vieux prêtre omnipotent, et la promesse de la victoire liée à la satisfaction d'un goût, le magnétisme du nombre, multipliaient, électrisaient le désir. Des acclamations retentirent.

Rob-Sen céda, élevant ses bras vers le vieux prêtre :

« Ham-Dô aura les cœurs des prisonniers montagnards. »

Sur l'ordre du chef, les prisonniers furent amenés, hissés sur la corniche.

La multitude hua et insulta ; les victimes répondirent, crièrent la lâcheté des lacustres et leur prochaine défaite.

On les dévêtit de leurs peaux de bêtes. Leurs corps pâles apparurent, maintenus par des liens, dressés contre le roc. Avec une lenteur savante, les prêtres ouvrirent leurs poitrines, et l'armée voyait couler leur sang, jouissait de leurs plaintes lugubres. Bientôt de grands flots rouges jaillirent sur les bords argentés du roc.

Haletants, furieux, les lacustres se réjouissaient du sacrifice, levaient des figures enivrées ; la volupté du meurtre s'exaltait chez tous par la contagion.

Les plaies s'élargirent, les poitrines laissèrent voir le mystère des organes ; les sacrifiés râlèrent plus faiblement. Soudain, d'un mouvement rythmique et rapide, les prêtres arrachèrent les cœurs, les levèrent vers la lune, ces cœurs encore vivants, palpitants, et une frénésie extraordinaire, une allégresse carnivore fit hurler la multitude.

« Ham-Dô est content de ses fils, – cria enfin le chef-prêtre… – il leur donnera la vie de leurs ennemis !… »

L'aube était proche. Une splendeur fine lutta sur l'orient, entre les déchiquetures de la montagne. La vie craintive s'agita parmi les hêtres et les sapins. Puis la fournaise ronde et rouge du soleil sa posa sur un pic solitaire.

Rob-Sen, qui avait assisté impassible au sacrifice, disposa les colonnes d'attaque. Il garda auprès de lui In-Kelg révolté, malgré ses haines, d'avoir vu mourir ainsi des hommes de la race d'Eyrimah. On entendit mugir les trompes sur les hauteurs. Deux heures plus tard la lutte avait commencé partout, les colonnes des lacustres, après avoir chassé quelques faibles avant-gardes, se heurtaient successivement aux passes les plus dangereuses.

II

LE DÉFILÉ

Durant mille pas, les rives du Torrent-Mort s'étendaient inaccessibles, hautes de cent coudées, lisses comme l'ivoire. L'ombre couvrait le passage, les chauves-souris y vivaient abondantes avec les bêtes crépusculaires. Une haleine triste s'élevait par intervalles ; parfois la voix du vent sonnait aussi haute et profonde que les soupirs d'un dieu des cavernes. Des rocs penchés surplombaient de place en place, tels des mammouths rêveurs sur l'abîme. Seul, le soleil du soir, à l'heure magnifique, y plongeait confusément, éclairait d'un peu de pourpre le tremblotement des chauves-souris nageant dans l'éther comme dans une onde rare.

À l'occident, on débouchait dans le Torrent-Mort à la suite d'une série de zigzags. À l'est, le lit s'exhaussait par une pente de quarante-cinq degrés, aboutissait à un petit plateau accidenté et d'abord difficile. Ce plateau communiquait, à droite, avec le camp de Hsilbog, par des sentes escarpées, à gauche, avec les glaciers et les monts immenses. Des murailles rocheuses limitaient la perspective.

Tholrog, fils de Talaun, commandait aux cent hommes qui devaient défendre cette passe.

Quand le jeune chef atteignit, vers l'aube, les rives du Torrent-Mort, son cœur s'enfla d'orgueil et de force. Le sentiment d'une terrible responsabilité, la conviction d'en

être digne, la joie du péril, de l'inconnu et de la souveraineté, le tinrent quelque temps immobile.

Il se tourna ensuite vers ses hommes et vers le groupe des femmes, car il en avait amené une quinzaine, afin de soutenir les combattants aux moments de défaillance. C'était la coutume montagnarde ; la proportion des femmes était généralement inverse des périls et des difficultés.

Dans une expédition d'avant-garde comme celle de Tholrog, on n'en joignait que de jeunes, choisies parmi les plus endurantes. Le camp de Hsilbog, difficilement approvisionné, contenait d'ailleurs beaucoup moins de femmes que le camp de Kiwasar à proximité des villages.

Tholrog épia longtemps la petite troupe féminine. Rêveuses auprès de Dithèv et d'Hogioé, se tenaient la fine Eyrimah et la captive lacustre, Eï-Mor, fille de Rob-Sen. Leurs grâces se mêlaient, contrastaient, harmonieuses. Tholrog épiait avec avidité la fille blonde, mais, confusément, un peu de son émotion allait à l'autre, à l'étrangère merveilleuse dont chaque beauté avait quelque chose d'énigmatique.

Il secoua le front, il savoura la rude haleine qui tombait d'en haut et l'inquiétant souffle de l'abîme. L'action le prit, le domina. Il donna l'ordre d'accumuler des pierres sur les hautes rives du Torrent-Mort et sur un des bords du petit plateau. Les montagnards se mirent à l'œuvre. Un terrible accumulat de blocs s'étendit au-dessus du lit du Torrent-Mort. La forteresse fut prête à accabler l'ennemi ; une inquiétude erra alors par le cerveau de Tholrog.

Viendront-ils ?

Car maintenant qu'il a doublé ses chances, maintenant qu'il croit pouvoir repousser toute attaque, le bonheur lui semble trop grand d'être victorieux devant Eyrimah. Il y songe, il s'impatiente, son œil scrute la ténèbre du Torrent-Mort, son ouïe se tend vers l'Ouest :

« Asberl ! Tahmen ! »

Deux guerriers vinrent, fins éclaireurs de la montagne. Ils partirent. Une heure s'écoule, puis l'écho monta de l'ombre, des pas rapides. Asberl et Tahmen parurent :

« Les hommes des lacs s'avancent, – dit Asberl.

Et Tahmen :

— Ils sont en grand nombre… les premiers à cinq cents coudées du Torrent-Mort… »

Alors c'est le silence. L'anxiété gronde au fond des poitrines, le sentiment de l'instable, que nulle victoire n'est certaine, nulle position inaccessible.

Race souvent vaincue par le nombre, la tactique, l'infériorité d'armement, et haute pourtant, ils avaient connu la vicissitude et les trahisons du destin par les sombres légendes des vieillards. Ils savaient que la montagne croule, que la voix d'un enfant déchaîne l'avalanche, que le torrent s'arrête et que le glacier voyage. Et voici venir la mort ! Tantôt beaucoup s'effaceront comme s'efface l'ombre d'un mont. Beaucoup de ceux qui sont grands et braves seront froids comme les cimes pâles, immobiles comme les névés. Et la mort passe et repasse : ils voudraient parler et chanter.

Tholrog leur ordonne de se dissimuler derrière les pierres, sans une parole. Il les dispose, il leur donne les

ordres ; les femmes sont éloignées à trois cents coudées dans le creux tiède d'un roc.

Le paysage paraît seul avec lui-même – respiration des plantes, mélancolie du vent, imperceptible vie du roc où courent des forces si lentes que le roc semble éternel, course des bêtes menues, planement des faucons, roulement lointain des torrents et des sources, insectes rongeant leurs petites pâtures ou se massacrant dans le creux d'un caillou…

Une marche, des marches retentirent. Au fond du grand vestibule-abîme des hommes avancèrent, hésitèrent ; ils furent dix d'abord, puis vingt, puis cent, qui venaient avec prudence. Les premiers s'arrêtèrent, dans la terreur de la pénombre, du silence, de l'embuscade. Des oiseaux de nuit, des chauves-souris s'élevèrent. Un ordre fut murmuré, une douzaine d'hommes s'avancèrent en éclaireurs.

La légère avant-garde se mit à gravir la pente, mais lentement, explorant chaque anfractuosité, chaque bloc rocheux. Une voix impérieuse s'éleva ; les hommes montèrent plus vite, une trentaine d'autres accoururent les rejoindre. On voyait leurs têtes crépues, les yeux fureteurs dans les faces peintes en rouge, les piques, les massues, les arcs. Ils s'arrêtèrent pour attendre les compagnons. Leurs bouches étaient inquiètes. L'un deux, replié, parut voir quelque chose. Sa main se leva jusqu'à sa paupière.

« Quelques blocs à droite et à gauche. » chuchota Tholrog.

Son ordre se transmit à voix basse.

La reconnaissance étant prévue, les montagnards ne se tenaient pas à l'entrée la plus praticable du plateau. Les premiers lacustres purent avancer jusque-là. Ils regardèrent autour avec méfiance sans apercevoir personne. Un d'entre eux dit, Tholrog pouvait le comprendre :

« Personne ici ! »

Mais un autre fit un mouvement d'effroi, recula : ses lèvres s'ouvrirent sur les dents reluisantes, ses prunelles s'élargirent.

« À mort ! » cria Tholrog.

Et tout s'éveilla dans le paysage taciturne. On entendit le croulement des blocs, des cris d'horreur. Les montagnards surgirent, lancèrent les javelots. Puis, rugirent des troupes belliqueuses.

Sur la pente, une vingtaine de blonds se précipitèrent sur les fuyards bruns. Une lutte courte, un tournoiement d'êtres, les chairs molles qui s'ouvrent et les crânes qui éclatent. Deux lacustres, au lieu de descendre la pente, s'étaient éperdument rués sur le plateau. Ils y couraient dans l'affolement, brandissant leurs haches.

L'un d'eux, bondissant au hasard, s'arrêtait avec un rictus, un rire fou et terrible. Tholrog se jeta sur lui et le terrassa ; l'autre se réfugia dans une crénelure, les yeux pleins de l'ardeur des épouvantes ; son visage large implorait la vie. Ce fut la mort qui vint, un horrible coup de hache-marteau, la cervelle jaillissante tout autour dans les flaques de sang.

En bas, les blocs avaient écrasé les lacustres, et l'on pouvait voir des pâtes molles, des liquides rouges, des

fragments d’os ; la panique rejeta tous ceux qui vivaient encore au delà du défilé lugubre. Il ne demeura que cinq ou six têtes rondes sur la pente : le nombre, la fureur et la rapidité des montagnards ne leur permirent qu’une courte défense.

Dans le fouillis de membres et de têtes, à peine quelques minutes luisirent les prunelles sombres, les dents pâles et les chevelures grasses ; puis chairs, crânes béants, cols brisés, tous ces lacustres périrent, achevés sans merci, déchirés, démembrés par des adversaires à qui ce combat trop court laissait un excès de colère belliqueuse, dépensé au hasard des carnages.

Seul vivant, demeurait le prisonnier de Tholrog, tandis que sur la pente gisaient sept carcasses, une douzaine d’autres dans le défilé. La vie d’un seul montagnard payait le massacre.

Cette victoire rapide et forte élargit les poitrines. Les voix se répercutèrent par les échos du Torrent-Mort. Tholrog eut la joie d’une prise sur l’instable, d’une certitude d’acte accompli, et plein d’orgueil, il regardait accourir les femmes.

À l’abri du roc, elles avaient écouté le combat. Deux ou trois étaient sorties, prêtes à se mêler aux hommes, pour combattre ou pour encourager. Mais la rumeur belliqueuse, les vociférations d’attaque leur avaient appris la force des montagnards. Toutes s’avancèrent après le cri du triomphe, et firent rencontre de Tholrog :

« Ils sont en fuite, » dit-il dans un calme glorieux.

Il conta la bataille. Durant qu’il parlait, Eyrimah tremblait à une pensée noire. In-Kelg était-il parmi les

assaillants ? La fille de Rob-Sen, étrangère à la langue de la montagne, regardait avec crainte le jeune chef gesticuler.

Lui cherchait le regard d'Eyrimah. Le sentiment de la beauté, de la prolongation des races, se mêlait subtilement au récit de la victoire. Sa voix se faisait plus douce, son regard cherchait l'admiration des beaux yeux féminins, des grandes et tendres prunelles.

Eyrimah gardait les paupières basses, son œil dans la pénombre des grands cils, sa joue délicate émue autant que sa gonflante poitrine. Le jeune chef s'attristait à la voir lointaine ; il s'attristait de ce que, la blanche harmonie de ce col, et l'onde abondante des cheveux, et la courbe du menton, fine comme une lointaine cime de neige, Eyrimah ne les destinât pas à lui.

En revanche, il rencontrait les sombres eaux des yeux de la fille lacustre, leur tremblement adorable, leur fixité soudaine dans le treillis des cils plus fins que des ramuscules devant la lune ou plutôt devant de noirs étangs où se mirerait la lune. Et, quoique son amour fut pour Eyrimah, pourtant il éprouvait une langueur singulière, une tiède jouissance devant les buissons de cheveux d'Eï-Mor, pareils aux sapinières très lointaines, sa peau fine sans être resplendissante, son attitude pleine de volupté dans la terreur et l'ennui, si noble de grâce et si harmonieuse de mouvement !

Lorsque Tholrog eut fini de parler, il sentit moins son triomphe : Eyrimah demeurait préoccupée plutôt qu'admirative. Hogioé, ayant demandé à voir le Torrent-Mort, son frère y consentit. Elles allèrent toutes, car la vie barbare n'avait pas encore laissé naître en elles l'horreur profonde du sang. Eyrimah, contant l'escarmouche à la fille

de Rob-Sen, toutes deux marchaient dans la même appréhension d'un être aimé parmi les cadavres.

Déjà le silence s'était refait. Les montagnards, surexcités par le succès de leur avalanche, joignaient toutes les pierres du plateau aux tas accumulés. Eyrimah vit le massacre, mais ne put reconnaître personne : ceux qui avaient encore figure humaine lui parurent d'une tribu éloignée de celle de Rob-Sen ; les autres étaient défigurés hideusement. Il était impossible qu'In-Kelg fût parmi eux, et le cœur de la jeune fille battit moins lourdement. La fille de Rob-Sen, apercevant le prisonnier, le montra furtivement à Eyrimah :

« Il n'est pas des nôtres !

— Non, – répondit Eyrimah – évite de lui parler… »

La fille des Lacs s'en fut gardée sans conseil : les siens, plus féroces que les montagnards, lui avaient enseigné les périls encourus par les captifs. Comme Eyrimah, elle sentit se dissiper son angoisse.

Les femmes demeurèrent, tandis que Tholrog parlait à ses guerriers, debout sur le roc, les exhortait à des batailles prochaines. Sa voix planait pure et puissante, son geste était héroïque, ses épaules pleines de force. La fille de Rob-Sen le regardait avec un grand étonnement ; en son âme s'élevait cette hospitalité pour l'étranger qui est l'instinct du mélange des races. Le mépris, prêché par ceux de Re-Alg pour ceux de la montagne, s'effaçait devant la victoire et la beauté des hommes blonds.

Quand Tholrog eut fini, les clameurs éclatèrent, les trompes sonnèrent lugubrement par les échos, la guerre

bondit par les cerveaux, la fureur de ne pas céder à d'autres peuples. Tholrog ne put s'empêcher de dire à Eyrimah :

« Jamais ceux d'en bas ne passeront par le défilé… »

Elle baissa la tête, elle détourna les yeux. Pourtant elle aimait fraternellement celui qui l'avait secourue dans son âpre fuite. Mais vers une autre forme humaine allait le don mystérieux de sa destinée. Tholrog sentit la colère l'envahir : qui donc était-elle, la captive des hommes de l'eau, pour dédaigner le fils de Talaun ?

« Tous y périront, » dit-il avec haine…

Mais il s'apaisa aux sombres douceurs des yeux de la fille de Rob-Sen. Il eut pour elle une condescendance, protectrice comme l'ombre de l'érable sur le voyageur.

Tandis qu'il se tenait indécis, très loin une sonnerie de trompes s'éleva :

« Nos frères aussi combattent, » fit-il.

Et son œil plongea par les ombres du Torrent-Mort, y chercha involontairement l'ennemi. Un vent allègre sifflait. Un aigle planait sous de faibles et pâles nuages. Les cadavres affreux des lacustres, les uns dans des poses de sommeil, la plupart mutilés, noyés d'horrible rouge, et des fragments de chair, des mains solitaires, des yeux sortis de l'orbite, des crânes ouverts dont la pulpe jaillissait comme d'un fruit gigantesque, disaient la Mort et l'Épouvante, l'inévitable fin de tout ce qui palpite sur la terre. Tout au fond du ravin, des corbeaux s'étaient abattus, puis des quadrupèdes menus, des bestioles : on pouvait entendre le bruit léger de la curée.

Tahmen et Asberl étaient redescendus, habiles à se glisser en silence, lestes comme le bouquetin, insinuants comme la belette.

Tholrog alla vers le prisonnier lacustre, et lui parlant en sa langue :

« Veux-tu la vie ? »

Le prisonnier, face argileuse aux yeux d'insecte, crâne de buffle, bouche vaste garnie de puissantes dents meulières, front creusé d'une rigole entre les deux tempes, narines pareilles à des trous de fourmis-lions, ne répondit pas d'abord, écrasé de terreur.

« Veux-tu la vie ? – redemanda Tholrog.

— Oui, – fit-il avec une vague détente des traits…

— Dis-nous ce que font les tiens, leur nombre devant le défile… leur nombre devant les autres passages ?… »

Il hésita, la haine de la race éclaira sa peur, le sentiment que, lorsqu'il aurait parlé, ce serait la mort tout de même. Il dit pourtant :

« Toute la montagne est remplie de nos guerriers… »

Un montagnard se posta près de lui, armé de la massue. Et Tholrog :

« Si tu ne parles pas… si le mensonge luit dans tes yeux… la massue écrasera ton crâne !… Tholrog sait lire dans les yeux !

Le lacustre regarda les yeux bleus de Tholrog, tout ensemble craintif devant leur lucidité, rassuré devant leur franchise. Il parla brusquement, sans arrêt, risquant tout pour la faible chance de vie :

« Je ne sais pas compter le nombre de nos guerriers… Il y a plusieurs tribus… Rob-Sen conduit ceux qui doivent aller par les gorges… d'autres vont par des défilés… et ceux qui doivent vous attaquer sont cinq fois cent… C'est tout ce que peut savoir un guerrier qui n'est pas un chef… »

Il se tut, attendant la mort ou la vie ; ses yeux d'insecte roulaient avec des reflets d'élytre.

« Faut-il le tuer ? – fit le guerrier.

— Oui, oui ! » crièrent plusieurs.

Des haches, des couteaux s'apprêtèrent, dans la volupté d'un supplice. Des faces ricanaient sanguinairement.

« Les hommes de la montagne, – fit Tholrog, – ne mordent pas lâchement comme les vipères du lac… Tholrog a promis la vie au prisonnier… le prisonnier a parlé et sa parole a sonné juste…

Le doute, l'hésitation, puis la voix du chef l'emporta.

— Tholrog, fils de Talaun, t'a fait donner la vie !…

Malgré ses liens, le prisonnier s'inclina jusqu'à terre :

— Tholrog est fort ! je suis son esclave ! »

La fille de Rob-Sen s'étonnait de la clémence du chef. Eyrimah le regardait avec douceur, dans le confus sentiment

que ceux de sa race étaient plus hauts de cœur que les lacustres.

En ce moment on vit s'envoler les corbeaux entre les roches surplombantes ; Tahmen et Asberl revinrent :

« Les ennemis !… Plus nombreux que tantôt !…

— Ils mourront en plus grand nombre ! » répondit Tholrog fièrement.

Un beau géant alors, Irkwar, colosse farouche, grandi d'âpre lutte contre les pics pâles et les glaciers, forte chair rouge dans les cheveux d'argent, lança le chant du défi, la voix lamentable de la trompe. Tous bientôt l'accompagnaient, des voix de foudre et de taureaux prodigieux prolongées jusqu'à la cime éblouissante des monts.

« Dithèv… Hogioé… – ordonna Tholrog, – emmenez le prisonnier… et ne venez à nous que lorsque je vous appellerai. »

Des pas s'entendirent. Dans la blême ouverture terminale du Torrent-Mort, on vit se dessiner des silhouettes trapues. Bientôt leur masse augmenta ; il s'en glissa à ras du roc, profitant des surplombs, tactique qui rendait l'écrasement plus difficile. Des ordres retentirent. D'autres silhouettes parurent. Le Torrent-Mort s'emplit d'un grouillement de silhouettes, pareilles à des ours ; elles s'accélérèrent, comptant emporter par la masse et la vitesse la position imprenable par la ruse :

« À mort ! » cria Tholrog.

Les pierres roulèrent aux côtés, les blocs mêlés de cailloux. Et malgré la tactique des lacustres, ce fut un

écrasement farouche. Dès que les premiers assiégeants atteignirent la pente, la lapidation fut double, de lourds blocs allèrent à leur rencontre, et en emportèrent des files entières.

L'Écho, lourd et triste, écho aux voix de basse, répétait les chocs de la pierre, les cris des agonisants, les clameurs de l'attaque, le broiement mou des chairs et de la terre. Mais rien n'arrêtait ce premier élan des lacustres. Ils rebondissaient sur les compagnons écrasés ; ils arrivaient par files, abrités derrière de grands boucliers de cuir et de bois. Épars jusqu'à la pente, ils renonçaient à toute tactique devant le triple orage de pierre. Ils montaient au hasard des obstacles.

Tholrog, soucieux, les regardait avec anxiété ; l'irrésistible terreur de l'assiégé devant l'assiégeant filtrait dans son âme. Et il pouvait voir, à l'arrière, d'autres colonnes qui accouraient, qui rejetaient devant elles les rares fuyards, qui encourageaient l'avant-garde de leurs clameurs féroces.

Vers la moitié de la pente, et jusqu'au quart environ, les rocs surplombaient si fort que la lapidation latérale devenait peu dangereuse. Pour celle de face, elle y diminuait d'efficacité, à cause d'une surélévation près des parois et de quelques blocs arrêtés sur des tas de cadavres. Aussi les assaillants se précipitaient pour y atteindre ; bientôt plus de cent hommes s'y trouvèrent réunis, frénétiques, dans la grande fièvre de l'assaut, tandis que de nouveaux venus survenaient sans cesse.

Les munitions de pierre, par surcroît, commençaient à se faire plus rares.

Tholrog disposa une partie de ses hommes pour lancer des flèches et des javelots.

Les traits se joignirent à la lapidation ; les lacustres, tout à la fureur et à la difficulté d'avancer, n'y pouvaient répondre. Sans relâche, d'autres accouraient ; plus de deux cents hommes remplirent l'espace abrité. Il leur restait à parcourir le dernier quart de la pente : cinquante coudées, en terrain lisse et découvert où les blocs roulaient formidablement. Il y eut un temps d'hésitation, de doute. Les agresseurs regardaient avec terreur la montée. Et les montagnards, bien postés, envoyaient toujours des javelots ou des flèches, et de ci de là un bloc lancé avec adresse.

Aux ordres des chefs, à la poussée de l'arrière-garde, les lacustres quittèrent enfin l'abri, avec des clameurs féroces, une sauvagerie de bêtes désespérées. Les grondements des montagnards répondirent ; les âmes s'emplirent du sentiment des forces aveugles et mortelles.

III

LA VICTOIRE

Tholrog massa soixante hommes.

De part et d'autre, les combattants conçurent que c'était l'heure décisive. Tholrog et les soixante hommes se jetèrent à l'entrée du vallon, tandis que les autres continuaient à rouler le torrent de pierres : le carnage fut effroyable. De longs sillons de chair et de sang entrecoupaient la troupe des assaillants ; des trouées subites s'ouvraient dans leur masse. Soudain ils entrèrent en contact avec les montagnards.

Irkwar, le géant, porta les premiers coups : sa silhouette immense, les grands tourbillonnements de sa massue enthousiasmaient les montagnards et fascinaient les lacustres. Un choc énorme le fit reculer : l'élan de centaines d'hommes qui projeta pêle-mêle des cadavres et des vivants sur le plateau, et il vint une meute furieuse, aux fous visages, aux yeux sanglants, aux voix rauques et frénétiques.

Le choc fut irrésistible, les montagnards de l'avant-garde reculèrent. Puis, hommes vêtus de fibres et hommes vêtus de peaux de bêtes, hautes silhouettes blondes et denses, silhouettes brunes, massues et lances, marteaux et épieux s'entre-choquèrent dans une lutte acharnée.

Les guerriers des lacs eurent l'avantage. La force morale de l'attaque, l'élan de ceux qui les poussaient à l'arrière, un peu de désarroi parmi les montagnards, las de manœuvrer les blocs de pierre, accélérèrent leur avance. Aux coups

adroits des courtes lances, coups droits et très véloces, une dizaine des assiégés succombèrent, alors que les fortes massues et les épieux n’avaient abattu que de rares lacustres.

En même temps, le lancement des blocs devenait encore plus rare au haut des rives, et sans grand effet ; de nouvelles bandes agressives atteignaient la pente et la passe couverte, se ruaient à l’assaut. Bientôt plus de trois cents hommes se trouvèrent serrés dans l’attaque, contre moins de cent hommes à la défense. – Seule l’étroitesse de l’entrée atténuait l’élan sauvage de cette masse.

Tholrog, au recul des siens, cria d’une voix retentissante :

« Tous au combat ! »

Ceux qui lançaient des blocs accoururent.

Prenant la tête d’une vingtaine de guerriers, Tholrog se jeta par les flancs des lacustres avec un vaste tournoiement de massues.

Sa troupe passa, coupa en deux les envahisseurs, enferma trente têtes rondes dans le ravin. Ils s’y ruèrent, emportés par l’élan, pendant qu’Irkwar bondissait à la passe avec ses amis, au secours du chef.

Il y eut, au choc du géant, à l’atroce carnage de sa massue, à l’ardente et mortelle ardeur de Tholrog, un moment de stupeur parmi les lacustres. Ce temps suffit pour entourer ceux qui s’étaient engagés trop avant sur le plateau et pour les massacrer.

Le plateau fut alors libre ; les efforts de tous les montagnards se concentrèrent à l’entrée. Leur désarroi

venait de s'évanouir, la force morale des assaillants de diminuer. Aux rapides lances courtes, désormais les épieux, les masses de pierre et les masses de bois répondirent frénétiquement. L'immense marteau d'lrkwar abritait le centre : tout s'évanouissait devant ses coups broyant les têtes et les lances. Un élan de Tholrog, amenant un nouveau contingent en traverse, dégarnit enfin la passe – et il y eut de part et d'autre une trêve tacite, hésitation chez les uns à reprendre l'attaque, chez les autres à sortir de leur retranchement, pour prendre l'offensive.

Tholrog en profita pour redisposer ses hommes. Sur les quatre-vingts montagnards qui restaient, il en fit venir dix avec Irkwar, et tandis qu'il se retirait avec ceux-là vers la gauche :

« Aux javelots ! » cria-t-il.

Une nuée de javelots s'abattit hors du fort ; les hommes des lacs, à cause de la configuration de l'entrée, y pouvaient mal répondre. Au reste, leur chef comprit l'impérieuse nécessité de l'offensive ; il défendit de s'attarder au lancement de traits, il ramena ses hommes violemment à l'assaut. Pêle-mêle, se poussant, poussant les cadavres, par un effort de masse, condamnant ceux de l'avant-garde à la mort ou à l'attaque féroce, ils reprirent la passe et débordèrent de nouveau sur le plateau.

Toutefois les montagnards ne perdirent pas pied. Profitant de l'avantage des attaques de biais, assommant de côté les arrivants, ils accumulèrent un rempart de cadavres et de blessés qui ralentit les masses. Et la lutte continua tout ensemble fiévreuse et lente, impétueuse et endiguée.

Tholrog, confiant dans la bravoure et l'opiniâtreté des siens, maintenant qu'était passée l'heure de la surprise, s'était jeté avec Irkwar et ses compagnons sur les roches riveraines du Torrent-Mort.

Ils arrivèrent derrière une colonne de basalte, qui dominait l'alentour, puis, entre les interstices, entre les crénelures des rocs, le chef fit voir à Irkwar les ennemis.

« Juste au-dessous, les voilà sans défiance… un roc en écraserait cinquante et jetterait la terreur parmi les autres… il faut détacher le roc. »

Irkwar haussa les épaules avec découragement :

« C'est impossible.

— C'est possible… Je l'ai examiné… il peut être renversé… tantôt, tandis qu'ils se tenaient à l'abri, c'était inutile… maintenant, c'est la victoire… Irkwar, il faut renverser le roc sur leurs têtes !… »

Irkwar et Tholrog poussèrent le roc un peu obliquement à la direction du ravin, et, raidissant leurs muscles, lui imprimèrent une faible oscillation :

« Tu as raison, fils de Talaun !… Avec nos compagnons nous le renverserons… mais après de longs efforts !

— Fais ! – dit Tholrog… – Pour moi, je vais rejoindre nos guerriers ! »

Sur le plateau, la lutte se poursuivait. Malgré l'éclatante défense, le flot des lacustres débordait la digue des cadavres, refoulait les montagnards, comme la marée montante

repousse un fleuve à l'embouchure. C'était la péripétie décisive. Un effort imprévu, un élan plus terrible pouvaient définitivement emporter la position. Déjà les montagnards étaient réduits à cinquante dans l'enceinte : quarante des leurs gisaient morts ou invalides. Les Têtes-Rondes, de cinq cents, demeuraient plus de deux cents, ayant eu près de deux cents des leurs écrasés dans le Torrent-Mort, et près d'une centaine assommés à l'assaut. Mais deux cent vingt hommes, dont cent cinquante au niveau des défenseurs, étaient une force autrement considérable que cinq cents effarés par la lapidation dans le défilé.

Tholrog, en voyant déborder de nouveaux arrivants, bien dispos, pleins d'ardeur, comprit que la défaite n'était qu'une question de temps. Nulle manœuvre n'était possible, nulle tactique, nulle ruse de guerre dans ce corps à corps où seule l'étroitesse de l'entrée retardait le refoulement des montagnards. Les forces se heurtaient directes et devaient demeurer directes, les lacustres avaient le sentiment exact du rapport des deux troupes ; tout le combat se dessinait comme une puissante poussée, avec, au point de contact, des broiements de crânes, des trouements de poitrines, un vertigineux tournoiement et lancement de masses et de pointes.

Tholrog s'élança. Rué comme un taureau sur le point de contact où les lacustres étaient le plus las et avançaient le plus lentement, frappant à la fois du bouclier et de la masse de granit, il réussit à repousser la gauche de l'ennemi, à surexciter la bravoure des siens :

« Courage ! – hurla-t-il… – Irkwar va les écraser ! »

Ces paroles mystérieuses, le demi-recul de la gauche lacustre, surexcitèrent les Blonds. Devant le renouveau de

leur élan, le combat s'immobilisa, la vitesse de la plus faible masse neutralisa l'avance de l'autre. Le contact, en se resserrant encore, fit porter tous les coups, redoubla le carnage. Tholrog, et ceux qui l'entouraient, avançaient en coin parmi les ennemis : mais cette fougueuse attaque réduisit vite les montagnards du plateau à moins de quarante combattants et quoiqu'elle fut très meurtrière pour les hommes des Eaux, elle diminuait encore le rapport du nombre des assiégés à celui des assiégeants.

Aussi l'avantage fut court ; bientôt les Têtes-Rondes reprirent l'offensive, leur marche s'accéléra :

« Si le roc tarde à tomber… nous sommes morts, » songea Tholrog.

Les bras des montagnards se lassaient comme leur courage : peu à peu le désespoir entrait à leurs âmes guerrières : une fois de plus l'homme brun allait faire reculer les races claires de la montagne. Le sentiment amer de la fatalité les envahit. Dans la fureur même du combat, Tholrog et ses compagnons eurent la sensation lugubre d'être la race vaincue, la race déchéante devant une autre plus organisée, plus heureuse, plus nombreuse !

À un nouveau recul des siens, et partout débordé, le jeune chef se donna quelques instants encore avant d'appeler les femmes, Irkwar et ses dix hommes, avant de renoncer à son final espoir :

« Lorsque nous serons repoussés de cinq coudées encore, j'appellerai les femmes, puis Irkwar… Nous mourrons tous ensemble !… »

Sa pensée s'achevait à peine que le recul s'accentua. Il vit le commencement de la déroute. Sa voix, colère et grondante, appela les femmes.

Elles vinrent – les grandes chevelures pâles, les blancs et délicats visages, les yeux charmants comme la gentiane bleue ou la pensée des neiges, Hogioé, Dithèv, les belles guerrières, et surtout Klaweï la superbe, tout inspirée de la bravoure de sa race, qui cria :

« fils des Grands Guerriers, enfants des Terres-Hautes, ne saurez-vous pas mourir plutôt que de reparaître vaincus devant les vieillards ou de servir de bêtes aux lâches ? »

Toutes alors, à grands cris, et les plus jeunes en tête, se mêlèrent aux hommes. La puissance de la race vint avec elles, l'antique création, l'Amour, le Foyer, la Descendance. Elles apportèrent quinze bras vigoureux, une ardeur fraîche ; elles redonnèrent l'élan aux vaincus.

Encore une fois, les montagnards arrêtèrent les lacustres. On vit Klaweï, Dithèv, Hogioé, porter leur grâce légère parmi les coups, pointer la lance ou lever la massue !

Eyrimah, venue avec elles, demeurait hésitante. L'âme éperdue, elle cherchait parmi les lacustres des têtes connues, n'en retrouvait aucune. L'épouvante et une ardeur confuse alternaient en elle. Quand elle fut sûre que la tribu d'In-Kelg n'était pas présente, l'épouvante diminua, des voix mystérieuses murmurèrent en elle, la poussèrent à mourir avec les siens. Et Tholrog la vit, s'enflamma, ses coups reprirent une vitesse terrible.

Brève fut l'éclaircie, cette claire lueur des femmes sur le rouge du massacre. Plusieurs d'entre elles tombèrent, trouées par la lance et le javelot ; l'invincible recul se refit,

une troupe de lacustres divisa en deux tronçons ceux de la montagne.

C'était la fin, le désastre. Tholrog appela Irkwar. Un instant s'écoula ; Tholrog appela encore.

Et soudain, Eyrimah éprouva le vertige de la mort. Sa race parla, l'émut tout entière, l'attira, elle aussi, dans la mêlée, pauvre bestiole désespérément tourbillonnante parmi le cataclysme.

Tholrog appela Irkwar pour la troisième fois.

Un roulement d'avalanche, puis le rugissement des trompes l'interrompirent, puis des cris d'horreur et d'agonie, et le géant s'avança. Sa troupe et lui foncèrent sur les lacustres comme des aurochs sur des zébus.

Aux clameurs des trompes, aux cris d'agonie, à la charge impétueuse d'Irkwar, les hommes des lacs se troublèrent.

Déjà le beau géant était sur eux, faucheur de mort aux muscles inlassables. Tout reculait à sa resplendissante audace. Il symbolisa la montagne, les horreurs des ouragans, la dureté des porphyres, la profondeur des abîmes. À son vaste geste, aux cris de désespoir qui s'élevaient du Torrent-Mort, au faiblissement des bruns, femmes et hommes montagnards se magnétisèrent, sentirent s'élargir leur puissance.

Tholrog parvint à masser une douzaine d'hommes, à les lancer comme un mascaret – et la victoire vint, l'épouvante des uns, la confiance des autres. Les forces morales se déplacèrent : la superstition panique, la peur incoercible allèrent des montagnards aux lacustres, avec le sentiment qu'après les femmes, après la chute du roc, après l'arrivée

d'Irkwar, d'autres imprévus, accourraient. Et cette puissance agressive qui montait naguère si terrible, recula, descendit, ajouta l'effort de sa fuite à l'effort des assiégés.

Pêle-mêle, les lacustres se poussèrent sur la pente, roulèrent dans la déroute, massacrés sans peine, eux-mêmes renversant les faibles et piétinant les blessés. Les vies furieuses de terreur, les vies clamantes s'éloignèrent dans le sang ou s'éteignirent sous les coups broyants de la massue. Sans arrêt, frénétiques, poursuivis des défis d'Irkwar, de la longue sonnerie des trompes, une centaine d'hommes des lacs échappèrent, s'éparpillèrent au hasard des sentiers, se perdirent dans l'inconnu…

Du haut du plateau, Tholrog contemplait sa victoire. Son âme se gonflait d'orgueil et de tristesse. En si peu d'heures, car c'était encore le matin, partout l'immense mort et l'affreuse souffrance. Dans le Torrent, un sacrifice farouche de poitrines, de têtes, de membres, une coulée continue de sang tiède, une fade et nauséabonde odeur de chair vive.

Là, du moins, c'est les êtres exécrés, la race abominable qui depuis vingt générations a vaincu, chassé et persécuté les siens. Mais au plateau, pêle-mêle avec les crânes ronds, avec les sombres chevelures, avec les silhouettes trapues aux tuniques de fibres, voici les guerriers des hautes contrées, les chevelures pâles, les visages pâles dans la pourpre toujours plus noire de sang, les manteaux de fauves. Navrement plus profond encore, voici dix cadavres de femmes, toutes jeunes, et le charme de tel visage se prolonge dans la mort !

Tholrog se penche vers des faces qu'il aima, vers des bouches qui ne parlent plus, des yeux béants qui ne voient

pas le firmament qui s'y mire… et dans son esprit barbare s'élève un regret insondable. Mais il songe aussi que c'est une éclatante victoire, que quatre cents lacustres ont payé la mort de soixante-dix montagnards, et, qu'à ce prix, ceux des lacs ne pourraient résister aux tribus blondes. Hsilbog sera content : la passe a été défendue avec gloire ; l'ennemi n'osera plus tenter de la forcer. Il ira porter au loin l'effroi du massacre.

Tholrog songe aussi qu'il ne faut pas, avec si peu d'hommes, laisser continuer plus longtemps la poursuite. Son cor sonne le retour. Peu à peu tout le monde entre, le chef compte vingt-cinq guerriers : Hsilbog ne pourra refuser du renfort, lorsque l'envoyé de Tholrog lui dira le carnage des hommes des Eaux !

Hogioé, Dithèv, les autres femmes, secourent les blessés. Ils étaient rares. La violence du corps à corps et l'empoisonnement de beaucoup de pointes de lances lacustres avaient rendu les plaies mortelles.

Eyrimah demeurait immobile contre une paroi de basalte. Le dégoût et l'horreur étaient en elle : pourtant elle éprouvait une satisfaction mélancolique d'avoir combattu pour sa race. Tholrog s'approche d'elle, la contemple avec un tremblement d'admiration :

« Tu es brave, Eyrimah… le sang des montagnes s'est éveillé en toi… »

Mais elle abaissa ses cils fins, elle cacha sa prunelle, elle demeura lointaine :

« Je n'ai pas appris à combattre, » dit-elle évasivement.

Et ils demeurèrent tristement en face l'un de l'autre, parmi les gémissements lamentables des blessés et des agonisants.

Tholrog attendait du renfort de Hsilbog.

À l'écart du champ de mort, où les guerriers blonds avaient achevé les lacustres, où les derniers blessés montagnards se mouraient du venin ou des plaies profondes, il rêvait, il regardait aller et venir les guerriers et les femmes.

Au passage d'Eyrimah, son âme s'enflait toute – et d'elle se levait la grâce terrible de l'amour qui fait mourir les insectes et s'entre-déchirer les grands fauves.

Et parmi les morts, le sang et l'angoisse de l'attente, la grâce de la jeune fille le dominait – le beau flottement de la chevelure blonde, adorable à travers les âges, l'arc délicieux de son col, la fine flamme du regard, et tout son mouvement de captiveuse, pareil aux ondulations des bouleaux sur la colline.

Dans une béatitude démesurée, le jeune chef la contemplait : sa chair pâle était la vie, criait le Miracle éternel du Renouveau. Et elle semblait plus forte que les monts et les lacs, plus pénétrante que la parole sacrée des vieillards, plus gracieuse que les fleurs des vals solitaires. Il voulut encore lui parler :

« Eyrimah… préfères-tu la montagne aux lacs ? »

Le regard éclatant monta vers lui, puis redescendit – et le jeune barbare trembla, mais aucune parole, en son âme, n'eut pu exprimer l'immense sensation d'harmonie et de beauté, de volupté anéantissante qui le saisit. Eyrimah répondit avec froideur :

« J’ai fui les lacs !

— Ton cœur est-il avec ceux de la montagne ?

— J’ai fui les hommes des lacs ! »

Sa réponse énigmatique et son attitude choquèrent Tholrog ; comme il ne parlait plus, elle s’éloigna. Il était si ému qu’il en tremblait – une vague colère se mêlait à son amour pour la fugitive.

Il se secoua, il marcha – et de nouveau il se trouva près d’Eyrimah. Elle n’était pas seule – Hogioé et la fille de Rob-Sen se tenaient avec elle.

Tholrog regarda sombrement leur groupe – et soudain, il se vit observé par Eï-Mor. C’était, sur lui, un regard de mystère, de nostalgie, d’ombreuse splendeur.

Et la colère s’évanouit dans l’âme de Tholrog. Son regard suivit l’étrangère, l’énigme de sa démarche, l’infinie langueur de sa grâce – et quelque chose d’inconnu palpitait en lui où il y avait de l’analogie avec ces longs nuages électriques dont les bords sont si pâles et émouvants dans les ciels d’été.

Le soleil montait vite. Il approchait du milieu du jour, lorsque Tholrog vit revenir ses coureurs, accompagnés d’un Homme-des-Choses-Cachées, prêtre vague de la vague religion des montagnards, vêtu d’un manteau d’ours plus long que les autres hommes, le front couvert d’une tête de loup. Cet homme dit :

« Iordjolk est pris. – Hsilbog retourne vers Kiwasar ; pour toi, on va certainement te poursuivre. Voici ce que dit Hsilbog :

« Puisque les deux bonnes routes te sont impossibles, prends par la route des glaciers, rejoins Kiwasar ou bien le pays des Ariès. »

L'Homme-des-Choses-Cachées expliqua ensuite que Hsilbog avait pris le camp de Rob-Sen, avec les réserves lacustres, y avait tout anéanti ; mais il était revenu trop tard sur Iordjolk pour empêcher Rob-Sen de le prendre. Ainsi, une des fortes positions de la montagne se trouvait entre les mains des hommes des lacs.

Exaspéré, Tholrog rassembla ses hommes et commença immédiatement la retraite. Après quelques centaines de coudées, la route qu'il devait suivre se trouvait barrée d'un précipice très large. Un sapin énorme était jeté en travers. Pour empêcher l'ennemi de passer, il fallut abattre ce sapin dès que les fugitifs eurent franchi l'abîme.

L'arbre n'était pas détaché encore qu'on vit apparaître les Lacustres. Multipliant leurs efforts, les montagnards se joignirent dans un effort suprême. Déjà les Lacustres étaient à quelques pas. Soudain, avec un bruit terrible, l'arbre croula dans l'abîme :

« Que les hommes des eaux nous poursuivent ! » cria ironiquement Irkwar.

Alors, Eï-Mor et Eyrimah reconnurent In-Kelg parmi les poursuivants. La fille de Rob-Sen tendit les bras, cria vers son frère.

Eyrimah toute pâle, immobilisée dans le saisissement, chercha le regard du jeune lacustre par delà l'abîme. Et Tholrog vit cela – l'angoisse farouche pesa sur son cœur, et le ténébreux désespoir. En ce moment, In-Kelg clama :

« Nos guides sauront retrouver votre trace !

— Vous mourrez à l'heure où vous retrouverez nos traces ! » cria Tholrog. Son regard alla terrible vers Eyrimah – celui de la jeune fille se baissa, mais sans humilité, avec l'insultante fierté de l'amour. Cependant, Tahmen ricanait :

« Vos guides ont-ils les pieds du bouquetin ! »

Avec une clameur insultante, les montagnards s'éloignèrent.

Et Tholrog était dans l'âpre et féroce profondeur de la jalousie.

Ils marchèrent dans l'étonnant silence où l'être entend sa propre vie, remous du sang, souffle de la poitrine. La route était rude. Elle s'élevait lentement, entrecoupée d'excavations et d'obstacles entre deux parois déclives, surmontées de chaînes rocheuses ; elle semblait un déchirement des temps primaires, une plaie persistante dans la dure chair du granit. Peu de lichens, peu de mousses y croissaient. À peine rampaient et voletaient quelques blêmes insectes. On était dans l'implacable et morte nature, cristallisée, infertile, sévère, scellée de la trace de choses immémoriales, contemporaine des origines.

Pourtant, sous l'ourlet denté des roches, tout en haut, le soleil traçait une joaillerie de lumière ; la vie patiente, industrieuse, rusée, partout profitait de menus refuges, s'accrochait avec une humble et ingénieuse énergie : sapin

blanc debout sur le vide, gentiane abritée dans une plaque d'herbes courtes, myrtilles perdues dans une anfractuosité, infatigables ronces, touffes rougeâtres, feuilles vernies du rhododendron, pauvre myosotis rabougri, adorable saxifrage.

Timide, un bouquetin apparaît, perché à miracle, franchit le vide de son grand bond où la vigueur des muscles lutte avec la sûreté prodigieuse de l'équilibre. L'exquise bête rêve un instant, abaisse ses larges cornes, savoure la libre joie de dominer les précipices, en la vague poésie animale.

Et il annonce la présence des hommes à son troupeau, invisible à l'autre bord de la muraille granitique.

Le grand vautour des Alpes, le jaune lammergeier au col pâle, ouvre son vol de dix coudées, plane à la recherche du chamois, sa charmante victime. Milans, corbeaux, aigles sillent par longs intervalles, cependant que fuit quelque pauvre petit pinson des neiges.

Après une heure environ de marche, le chemin fut barré par une paroi haute de soixante coudées. D'apparence infranchissable, à mesure elle laissa voir des anfractuosités en escalier où l'industrie des montagnards avait ajouté des échelles. L'ascension se trouva relativement aisée. Seul, le hissage d'un blessé, Gateln, fiévreux, inerte, roulé dans une peau d'aurochs, fut pénible.

Au delà finissait le défilé : un cirque s'épanouissait dans un monstrueux amphithéâtre de pics et d'aiguilles. C'était un val d'abord, puis, borné par une moraine frontale, l'embouchure en éventail d'un glacier. Des filets d'eau argentaient le val, s'épanouissaient dans des déchirures. À la droite de la moraine, une trouée s'ouvrait au bord d'un gouffre.

Le val est âpre, semé de blocs erratiques. Parmi la lenteur farouche de la pierre, les sapins respirent la lumière, leurs pagodes de branches terminées du glaive de la cime. Fils des terres dures, ils en sont la dure harmonie. La brise y parle une langue de pierre, presque la même que sur les rocs. Le tronc rigide, les feuilles rigides sèment une âpre et consolante odeur, le baume fort des résines.

Des lueurs surnaturelles filtrent entre les rocs ; un étang semble dormir dans les profondeurs ; des résilles de neige illuminent des coins d'ombre. Et les roches s'élèvent comme d'antiques êtres, dévorées par le gel, la chaleur et l'eau invincible. Le vent y murmure dans de longs corridors des notes lourdes et douces ; plus haut, une éclaircie montre des monts pâles, des robes de lin étendues sur les hauteurs, la taciturne splendeur des glaciers et des gorges.

L'Homme-des-Choses-Cachées s'avança devant ses compagnons et dit :

« Les géants de la glace ont transporté ces pierres… il faut leur demander passage… car ils savent punir ceux qui les oublient. »

Il prit un javelot dont il coupa la pointe, il le lança sur le val en poussant des hurlements bizarres. Les bras en croix, la figure farouche, ses compagnons le regardaient avec crainte, s'attendant à voir paraître les ténébreux géants.

Mais il n'apparut qu'une troupe élégante de chamois, mêlée de faons graciles. On les vit s'élever sur d'inaccessibles escarpements, se perdre parmi les abîmes, s'envoler, pour ainsi dire, de socle en socle, galoper au long d'arêtes aiguës.

Chaque petit faon léger, fils des tempêtes, conçu dans les rafales de l'hiver, escortait sa svelte mère, et, loin déjà, on vit une matrone arrêtée avec deux faons jumeaux, sur une petite saillie décorée d'une gentiane. Elle retournait sa jolie tête cornue vers la troupe des hommes.

L'Homme-des-Choses-Cachées croisa deux épieux, et il sortit une sorte de petit sac, dont il tira des feuilles mortes. Il jeta dix feuilles dans toutes les directions, puis il hurla dix fois. Alors, retirant de sa poitrine un cristal de roche, il y fit passer un rayon de soleil, projeta devant lui les couleurs merveilleuses de l'arc-en-ciel. Il modula alors une plainte mystérieuse, il écouta le vent :

« Nous pouvons passer, » dit-il.

Les montagnards traversèrent le val.

À part les arbres, les herbes aromatiques, quelques insectes, on eût dit un désert. Pourtant, des invisibles surveillaient le passage des hommes.

Une marmotte-vigie, assise sur son derrière comme un ours minuscule, s'était interrompue de ronger une racine qu'elle tenait à deux pattes. D'un sifflement, elle avait averti ses compagnes disséminées autour de l'habitation commune. Toutes étaient rentrées au gîte, se tenaient silencieuses dans la petite demeure, guettant de tous leurs sens le péril.

Un lièvre pâle avait fui. De son œil perçant, inquiet, un lynx suivait de loin la troupe. Un vieil ours solitaire, l'œil gâteux, mais la narine bonne, à l'abri d'un cercle de blocs erratiques, aspirait ces odeurs nombreuses et ennemies qui passaient sur sa terre seigneuriale.

Et d'autres bêtes et bestioles, un discret grouillement de prunelles, de pattes, d'oreilles, s'inquiétaient de ceux qui passaient et qui n'apercevaient pas la vie nombreuse et secrète de la laborieuse vallée.

Bientôt le glacier fut proche, mordu par un soleil resplendissant.

Une rumeur s'en échappait, voix confuses, mêlée d'éléments, conflit de forces et aussi, vers la gauche, un tintement frêle et gracieux comme une musique de cristal :

« Les géants travaillent ! » dit l'Homme-des-Choses-Cachées.

C'est vrai que le glacier travaillait. Il collaborait au grand œuvre des météores. Destructeur de la montagne, briseur de pierres, formateur de sources et de torrents, il transportait, il fouillait, il creusait, il limait, il participait à faire de la terre féconde pour les vallées. Sa glace clivait ou émiettait, ses gouttes d'eau entraînaient les débris et c'est son avant-garde qui avait jadis porté les blocs erratiques du val dont maintenant il demeurait séparé.

La surface fondait, sauf aux trous d'ombre, des moraines avançaient, les plus larges pierres semblables à des îles verdoyantes et fleuries, à des oasis plantées de rustiques herbes et de plantes, les autres comme de lourds et sombres récifs.

Des trous, des puits s'étaient creusés au soleil. L'eau la plus dense continuellement descendait au fond, remplacée à la surface par une eau plus froide et plus légère. Quelques-

uns des puits perçaient jusqu'au fond, roulaient par des conduites sous-glaciaires.

Et c'est le tumulte de ces ondes qui bruissait, qui gémissait, qui chantait.

À droite, où l'eau coulait torrentielle, s'ouvrait une grande caverne glaciaire. Sous des ponts de névé, entre des piliers resplendissants, dans une lueur bleue merveilleuse, l'eau roulait des débris diaphanes, frôlait des lames irisées. De-ci, de-là, un rayon de soleil allumait un brasier de gemmes, ardait une aiguille, projetait une écharpe dans la pénombre comme un faisceau de lances incandescentes.

C'était le temple de la lumière solidifiée, le temple des saphirs, des colonnettes de lapis, des chapiteaux de cristal, où la réfraction de-ci de-là jetait des rubis, des améthystes, des aigues-marines, des émeraudes, des topazes, des escarboucles.

Des sources minuscules émergeaient partout comme des bestioles chanteuses, mille fontanelles tortueuses qui s'éveillent au soleil, s'engourdissent à la nuit, gentilles dévoreuses de rocs, fécondeuses de petits vallons.

Montés sur une crête de la moraine frontale, Tahmen et Irkwar expliquèrent que le glacier n'était que l'embranchement d'une mer de glace. Actuellement il suffisait de franchir quelques centaines de coudées, le long d'une moraine latérale ; on devait ensuite marcher sur une corniche durant deux mille coudées, redescendre sur la glace, remonter sur le roc, franchir en partie le grand glacier pour se reposer à la caverne de Môh.

Les fugitifs s'aventurèrent sur la glace. Le soleil n'arrivait pas à la moraine qu'ils longeaient, les névés y étaient solides. Parfois, il leur fallait traverser des labyrinthes où des aiguilles de glace s'étageaient, merveilleusement belles et tristes. Les crevasses étaient rares, faciles à tourner.

Irkwar marchait le premier, épiant les embûches, les traîtrises des abîmes cachés, tenant le bout d'une longue et solide corde de lanières que tenaient aussi ceux qui le suivaient.

Un gouffre s'ouvrit, d'une profondeur vertigineuse. Il s'étendait à une grande distance, se rattachait à d'autres crevasses, aussi périlleuses. Tout détour étant impossible, Irkwar avisa un pont de neige durcie et s'y engagea. Il se fit un grand, un solennel silence. Mais le colosse, à pas lents, franchit très bien le dangereux passage, puis, grâce à la corde tendue d'un bord à l'autre comme une rampe, les femmes aussi passèrent.

La fille de Rob-Sen seule montra quelque crainte, mais elle sut la surmonter. Eyrimah parut imperturbable. Le plus difficile fut de glisser Gateln, étendu sur sa peau d'aurochs. On y parvint pourtant ; le frêle pont de l'abîme ne fut nullement ébranlé du poids de tous ces êtres.

Sans autre incident, on arriva jusqu'au roc indiqué par Irkwar. Une corniche y alternait avec des corridors étroits. On n'y pouvait marcher qu'à la file ; l'abîme appelait d'une voix insinuante, le vertige attirait l'esprit comme un tourbillon attire une barque. Du fond des pénombres, le vide semblait exiger la victime.

La fille de Rob-Sen détournait les yeux, tremblante, regardait la muraille de granit. Tous marchaient

silencieusement. On n'entendait que le bruit des éboulis, la chute répercutée des pierrailles et parfois les plaintes de Gateln.

On approchait de la troisième heure après le milieu du jour, lorsque Gateln demanda du repos. Sa voix était faible, son regard chétif, ses lèvres cendreuses. C'était sur une plate-forme : la muraille de basalte qui fermait toute perspective s'y fendait en une immense crevasse. Il y avait maintenant un abîme à droite et à gauche. Mais l'abîme de droite n'était qu'un gouffre triste et étroit, très obscur. L'abîme de gauche ouvrait sur un miraculeux rêve de lumière et de vastitude.

Gateln voulut qu'on l'en approchât. Par son œil pâle entra, jusqu'à son âme endolorie, sa patrie la montagne, toute la contrée déclive et remontante, trouée, forée, aiguisée, stérile et féconde, pâle et verte, terne et argentine. Toute la montagne, monde taciturne où semble planer l'éternité et que dévore la minute, squelette rongé où les dentelures et les détroits témoignent de la destruction.

Et Gateln s'émut mélancoliquement. Le souffle de la mort remua ses souvenirs. Peureusement il revoyait sa vie.

Sa vie, elle était là ! Elle était à ces grands plateaux et aux massifs, aux défilés, aux cimes, aux précipices, aux pacages apparus comme un joyau glauque. Sa vie était dans ces cavernes et ces crénelures. Elle planait parmi les aiguilles de granit, les flancs de basalte, les coupoles, les piliers de porphyre, les ravins tendres ou pleins d'éboulis stériles, les mâchoires s'abattant sur les mamelons, les cratères où reste

le vomissement de feux antiques, les pyramides et les cônes debout comme des sentinelles de l'éternité.

Et sa vie avait gravi les glaciers argentins, les escarpements plantés de forêts noires, les adorables gorges où bavardent les eaux fraîches.

Avec l'épouvante immense des natures simples, Gateln sentit qu'il avait quitté ces choses, qu'il ne reverrait plus les plantes qui ouvrirent si souvent pour lui l'éternelle ronde des saisons. Le large châtaignier, dévoré par ses rejetons ; le sapin vainqueur du chêne, côte à côte avec le hêtre ourlé de toutes les délicatesses de la feuille, et le mélèze des plus hautes forêts, et le pin alviez, le magnifique batailleur des tempêtes, le sombre orgueilleux qui fait sa lente et invincible sève dans le froid où le sapin n'est plus qu'un arbuste rabougri…

Et tandis que son œil moribond regardait les forêts étagées, Gateln se souvint des mousses où l'on enfonce comme dans une neige verte, de la spirée des bois, des pluies d'or du cytise et de la rose des monts, adorablement éphémère, et des tremblantes campanules, du fier et fort rhododendron, de la voyageuse anémone qui sait gravir la pente et tourner les obstacles.

Et le pauvre barbare tremblait du désir que son existence ne fût pas terminée et une poésie infinie – la poésie des enfants et des bêtes – chantait en lui la suavité de ces choses. Et toujours ses yeux cherchaient, alternativement mornes et luisants.

Quand son œil brillait, que son sang reprenait un peu de violence, il revoyait les jours rapides et les combats et la

poursuite de la vierge, qui fut son épouse, sur les herbes jeunes et dans les détours des halliers ; il goûtait l'amour de sa mère et la force de son père.

Quand son œil s'éteignait, que la faiblesse descendait dans son cœur, il revoyait faiblement les aurores, les jours et les nuits violettes.

« Gateln n'a plus de force ! » murmura-t-il.

Non, il n'avait plus de force, et pourtant il apercevait encore les lacs vagues, les broderies blanches du torrent, les chutes resplendissantes des cascades. Au-dessous de lui, quelques nuages voguaient épars, des nuages planant comme des cygnes, suspendus comme des étoffes, comme des toisons de chèvres, ou si légères, si diaphanes qu'il semble que le souffle d'un enfant les emporterait.

Gateln eut soif. Il demanda de l'eau, de cette eau glacée qui se condense sur les roches. Il n'y en avait pas à cette hauteur : mais on put lui fondre quelques morceaux de glace. Il but avidement, puis :

« Je ne verrai plus les villages ! » dit-il amèrement.

Eyrimah le regardait avec pitié ; beaucoup furent émus de la misère du compagnon. Soudain l'Homme-des-Choses-Cachées écarta tout le monde :

« La mort est forte, – cria-t-il, – mais on peut quelquefois la chasser. »

Armé d'une hache et d'un javelot, il se prit à bondir autour du moribond avec d'horribles clameurs. Sa hache tournoyait, sa lance perçait le vide. Il proférait des objurgations, puis des menaces retentissantes et des syllabes mystérieuses, rythmiques, terminées de cris éclatants. Gateln souffrait avec patience le vacarme ; un espoir apparaissait dans son regard, aussi indécis que la première ligne du croissant de la lune sortant de l'ombre.

L'Homme-des-Choses-Cachées continua plusieurs minutes ainsi, parmi l'attente recueillie des montagnards. S'arrêtant enfin, brandissant la hache tout autour des cheveux de Gateln, puis fixant son regard sur les yeux du blessé :

« Elle est bien forte !… » dit-il.

L'Homme-des-Choses-Cachées prit, dans le sinus de son manteau, une bestiole. C'était une chauve-souris. Il la déposa sur le crâne de Gateln. L'animal s'y accrocha, yeux fermés, et l'Homme-des-Choses-Cachées s'écria : « Saisis la Mort ! »

Il prit ensuite la chauve-souris, il la jeta en l'air. Elle voleta, elle revint vers son maître : il la remit en son sein avec douceur et tendresse.

« Que les guerriers se joignent à moi ! » dit-il en reprenant ses clameurs.

Un chœur hurlant allait se joindre à lui, lorsque Gateln se souleva :

« Là-bas ! » murmura-t-il avec terreur.

Tous regardèrent. C'était un fatal présage !

Sur une étroite saillie du roc se tenait un jeune et frêle chamois. Un grand vautour des Alpes voletait tout autour, allait et venait, battait rapides ses grandes ailes qui le portaient harmonieusement dans l'éther. Le délicat quadrupède, haletant d'angoisse, dressait ses cornes, tenait tête au puissant bandit.

Et la bête carnivore, n'osant fondre encore sur la victime, l'effarait des chocs de l'aile et du morne regard. C'était après une longue poursuite où le chamois, fuyant de cime en cime, était venu s'échouer sur le frêle abri au bord du vide. Maintenant venaient la lutte finale et la défense lamentable. Dans les répits où le vautour reprenait quelque élan, le chamois cherchait une issue : il tâtait le roc, il levait la tête, et il n'y avait en haut que l'inaccessible, même pour sa course ailée. Et s'il avait tenté la descente par les anfractuosités imperceptibles où il était monté, un seul coup d'aile du lammergeier l'eût précipité.

Et plus âpre, l'oiseau revenait et criait, lassait et engourdissait sa proie charmante :

« Gateln est le chamois !… – murmura le blessé. – La mort vient comme le grand oiseau. »

Soudain le vautour se décida. Prenant du champ avec un cri de guerre, il fondit sur le chamois ; il le frappa de l'aile, du bec et le précipita dans le vide. Les montagnards virent rouler l'antilope aux profondeurs, tandis que l'oiseau, ailes entre-closes, le suivait avec une clameur meurtrière.

Gateln alors baissa les paupières, se résigna. Comme le pauvre chamois, il s'enfonça dans le gouffre. Son cœur ne se réveillait plus, ses yeux ne se rallumaient plus. Tout en lui

diminuait et baissait avec douceur. Il eut encore la force de dire :

« Gateln a bien combattu !

— La montagne le saura ! » répondit Tholrog.

Et Gateln s'en alla rejoindre ce qui depuis les millions de siècles a vécu et disparu.

Ses compagnons le contemplèrent, endormi comme ils le seraient un jour, d'une beauté aussi froide que les cieux d'hiver. Gateln reposa dans un creux du roc, attendant que les bêtes de la mort vinssent le reprendre pour en refaire de la vie.

IV

LA TEMPÊTE

Ils continuèrent leur marche. Elle devenait de plus en plus pénible. Toujours les précipices, les rocs à contourner, les vertigineuses pentes à gravir. Ils passèrent par les silencieuses gorges où sont suspendues des voûtes de glace, où un cri peut provoquer l'avalanche. Ils demeurèrent suspendus sur le vide, sur des corniches si étroites qu'à peine y tenaient les deux pieds : alors, les cordes de cuir étendues servaient de barrière aux femmes, à ceux qu'enfiévrait quelque blessure. La végétation était devenue plus rabougrie et plaintive.

Seuls, dans les échappées sur l'horizon, quelques sapins rapetissés, écrasés par une lutte opiniâtre ou de trapus mélèzes tordus par l'effort, des pins alviez glorieux, fiers et durs. Parfois une petite linnée, de rares herbes.

Quelque rauque oiseau passait ou quelques bouquetins furtifs.

Puis le désert, – pâle et cristallin, – un froid d'hiver. Et le beau silence – le péril âpre, avec on ne sait quelle tremblante volupté.

Au loin, des brumes se formaient, des nues sur les cimes, tous les symptômes du vent et du ciel annonçaient la neige pour le crépuscule. Elle devait tomber déjà, là-bas.

Tholrog se tenait près de ses sœurs, surveillait Eyrimah et Eï-Mor. Il les protégeait aux moments terribles. Il les encourageait avec une sévérité protectrice. Eyrimah gardait le silence et la réserve, ce regard en dedans qui fâchait le jeune homme. Eï-Mor avait peur, obéissait docilement, répondait avec douceur. Aux courtes haltes, son visage se levait anxieux vers son capteur, et la mélancolie splendide de ses yeux marquait l'étonnement et l'imploration.

Il y avait en elle d'étranges conflits. Dans cette périlleuse ascension avec les ennemis de sa race, elle éprouvait, en vérité, de l'appréhension, du regret, de la fatigue – elle y trouvait aussi une jouissance de rêve, le sentiment confus du merveilleux. Puis, Tholrog ne l'effrayait guère.

Elle ne pouvait s'empêcher de le regarder pendant les instants où la route était plus facile. Elle admirait alors sa peau blanche, la clarté bleue de ses yeux.

En son être si jeune encore, le seul sentiment de l'inconnu, de l'imprévu, rafraîchissait chaque fibre, enchantait l'aventure.

Quelquefois Tholrog adressait la parole aux jeunes filles :

« Nous ne pourrons nous reposer avant ce soir !… – disait-il. – Il faut être assez loin pour que les vôtres ne puissent nous atteindre pendant la nuit !… »

Elles comprenaient cette nécessité de la fuite. Vigoureuse sous sa langueur apparente – et sinon habile, du moins résistante – la fille de Rob-Sen s'y résignait. Puis elle avait un frisson singulier de ce que le chef crût devoir s'expliquer à sa captive. Eyrimah, quand Tholrog parlait, se

rapprochait de Dithèv et Hogioé – il y avait toujours en elle ce mélange d'inclination, d'admiration et de terreur devant Tholrog.

Un accident survint deux heures après la mort de Gateln. Les fugitifs, au repli d'un passage, se trouvèrent devant une cascade de glace.

Sur une pente raide, la glace formait un chaos fantasmagorique de pyramides tronquées, d'aiguilles tordues, de blocs pulvérulents, sur lesquels, par intervalles, roulaient des masses de glace croulées avec un fracassement immense, un foudroiement où la splendeur, la beauté prodigieuse de milliards de facettes et d'arêtes s'entremêlaient à l'horreur du cataclysme, le tonnerre des crevasses en formations et des masses croulantes.

Penchés sur cette solitude furieuse, les montagnards se grisaient de la fureur de l'inanimé. L'un d'eux descendit à mi-côte vers la cascade, malgré les cris de ses compagnons, et soudain le pied lui faillit, il roula au fond de l'effroyable pente. À peine l'atteignit-il, à peine son cri d'épouvante eut-il monté de la profondeur que déjà un bloc de glace l'écrasait. Son sang jaillit en éclaboussement rouge, ses chairs broyées teintèrent les lueurs prismatiques, les gemmes bleuâtres.

Cette mort assombrit encore la marche. Eï-Mor surtout désespéra : elle se crut destinée à mourir dans les déserts glacials des monts. Eyrimah ne se sentait guère plus rassurée et le passé si dur lui apparaissait dans la décevante grâce du souvenir : oh ! les lacs tièdes, les matins transparents où l'eau chante la vie, toute pleine de beaux poissons clairs, le bruit des pierres qu'on taille, du grain qu'on écrase, la course aux herbages ou parmi les jeunes verdures, le travail de la

poterie, du filage, du tressage, assis devant les huttes, sur le bord des pilotis…

L'orage s'avançait dans les grandes nues, sur les glaciers et les cimes. Les oiseaux de proie étaient descendus dans leurs aires. Les immenses vautours avaient cessé d'épier les chamois. Une pénombre terrible bornait la vue.

Irkwar, Tholrog, Tahmen tentaient d'accélérer la marche des fugitifs. On approchait d'une mer de glace.

Ce fut d'abord entre deux rangs lisses d'aiguilles et de pentes, on ne sait quel farouche torrent où toutes les furies des eaux semblaient se ruer en silence. À la lueur des rêves s'avançait un impétueux mascaret, une sublime colère d'écume et de flots. Mais ce n'était qu'une figuration du mouvement : tout menace et se précipite, tout gonfle, marque le péril et la puissance, et tout est immobile entre de hautes rives, des murailles de vif-argent, de grandes dentelles faites pour le col des géants, des blocs courbés sur l'abîme, des ponts de névé enjambant d'effroyables murs de glace.

Et le silence est si prodigieux que chacun est oppressé, solennisé, chacun se tait dans la formidable paix du paysage.

Ils purent quelque temps longer ce fleuve de glace, puis, au moment où il s'élargissait, il leur fallut se risquer sur la surface pleine d'embûches et de trahisons, ou rester sur la plate-forme déclive d'un roc, étroite, inhospitalière, raboteuse.

En ce moment l'orage descendait près d'eux.

Tholrog et Irkwar tinrent conseil avec les guerriers. Irkwar, hardi parmi les plus hardis coureurs de cimes, connaissait, mieux que tous, les détours des altitudes et des glaciers, les périls de la tempête, de l'avalanche et des abîmes :

« Nous ne pouvons demeurer ici… la nuit nous glacerait… il faut rejoindre les cavernes de Môh avant que le jour soit tombé… Tahmen et moi nous vous guiderons… il faut marcher deux milles coudées sur la glace… puis nous retrouverons un sentier dans les roches… »

Il fallut se rendre à ses raisons, s'engager sur la monstrueuse mer de glace, toute couverte d'aiguilles, de pics, de névés, de flots figés, d'écumes solides, traversée de crevasses et de labyrinthes ; – par surcroît, la tempête y débutait.

De rapides nuées descendirent : il sembla que le ciel absorbait la terre. De tous les monts, des vents hurlèrent et se répandirent. Les forces tenues du vent coupèrent de larges fractions sur les nues. Il y avait des silences, puis un effort terrible, un lâcher de forces ; le zénith tournoyait sur les pics. Ce pâle zénith étalait toutes les contrées du gris et du bleuâtre. Il s'abaissa encore, il en coula de subtiles fleurs blanches, tantôt semées d'un geste furieux, en rafale, tantôt gisantes en bouquets sublimes. Elles s'arrêtaient, elles reprenaient. Leur infinie délicatesse rigide, leur réseau de pétales minuscules, liaient tout l'horizon.

Et tout à coup vint l'élan : vents et neiges firent la charge. Dans un sinistre crépuscule, Tholrog et les siens gravissaient les côtés du glacier, sans abri. Tous les rocs étaient lisses, frappés par les limes des vents. Les crevasses multipliées, plus perfides, abritées par des monceaux de

poussière blanche, menaçaient les hommes d'un continu engloutissement.

Irkwar et le léger Tahmen, merveilleux guides de tempête, l'un par la force lucide et la gaieté dans le froid, l'autre par la subtilité de la démarche, avertissaient des pièges, jetaient les ponts de lanières.

Plusieurs fois, à défaut de ponts de glace, il fallut tailler des marches dans les parois des crevasses, descendre à l'abîme et remonter.

Tholrog à l'arrière protégeait les femmes. Elles marchaient avec courage, mais la fille de Rob-Sen se lassait un peu, souvent glissait, se tenait avec peine sur ses petits pieds. Eyrimah avait retrouvé ses énergies ataviques de montagnarde. Elle avançait, oubliant dans la lutte peines et rêves, exaltée par la fraîcheur virginale des rafales.

Le désordre augmenta. Des masses tumultueuses d'air se ruèrent, se rencontrèrent ; les paquets de neige glissaient comme des troupeaux d'ours blancs ; des rocs semblaient de livides aurochs immobiles, et le grand glacier était pareil, tantôt à une plaine de désolation, tantôt à une mer où des vagues succédaient à d'éblouissantes écumes. Et sur tout cela les hurlements, les rugissements, les sons de trompe, les sifflements mystérieux et les appels farouches.

« Allons !… – cria Tholrog. – Encore deux mille coudées et nous trouverons le refuge… »

Tout à coup, dans une aveuglante rafale, il vit glisser la fille de Rob-Sen, il la vit rouler vers une béante crevasse. Il se précipita, il crut la tenir, elle roula davantage : tous la crurent perdue.

Mais juste au rebord du gouffre, le jeune homme la saisit. Il s'accrochait d'une main à un bloc de glace, de l'autre, il retenait la fille brune. À travers les rafales, il pouvait distinguer les yeux dilatés, l'épouvante de la pâle figure ; une énergie tiède le pénétra ; il se cramponna désespérément.

Mais sa main glissait sur la glace. À son tour, il descendait lentement, invinciblement. Il crut qu'il allait périr et toutefois il ne lâcha pas la vierge ; leurs regards se croisaient ardents, chez l'un de courage, chez l'autre d'angoisse… Une main s'abattit alors sur Tholrog, une lanière noua ses pieds. Plusieurs montagnards s'y attelèrent. Tholrog était sauf, il attirait de ses deux mains la jeune lacustre.

Il l'eut enfin contre lui, dans une souplesse abandonnée, avec la forme de sa jeunesse, ses yeux craintifs. Les vents roulèrent sa chevelure dans le cou de Tholrog. Il tressaillit, il vit dans la pâle tempête se lever des profondeurs plus profondes que tous les périls.

Elle, encore haletante, appuyée à lui, jamais elle n'avait eu autant d'épouvante et autant d'étonnement, et elle ne pouvait comprendre que le chef ennemi eût risqué sa vie pour elle.

Redressé bientôt, il déposa sa compagne, lui soutint la taille ; tous les hurlements de la tempête ne purent abolir la sensation que cette taille était ronde, tendre, délicieuse.

La marche devint presque impraticable. À tous moments, on voyait s'enfoncer les hommes et les femmes dans les neiges ; quelques-uns butaient, restaient ensevelis quelques minutes. Et il était extrêmement dangereux de se

tenir près des rocs ; des éboulements, de petites avalanches y menaçaient la vie.

Irkwar, de sa haute taille, de sa splendeur de colosse, heureux dans l'ouragan, était ici plutôt le chef que Tholrog. Sa trompe, sa voix, le geste aisé dont il relevait Tahmen quand celui-ci fléchissait dans les neiges, soutenaient tout le monde. Il parut le musculeux souverain des monts, jarrets sans lassitude et sang rouge, poitrine faite pour le gel, pour les respirations puissantes.

Tahmen même, si fin et si leste, dans ce conflit, dans ce vacarme, dans le funèbre crépuscule, perdait sa prescience et ses facultés d'orientation. Irkwar était dans un redoublement de force et d'intelligence, miraculeux d'instinct, d'orientation, de divination. Il tournait les crevasses, reconnaissait les endroits praticables à tous, les menues altitudes de la neige, ne perdait pas un instant la direction de la caverne de Môh.

La pente se mit à monter davantage. Ils entraient dans un embranchement des glaciers. On marchait de nouveau entre deux rives. Il fallut continuellement se creuser une route à travers des neiges accumulées sur des plates-formes. On avançait dix fois moins vite. Soudain, le vent s'engouffra tout droit dans la gorge, des masses effrayantes de neiges survinrent :

« Tous ensemble… prenez-vous la main ! » cria le colosse.

Ils s'unirent, se serrèrent l'un à l'autre ; l'avalanche arriva, un torrent de neige. Serrée dans une anfractuosité, la troupe ne pouvait rien tenter, rien faire qu'attendre le cataclysme. En un instant, le torrent roula, passa,

engloutissant tout. Pas un seul montagnard n’échappa à l’ensevelissement.

À l’endroit où se tenaient trente êtres vigoureux, plus rien qu’une surface resplendissante, ondulant au vent, secouée par les remous de la tempête. La nature puissante tout autour, la voix triomphante de l’élément, la nuée ouverte sur les cimes, le conflit merveilleux des forces.

Pourtant, le linceul s’entr’ouvrit. Une pâle silhouette émergea, un guerrier agile et svelte ; presque aussitôt, lrkwar le suivit. Il regarda avec la tranquillité de son grand courage :

« L’avalanche est peu profonde ! »

Déjà il déblayait, il faisait apparaître des têtes coiffées de neige ; sa trompe excitait le courage des ensevelis. Grâce à l’idée de se joindre en groupe compact, la surface à déblayer fut restreinte : bientôt les voilà presque tous au plein jour. Et dans ce sauvetage de spectres au sein de l’interminable neige, Tholrog étreint Irkwar :

« Les villages connaîtront ton courage ! »

Irkwar rend puissamment l’étreinte ; il est ému, troublé ; une fraternité puissante est dans son bleu regard.

Cependant Dithèv toucha l’épaule de Tholrog :

« Hogioé… où est-elle… et Eyrimah ? »

Tholrog trembla. Il regarda vers l’endroit où il croyait avoir vu la dernière fois les deux jeunes filles. La neige y était plus haute et plus compacte :

« Là ! » fit-il…

D’un élan, il y fut, il creusa de ses mains, aidé de tous :

« Rien !... »

Fraternité, amour, angoisse mortelle s'amalgamaient dans son âme. Il creusa davantage, il poussa un grand cri, il attira à lui un corps, Hogioé ! Engourdie, la jeune fille se ranima :

« Eyrimah est là ! »

Effectivement, Irkwar et Tholrog arrivèrent jusqu'à l'étrangère, la dégagèrent du sépulcre. Elle était faible, mais non évanouie. Son fin visage, ses beaux yeux dans une auréole de poudre d'argent émurent chacun et plus encore Tholrog. Et le regard du guerrier disait :

« C'est moi encore qui te sauve ! »

Eyrimah ne supporta pas ce regard : elle baissa les cils et Tholrog sentit combien cette fille de sa race était plus loin de lui que la fille lacustre, combien plus confiant et tendre était venu au sien l'œil noir d'Eï-Mor !

Il fallut reprendre la pénible marche, continuer de se frayer un chemin dans des neiges plus épaisses. Heureusement, l'avalanche avait déblayé le haut de la montée. Ils trouvèrent la route dans le roc aussi raide, mais moins perfide, ils virent apparaître enfin cette grotte de Môh où ils devaient se reposer de leurs angoisses et de leurs longs efforts !

V

EYRIMAH ET EÏ-MOR

. . . .

C’est la nuit, dans les cavernes de Môh.

Tholrog se lève, inquiet. Le vent roule, fait parler les neiges et parler les rocs. Tholrog marche au rebord de la grotte, il se glisse entre les pierres, écarte les fourrures à l’entrée. Il est sur un promontoire aérien comme posé dans la glaciale lumière nocturne qui vêt les monts, les pics, les aiguilles, qui plonge dans de blêmes gouffres, qui soulève à la fois et complique le mystère de l’âpre perspective. Le vent semble tomber de la lune.

Elle est grandement posée sur les cimes de l’occident. Elle médite sur une nuée ardente, elle creuse une rivière sur la glace, une route fluide qui semble la grande route du vent mêlée aux rayons. Et tout se répond et s’interpelle au tintement de ce vent, tout pleure ou menace ou chante quand le gouffre ou la pierre sont de proportions harmonieuses. Partout le paysage est comme peuplé de fauves immobiles, accroupis ou debout, sommeillant ou dans l’attitude de l’embuscade.

Tholrog rêve. Son cœur est jeune et plein. La race parle en lui, lui dit des choses aussi énergiques que la lune froide, aussi tendres que l’eau qui coule sous terre et y fait goutte à goutte les futurs fleuves.

Eyrimah est en lui – et aussi la fille de Rob-Sen. Elles sont comme deux délicieuses combattantes ; son âme est le champ où elles luttent. Là-bas où quelque chose a tremblé, où est tombé soit un peu de neige, soit une pierre, est-ce la fille claire, est-ce la fille brune ? Que conseille le Mont ? Que dit la dentelure du Plateau ?

Le vent frappe Tholrog et il reçoit ses coups froids avec délice. À chaque redoublement d'ouragan sa pensée s'anime, et elle se mêle avec tous ses projets à tous ces échos qui se répondent. La nature entre dans lui avec les deux jeunes filles.

Qu'elle est tiède et souple dans l'épouvante, la fille de Rob-Sen ! Que ses yeux sont chauds et doux, craintif et menaçant son sourire. Quand il l'a tenue, la sauvant de la chute, quand elle trembla sur la chair de sa poitrine, quand ses cheveux tombèrent dans son cou… il y avait quelque chose qui dominait les abîmes et qui défiait langoureusement le péril et la mort.

Mais Eyrimah ! Son regard ne se lie pas au regard de Tholrog, même dans la peur, même dans le sauvetage. Au moment du péril, elle se tient au plus loin de lui. Elle ne le hait pas… mais ses bras blancs n'aimeraient pas le cou de Tholrog, sa poitrine le fuirait avec effroi !

Tholrog s'en indigne. N'est-ce pas lui qui l'a sauvée lorsqu'elle fuyait dans la montagne ? Ne devrait-elle pas être son esclave soumise et fidèle ?

La colère bat dans sa poitrine. Il veut la fugitive et il peut la vouloir. Qu'importe qu'elle refuse ou accepte, qu'elle s'effraie ou accoure !

Puis, soudain, il ne la veut pas. Il la chasse de lui, il sent s'élever une haine pleine de généreux orgueil. Et il semble qu'Eyrimah recule devant les grands yeux indéfinissables, la chevelure douce d'Eï-Mor qui a reposé sur le cou de Tholrog. À la fille de Rob-Sen, il ouvre large son être. Elle entre victorieuse. Une voix confuse dit qu'elle ne fuirait pas, que malgré terreur et inimitié de race, elle pourrait venir, elle pourrait volontairement donner sa grâce et le souple abandon de ses lèvres.

Tholrog s'amollit ; son orgueil s'apaise. Et, sur un détroit de glace pâle, entre de sombres silhouettes, il lui semble entrevoir la fille brune, il contemple le mystère de sa marche balançante, aussi belle et harmonieuse que le chant d'avril transmis par les aïeules.

Puis de nouveau, c'est Eyrimah, au fin menton, aux joues blanches, aux mouvements fiers… Et le fils de Talaun est plus indécis que les pluies de printemps. Il continue son rêve dans le grand conseil des vents et des nuées, devant les glaciers qui s'allongent en fleuves, s'évasent en embouchures, s'arrêtent en lacs, grands réservoirs des eaux de la terre.

Et les visions de combat, de fuite, de péril se mêlent, se confondent avec l'amour, avec la nuit et avec la splendeur des roches rongées par la goutte d'eau, clivées et emportées par la glace, avec cet émiettement, cette grandeur dévorée, cette immensité de trous et d'escarpements, cette ruine formidable qui est la montagne !

Durant la nuit, la tempête s'apaisa ; la journée du lendemain fut claire et belle. Les montagnards continuèrent

à gravir les altitudes. Vers le tiers du jour, ils abordèrent à une gorge qui pouvait les ramener par des sentes praticables vers les villages. Tandis qu'on faisait halte, Tahmen et Irkwar descendirent explorer la route : ils revinrent précipitamment :

« Les lacustres sont sur nos traces et la route est barrée… mais notre avance est considérable… Nous les avons aperçus à trois mille coudées au-dessous… dans un ravin… Avec les détours, une demi-journée nous sépare…

— Nous irons donc jusque chez les Ariès, » répondit Tholrog.

Quelques heures plus tard la montée cessa. Il leur fallut descendre ensuite, et très périlleusement d'abord, en rampant en silence. De longues colonnes de glaçons, des frontons inclinés pouvaient crouler à des vibrations trop violentes. De hauts murs de glace étalaient une splendeur menaçante, leurs cimes en flammes, leurs arêtes décorées des grands luxes du soleil. Puis l'eau commença à s'entendre, souterraine, en fines chansons argentées et cristallines.

Encore des crevasses, des gouffres, des neiges, des corridors de blocs. On finit par franchir ces défilés redoutables où tout menaçait l'écroulement ; on traversa un petit glacier aux veines régulières ; puis la montagne devint plus secourable, les sources bruirent, la fraîcheur des sapins et des herbes décora les petits vallons ; l'âpre lichen colorait les pierres ; les glaces et les neiges ne demeuraient qu'aux lieux ombrageux, c'était la vie, l'allégresse des insectes dans l'air pur, la vivacité de l'oisillon et la fuite des bêtes légères.

Tous, indistinctement, furent saturés de la même joie tiède. Ils se tournèrent vers les dures montagnes, la magnificence des glaciers, la virginité des colosses ; ils sentirent la jeunesse de leur sang charrier le charme, la clarté des fleurs, le roulement vif des ruisseaux et des torrents. Seul, Irkwar regrettait peut-être le gel et le péril, la férocité des vents, l'embûche des avalanches, l'impétueuse respiration des sommets.

Enfin, après de longs circuits, ils campèrent le soir au seuil des plaines, à quelques heures du pays des Ariès.

Tholrog, le lendemain matin, avant le départ – et tandis que des compagnons étaient en chasse – alla se baigner dans une petite rivière. Il faisait tiède, et surtout après les jours froids des hautes cimes. Au sortir de l'eau, il demeura à regarder, avec une vaguerie de barbare, le patient et vivace poème des choses, toute la nature qui filait, qui filtrait, qui croissait.

Il était ému. Le petit bruit du flot répondait à sa pensée. Dans l'interstice d'un jeune peuplier, on voyait au loin se rencontrer les forêts de chênes et les claires oasis du bouleau : les forêts de hêtres montaient pour les vaincre, les hêtres au mortel ombrage qui, dans tout le septentrion, anéantissent les chênes et les bouleaux, s'en vont à l'assaut des vieilles citadelles sylvestres.

Tholrog entre-fermait les yeux. En son corps de guerrier, son corps agité encore par la lutte et le péril, l'heure d'amour était terrible. Elle roulait comme les jeunes torrents du printemps. Le vaste paysage n'en était qu'un épisode.

Étendu sur le pâturage, caressé par le gramen, il rouvrait les yeux pour voir se poser un rayon ou un insecte. Les petits feuillages tremblaient, les longues tiges des peupliers se courbaient comme les fines tiges des joncs. Et Tholrog songeait aux jeunes filles.

Elles étaient là, à quelques coudées, derrière les châtaigniers. Elles vivaient ! Elles étaient ses captives. Leur chair était plus douce que la mousse, leurs yeux plus profonds que la scintillation d'une étoile au fond d'un lac.

Il se leva, il marcha vers l'abri des femmes. Puis une timidité vint, l'empêcha de dépasser la limite. Debout sur la forte racine d'un châtaignier, il pouvait voir circuler ses sœurs et leurs compagnes.

Il tressaillit. Son cœur s'arrêta comme le ruisseau devant une digue. Eyrimah passait sur la lisière. Distraite, elle rattachait une épine dans ses cheveux. Elle arriva ainsi devant Tholrog. Et la légèreté de son allure et le contour de ses joues et le mystère de son visage pensif – et toute sa jeunesse entrèrent dans celui qui la regardait, telle la pluie dans les terres arides.

Un instant, il demeura immobile, il cueillit la délicieuse présence. Puis d'une impulsion invincible, il marcha près d'elle :

« Eyrimah ! »

Elle s'arrêta, son geste montra de la frayeur. Le regard de l'homme était équivoque et autoritaire. Elle ne dit rien, elle était pleine d'une douceur farouche.

« Alors que tu fuyais dans la montagne, n’est-ce pas moi qui ai mis ma main sur toi et qui t’ai sauvée de la faim et de la bête ?…

— C’est toi, Tholrog, – répondit-elle avec tremblement.

— C’est moi qui t’ai sauvée de la neige… Ne suis-je pas ton maître ?

— Tu es mon maître ! »

Elle le dit avec sincérité : dans son âme sauvage, elle eût aimé obéir à son commandement, se courber devant ses paroles et sa bouche guerrière ; mais elle l’eût aimé ainsi qu’Hogioé et que Dithèv. Elle eût voulu garder pour un autre, pour la tête brune et les yeux sombres d’In-Kelg la joie craintive et cachée des mains qui se frôlent, des visages qui se rencontrent.

Tholrog dit :

« Eyrimah ! tu seras la femme de ton maître ! »

Elle fut plus pâle que les nymphæas des lacs. En un débat trouble, elle fut et l’esclave docile et la vierge orgueilleuse ; elle eut et le penchant de la femme à céder à la force et la volonté de garder le bonheur du choix. Tholrog lui parut alternativement le chef dont les ordres doivent être suivis et l’ennemi qui enfonce le glaive au cœur. Tout cela n’avait pas d’expression, pas de langage pour la pauvre fille. Elle recula, une triste et lourde larme attiédit son effroi :

« Viens ! » dit-il impérieusement.

Elle ne bougea point. Il lui prit la main avec rudesse, il l’entraîna. Elle se sentit dans une force irrésistible, prise comme un chevreau par un lynx ; ses larmes redoublèrent :

« Pourquoi pleurer ? – cria-t-il rudement… — Tholrog n'est-il pas assez fort et brave pour toi, esclave des hommes lâches du Lac ?

Elle ne sut que répondre – et en vérité l'argument de Tholrog semblait irrésistible : il était brave, fort et vainqueur. Dans un abandon amer, elle sentit ne pouvoir refuser, elle suivit l'impérieux jeune maître. Mais ses larmes redoublaient encore et Tholrog s'arrêta.

Il était dans un sentiment étrange. La lutte n'était plus contre Eyrimah, mais contre l'image qui était en elle. Tholrog ne sentit pas tant la victoire attachée à la possession de la jeune fille, qu'à la défaite d'un rival. Fils d'une race orgueilleuse, il eût voulu ou que l'image fût terrassée en Eyrimah par son image à lui ou qu'il eût tué son rival matériellement. En même temps se leva un dégoût, une lassitude et une haine.

Il prit plus rudement le bras d'Eyrimah – et de ses yeux fiers la dominant :

« Tu n'aimes pas ton maître, esclave des hommes de l'eau !… Va, leur race a pourri ton cœur… la race de ceux que j'écrasai dans le Torrent-Mort ?… »

Un regret confus s'éleva dans Eyrimah, un désir, un vouloir presque d'aimer l'homme de sa race. Mais plus ce désir se précisait et plus elle voyait délicieux les crépuscules de Re-Alg, les tièdes promenades sur les pilotis, la jeune tête frisée qui l'attendait près des ondes.

Tholrog vit les yeux rêveurs de la jeune fille, il sut qu'ils regardaient ailleurs, et l'orgueilleux dédain se mêlait au regret immense d'être vaincu dans cette blanche poitrine et la clarté de ces yeux :

« Va-t'en ! – s'écria-t-il… – Tu n'es que l'esclave qui doit servir le maître sans le regarder !… »

Après le départ d'Eyrimah, il demeura agité et farouche. Il désira des batailles, des périls. Il contempla avec ennui les grands châtaigniers centenaires, les herbes fraîches et les forêts de chênes luttant contre les forêts de hêtres. Le vide de la journée de repos accabla son imagination barbare. Une nuée d'insectes l'accompagnait à l'ombre, un nuage bourdonnant, mille vies minuscules qui s'acharnaient à le suivre. Il les écartait d'un geste lent ; il respirait la terrible odeur des végétaux qui n'était que l'odeur de leur amour.

Fleurettes de l'épine et des mares, blanc épanouissement des fruitiers sauvages, arôme des serpolets, vapeur des torrents de la montagne, tout troublait Tholrog subtilement.

D'instinct, il était retourné vers le campement des femmes. Il s'y tenait à la lisière, derrière un massif de framboisiers. Un grand nuage blanc y jetait une ombre tiède.

Et soudain, il s'émut comme naguère à l'arrivée d'Eyrimah. Sur l'herbe tendre une forme était venue, langoureuse et souple. C'était, dans la tunique de fibres, ornée de fleurs frais cueillies, la fille de Rob-Sen. Elle incarnait la beauté des étrangères, le charme profond des femmes ennemies. Tout en elle disait le sang hostile, le sang de ceux qui avaient chassé les blonds dans la montagne, la chair farouche qui avait voulu la mort de ceux de Tholrog et dont ceux de Tholrog rêvaient l'anéantissement à travers les siècles.

Mais ici, prisonnière, toute la haine s'épanouissait en charme. Vierge, elle représentait la joie de faire « Soi » ce

qu'on a exécré, de mêler à sa race, pour le mystère de la beauté, ceux qui nous furent redoutables.

À pas lents, Tholrog tourna le buisson et rencontra la jeune fille. Elle s'effaroucha à son aspect, un peu tremblante, mais non comme Eyrimah. Son trouble se mêlait certes d'un peu de crainte, mais il décelait aussi la curiosité – l'étonnement, l'admiration de la force.

Son regard, si mystérieux pour l'homme des montagnes, si doux et si redoutable, je ne sais quel art de l'attitude firent disparaître toute la colère qui torturait Tholrog. Il parla dans la langue des lacustres :

« fille de Rob-Sen… regrettes-tu les grands lacs ?

— Je regrette les grands lacs…

— Avant la nuit nous trouverons des lacs nouveaux… les aimeras-tu ?…

— J'aimerais de revoir les lacs de ma tribu… et non ceux des ennemis.

— Tu ne reverras pas ceux de ton pays… Tu es l'esclave de Tholrog ? »

Elle ouvrit ses yeux plus grands. La tristesse y luttait avec des choses vagues, confuses, infinies. Tholrog se plut à y regarder comme dans l'eau d'un précipice. Avec une douceur profonde comme on en éprouve devant des enfants, il subissait du vertige et presque de la crainte.

Son esprit belliqueux réagit contre la molle et délicieuse langueur, il dit presque avec rudesse :

« Tholrog ne rendra jamais la fille de Rob-Sen ! »

L'œil noir, sous le treillis des cils et la lèvre pourpre, exprima un regret plein de reproche. Puis, parut une tendre malice autour des paupières, presque un défi :

« Tholrog rendra la fille de Rob-Sen pour sauver les prisonniers de sa tribu…

— Il n'y aura pas de prisonniers de ma tribu… nous et nos amis les Ariès nous prendront vos lacs… »

Elle courba la tête, comme sous le joug, se souvenant du massacre effroyable du Torrent-Mort. Une mélancolie affreuse lui vint à l'idée que Tholrog pourrait combattre Rob-Sen ou In-Kelg – et pourtant, dans son cœur indécis, elle ne pouvait haïr son Maître.

« Vous êtes fort – dit-elle… – Rob-Sen est fort aussi… et nos guerriers couvrent dix lacs !…

— Nous prendrons les dix lacs ! »

Elle le regarda cette fois avec une faible colère ; la révolte parut sur ses yeux sombres :

« Personne ne sait la volonté des dieux !… »

Tholrog se grisa à la beauté de ces yeux colères. Il les désira plus ardents encore.

« L'heure des tiens est venue…

— Les dieux n'ont pas parlé… »

Et dans la splendeur noire du regard se mêla la plainte du faible devant l'abus du fort. Tholrog, avec la divination des natures sauvages, démêla cette impression. Sa générosité bouillonna dans lui, mais altière :

« Les tiens furent lâches… ils ont massacré leurs hôtes !

— Rob-Sen ne le voulait pas… Rob-Sen a voulu sauver les vôtres…

— Pourquoi ne pas nous livrer les meurtriers ?

— Il ne le pouvait pas… Ver-Skag excitait les hommes… et le prêtre l'approuvait… Rob-Sen a longtemps parlé pour les vôtres… »

Elle répondait avec énergie, sans bravade. Tholrog, à travers ses paroles, comme à travers une vapeur, voyait Rob-Sen parler pour les montagnards, et il voyait ce fils de Rob-Sen qui avait fait se lever Eyrimah, la tête frisée toute jeune, l'allure hardie. Il eût voulu le tuer, il le défiait mentalement. Puis, il songea que c'était le même sang que sa captive. Cela l'apaisa, il posa sa main sur la fille de Rob-Sen.

« Si Rob-Sen devient notre prisonnier, je parlerai pour lui. »

Elle secoua la tête. Son visage respira l'orgueil filial. Elle murmura :

« Rob-Sen ne sera pas captif…

— Les dieux ont donc parlé ? – fit-il avec ironie.

— Les dieux n'ont pas parlé, mais Rob-Sen ne peut pas devenir captif… Il sait comment on se tue… »

Et brusquement elle s'attendrit. Un faible sanglot enfla sa poitrine. Sa tête retomba comme une fauvette se pose. Tholrog en fut intensément remué. L'amour prit en lui toutes les formes tendres et protectrices. Il se sentit la douceur de certains animaux puissants pour une bestiole réfugiée auprès

d'eux. Il entrevit la mélancolie du nid perdu, de la tiède couvée lointaine.

« As-tu peur de Tholrog ? » dit-il.

La douceur du Maître la fit frissonner. Un monde de choses émouvantes se leva dans elle. Un monde où tout était futur, largeur, espérance…

« Non, – répondit-elle… – Tholrog m'a retirée de l'abîme. »

Une joie délicieuse pénétra le jeune homme, puis une timidité plus suave que le parfum des aubépines. Il retira sa main de l'épaule de la prisonnière :

« Tu reverras tes lacs, – dit-il… – si la route est libre pour nous deux… Mais Tholrog ne veut pas que tu les revoies seule… »

Elle devina bien qu'il la convoitait. La malice de naguère se dessina dans son sourire, dans le noir de ses prunelles. Puis, la fierté d'une fille de Chef lui fit craindre l'esclavage impur, qu'elle ne fût que la femme inférieure, soumise à une autre épouse. En même temps se levaient des révoltes encore vivaces, la peur de l'étranger mêlée à l'attrait de l'étranger. Et s'armant de froideur et d'incompréhension :

« Les dieux feront l'avenir ! »

Ses mains s'élevèrent dans un geste mystérieux, vers le soleil. Elle demeura recueillie et lointaine. Et, son attitude influençant l'esprit de Tholrog, ils furent séparés l'un de l'autre, toutes leurs paroles reculèrent comme un paysage dans le crépuscule. Cet éloignement même n'était pas sans charme pour le jeune homme. C'était comme un obstacle

nécessaire, une halte, un repos devant une chose infiniment désirable, mais qu'on a peur, d'instinct, de compromettre.

Timide, il ne savait plus que dire, lorsque l'arrivée de Dithèv le tira d'embarras. Il retourna vers la rivière. Et, comme la nuit où il avait franchi le seuil de la caverne de Môh, Tholrog voyait en lui combattre les silhouettes d'Eyrimah et de la fille de Rob-Sen. Elles étaient le nuage qui passe, l'eau qui coule, le pétale qui roule dans le vent, l'herbe qui se courbe, le pic qui s'échancre parmi les forces inlassables.

Mais Eyrimah s'évanouissait devant la jeune lacustre. Le charme diaphane de sa chevelure et de sa peau lisse, la finesse de son regard hantaient moins le jeune homme que la beauté des cils noirs, l'énigme des pupilles étranges, l'harmonie des cheveux et des lèvres rouges.

Et il soupirait comme les peupliers et le vent. Sa poitrine semblait pleine d'un sang plus tiède et d'une respiration plus trouble. Il se coucha dans les herbes, il demeura là dans sa confuse ivresse.

Du temps passa. Tholrog alla presser les préparatifs de départ. On n'attendait plus que les chasseurs.

Tout à coup, au loin, on les vit surgir en désordre, rapides. Tahmen les précédait, accourait de toute sa vitesse, égale à celle des daims. Anxieux, Tholrog alla vers lui :

« Les hommes des lacs sont à moins de cinq mille coudées… Ils sont en nombre et bien armés !…

— C'est bien, » répliqua Tholrog…

Plein de souci, il donna l'ordre du départ. La colère des grands efforts faits en vain grondait dans sa poitrine. Après

une heure de marche, il monta sur une éminence, et il vit lui-même, à l'horizon, les lacustres qui avançaient au nombre d'une centaine. Malgré la distance, il crut reconnaître parmi eux, à sa démarche et à des particularités de costume, Rob-In-Kelg, frère d'Eï-Mor.

Et les montagnards fuyaient avec vitesse, suivant les issues difficiles, montueuses, où les ennemis, moins exercés, passeraient avec peine.

VI

LE GRAND LAC DES ARIÈS

C'est un matin. Un jeune et doux matin comme il y en eut depuis des milliers de siècles, comme il y en aura durant des milliers de siècles. Le grand lac des Ariès s'éveille. Le monde est frais et neuf pour la bête et pour l'homme. Le repos a refait la douce illusion que tout recommence. La feuille, la corolle mouillée, la tigelle, le grand tronc d'arbre se trempent dans l'immense couvée de lumière, dans l'étreinte de cette paternité qui revient le matin et disparaît le soir.

La bête aime, travaille, combat et s'enfuit. L'aile rame, la queue du poisson trace l'hélice, la larve rampe près du reptile et du ver, les pattes marchent, se replient et bondissent. C'est la joie, la terreur, l'amour et la colère.

L'un est doucement à l'abri dans sa bauge ou sa nichée – l'autre est en fuite sous la feuillée ou sur les cailloux – l'autre encore se campe pour attendre l'ennemi.

Et l'homme aussi s'est éveillé sur le Grand Lac des Ariès. Il va travailler, lutter, aimer et chasser. La volonté de vivre agite son cœur. La race est fière et jeune ; l'eau, la terre, le firmament sont pour elle d'infinis trésors ! L'avenir s'ouvre plein de force et de béatitude.

Ah ! que le grand lac est une belle patrie, que les plaines sont vastes et les forêts mystérieuses, que l'univers est confus et plein de promesses, que le ciel est fort par les nuits d'hiver, voluptueux par les nuits d'été.

Le rêve humain est déjà haut pour l'Arié : de la terre d'Asie, des plateaux de l'Himalaya, les émigrants ont rapporté des notions complexes. Leur cerveau porte une civilisation proche ; ils ont dénombré des bêtes, choisi des plantes, aimé des fleurs, tracé la figure de quelques hiéroglyphes.

Si le ciel est proche encore, ils l'ont déjà bien agrandi : ils ont classé des étoiles. Des dieux rôdent dans les vents ; des eaux immenses enveloppent la terre.

Ils ont l'industrie et l'art, de rêveries ingénieuses et naïves sur la nature des choses, un sens merveilleux de l'idéal, un confus respect pour tout ce qui respire, et dont sortira la plus douce religion que les hommes doivent connaître.

La Terre, les Vents, le Crépuscule, les Eaux, les Plantes et leurs métamorphoses, les Bêtes et les Bestioles, la Terre qui porte tout ce qui croît, l'Astre qui va toujours vers l'Occident, la Clarté et les Ténèbres, la Mort et la Vie, l'Outil, l'Arme, la domestication de certains animaux, l'Œuf, clef des Mystères, sur tout cela les âmes d'élite ont déjà réfléchi et divagué.

L'Expérience de leurs Sages, Expérience minutieusement transmise, leur a appris des choses que parfois des successeurs plus civilisés oublieront. Ils savent sur la vie des êtres des secrets sans méthode, mais fins et délicats qui se perdront un peu quand la sagesse ira vers des Cités, quand la Sagesse oubliera l'immédiate nature.

C'est au matin. Les guetteurs de nuit, debout sur les rives et sur les angles des villages aquatiques, sont allés dormir. D'autres guetteurs les remplacent. On peut voir au

loin sur des collines quelques campements de guerriers : les Ariès attendent les ennemis des hauts lacs, les sombres ennemis qu'ils nomment les Ou-Loâ.

Sur tout leur territoire les combattants sont prêts. L'horizon est surveillé, des émissaires sont allés en aval du fleuve prévenir les autres tribus de la race. Déjà, trois mille hommes peuvent se réunir au premier signal. C'est la Guerre : les Ariès l'ont acceptée pour eux-mêmes et pour leurs amis blonds des montagnes.

Malgré l'inquiétude de l'armée nombreuse des Ou-Loâ dénoncée par les envoyés de Kiwasar, les Ariès n'ont point interrompu leurs coutumes.

Et, au matin, les prêtres ont chanté les Dieux-Crépuscules, puis le Grand Dieu lumineux jailli des montagnes, l'Œuf immense du Monde.

Tjandrinahr, le plus subtil des Ariès des Grands lacs, songe pendant les prières. Il sait que les Hommes ne prient pas seuls le soleil. Il sait que les oiseaux ont un culte, que l'Aurochs vénère la Lumière et qu'une bête existe, une bête que les Ancêtres ont vue, qui a enseigné aux hommes l'adoration.

Le soleil est monté. Œuf de flamme rouge d'abord, le baiser du firmament l'a rendu plus clair. Tjandrinahr, sachant qu'il voit chaque brin d'herbe, visite chaque graine, ouvre lui-même largement ses yeux pour laisser entrer ses divines caresses.

Les Ariès ont pris le premier repas, le gâteau de froment, le poisson, la crème des chèvres ou des vaches. C'est un doux moment. Dans les cabanes déjà intimes, les familles

ont la joie de l’abri, l’élan des caresses, la force des paternités.

Tjandrinahr a mangé auprès des siens. Ses filles et ses fils sont heureux ; lui, il a la gravité et la douceur de sa grande race. Le bonheur est avec lui. Sa force protège et n’accable pas. Avec moins de travail, il accomplit des choses plus étonnantes que les autres. Sa faute est d’aimer trop à guetter les plantes, les bêtes, la terre, les eaux. Subtil en guerre comme en paix, il eût été le Chef suprême, s’il n’avait perdu ses jours à percer les mystères : il n’est que Chef de Tribu.

Dans le matin sacré, il contemple le lac. L’eau est vaporeuse. Les brumes se lèvent lentement. Partout, on aperçoit les îlots sur pilotis, les demeures des hommes, les toits couverts de joncs et d’herbes, de paille et de roseaux.

Et les sensations de Tjandrinahr ont la vigueur et l’imprécision des sensations d’enfant. Elles sont naïves et complexes ; elles s’entremêlent de visions très fines et de conclusions erratiques. Sa pensée, tantôt voit avec logique, puis flotte dans des chimères nébuleuses ou dans de grosses hypothèses. La vie, qui semble naturelle aux autres, l’étonne. Tout acte l’étonne. Le Pourquoi ? erre et revient dans son cerveau…

Mais le travail commençait. Les femmes tissèrent le lin pâle, la merveille de l’étoffe solide faite de l’adroite alternative des fils. Les hommes taillèrent l’arc et la massue, polirent, aiguisèrent les haches de bronze. D’autres faisaient le filet de pêche, la pointe des lances, écrasaient l’orge et le froment entre les pierres polies.

Cependant des filles trayaient le lait avant le départ des troupeaux. Bientôt, vaches, urus, chèvres, porcs noirs, moutons des tourbières, s'épandirent sur les vastes pâturages où le chien savait, comme aujourd'hui, les conduire. Comme on n'était pas dans la saison des labours, les charrues, faites d'un arbre à branche aiguë, reposaient aux abords du lac.

Tjandrinahr, quittant l'île, entrant sur les plaines fécondes, songeait au travail des Hommes. Un groupe, qui enfonçait des pilotis dans les eaux, l'émerveilla sur la puissance de ses frères.

Il s'arrêta à les voir plonger et revenir, aller, jusqu'au fond, creuser avec leurs outils :

« L'homme est fort, » se dit-il.

Il alla interroger les sentinelles, envoya des émissaires vers les collines, donna des ordres pour les troupeaux. Le soleil montait. Dans le tiède matin, des centaines d'adultes et d'enfants nageaient, se poursuivaient avec une aisance d'êtres mi-aquatiques.

Très loin, une cinquantaine de jeunes gens évoluaient dans une course à la nage. Comme une flottille vivante ou comme un banc de cétacés, ils fendaient les eaux bleues, plongeaient, reparaissaient. Autour d'eux fuyaient les brochets, les vipères s'enfonçaient rapides et la masse des nageurs se dispersait, les plus vites se détachaient solitaires.

Ailleurs, des pêcheurs jetaient leurs filets ; des mères portaient des nouveaux-nés ; une troupe de chasseurs allait chercher la chair du cerf, de l'aurochs et du sanglier. Armés de harpons, quelques-uns visaient les brochets dans l'eau claire.

Tjandrinahr, marchant toujours, arriva auprès d'un campement singulier. Des hommes grêles, au visage couleur de cuivre, se tenaient autour de trous embrasés. C'étaient les Immohys.

Leurs chevelures bleues pendaient en anneaux, une expression panique et nomade rendait leur regard à la fois aigu et vague. Toute leur personne exprimait l'énigme, les travaux mystérieux, une antiquité formidable. Leurs mains étaient petites, leurs gestes agiles, leur bouche rusée et opiniâtre.

Et leurs légendes étaient pleines de cavernes, de séjours profonds sous la terre, de vie inconnue, d'animaux, de dieux et d'hommes vivant dans un univers sans soleil et sans étoile.

Avec des paroles amicales, Tjandrinahr et les forgerons de l'airain se saluèrent. Comme de coutume, le Chef Arié contemplait avec admiration le travail du feu et du métal.

Ce travail n'était plus un secret pour la race intelligente des Ariès. Depuis longtemps, ils les connaissaient. Mais ils ne tentaient pas d'empiéter sur l'œuvre de leurs alliés, autant par convention tacite et loyale que par nécessité.

Les Immohys tiraient le cuivre et l'étain de régions lointaines, asiatiques, par des caravanes régulières de gens de leur espèce qui les apportaient à travers d'immenses territoires. Les dépouiller de leurs matériaux, c'eût été s'en priver à jamais. L'anathème de tout le peuple Immohy, à cette époque merveilleusement uni à travers sa dispersion, en communication ingénieuse et hardie de l'Himalaya aux Alpes, de l'Océan indien à la Méditerranée, cet anathème eût enveloppé l'agresseur.

Peu guerriers eux-mêmes, les Immohys eussent chargé d'autres hommes de leur vengeance, en les armant, en leur enseignant d'antiques secrets, illusoires, mais propres à terrifier les ennemis.

À cette époque, les essaims Ariès d'Europe – encore en petit nombre – avaient l'amitié des Immohys. Cette amitié se maintenait grâce à un respect profond de la race guerrière et agricole pour la race industrielle. Celle-ci, race de moindre avenir, presque incivilisable, tenait infiniment à son monopole, y voyait une supériorité à la fois effective et sacrée, et l'acceptation de leur supériorité industrielle par les Ariès flattait profondément les Immohys.

Tjandrinahr demeura là quelque temps, puis il s'enfonça dans le paysage, dans les forêts et les pacages. Il pensait profondément au Travail, à l'Amour, à la Guerre.

Peu à peu il entrait dans un grave paysage, forêts entrecoupés d'herbages et où coulait une rivière. Et les bêtes succédèrent à l'homme.

Tjandrinahr allait visiter un poste de sa tribu, en observation à une demi-journée de marche.

VII

TJANDRINAHR AUX SOLITUDES

Quand Tjandrinahr se trouva dans les solitudes, il marcha aussi silencieusement que le ver qui rampe. Son œil merveilleux, son oreille miraculeuse, se tendaient pour scruter les événements et les êtres. Ce qu'il avait appris par lui-même, et ce qu'il avait appris par son père et par son aïeul, revenait à sa mémoire tenace et se mêlait aux choses récentes.

Et il retrouvait parmi les bêtes, toutes les choses essentielles des hommes, et d'autres aussi, qu'il jugeait divines.

Les plaines et les bois recelaient la vie innombrable. Partout l'arbre hercule et le gracieux calice, l'abondance de l'herbe et de la racine, les bêtes insoumises à l'homme. L'énorme aurochs paissait dans les clairières et sur les herbages. Encore plein de force, ses troupes ne rencontraient pas de bêtes rivales et dans les mois où l'humeur des herbivores est rude, toute la création fuyait devant lui. Tjandrinahr l'admirait avec force, rêvait de bêtes plus énormes encore, entrevues par ses pères.

Des chevaux galopaient, épiés par les grands loups, effarés à l'arrivée de quelque ours descendu des montagnes. On entendait la voix profonde et chevrotante des vieux cerfs, le grognement des porcs sauvages, le bêlement des moutons à cornes de chèvres. Des biches bondissaient avec leurs

faons, les hérons abondaient au bord des mares fraîches, la poule d'eau barbottait auprès de son délicieux nid, dans les roseaux, le râle fuyait parmi des herbes, le martin-pêcheur resplendissait.

En quantités infinies les ramiers s'abattaient, et pâturaient les oies, s'éparpillaient les canards, les cygnes, les graves cigognes ; les bandes de corbeaux accouraient sous le planement des vautours ; la pie furetait ; les dindons disputaient la place à des coqs et à des poules échappés aux hommes et redevenus sauvages ; le faisan magnifique criait dans les halliers.

Une population aussi féconde foisonnait dans les rivières : vairons, tanches, barbeaux, salmonides, chabots, monstrueux brochets, épinoches. Plus d'un de ces derniers gardait encore sa jeune famille. L'épinoche est un père admirable qui s'épuise pour les siens : naguère, au temps où il venait de construire son nid, tout brillant il attendait les femelles et les conduisait pondre dans son ingénieuse demeure. Puis, un mois durant, il a surveillé la couvée, il l'a défendue contre les grands voraces, puis il s'est harassé à nourrir la jeune famille, à lui multiplier ses soins ingénieux et, poisson, la paternité l'a égalé à l'oiseau…

Dans tout le paysage planait encore la joie d'éclosion, l'immense poésie des naissances : des coquilles venaient de se briser à peine, ou bien les becs frêles frappaient à la porte et préparaient le passage. Partout des mères écoutaient le toc-toc des jeunes captifs, aidaient délicatement à ouvrir la porte de l'œuf.

Partout des mâles rapportaient la pâture au ménage ou, posés sur une branche surplombante, égayaient la couvaison tout en se balançant au vent. C'était l'angoisse sacrée,

l'allégresse vibrante. Les nouveaux-nés humides séchaient dans la pénombre ; les becs tendus se levaient béants à la becquée ; pattes graciles, yeux vifs s'agitaient, et dans l'océan de l'air, l'approvisionnement immense de cent mille esquifs vivants charriaient les grains, la larve, le vermisseau, l'insecte, le fruit, vers les petits refuges oscillants.

D'ailleurs presque tous les artistes avaient terminé leur œuvre : la fauvette couturière, depuis longtemps cousu son nid ; la dinde creusé son trou ; les moineaux républicains établi leurs rotondes ; le chardonneret arrondi sa coupe exquise, le loriot suspendu son escarpolette, le héron bâti sa héronnière.

Cependant, dans un monde plus minuscule, l'araignée-lycose traînait avec elle le sac où elle avait mis ses petits ; l'araignée-loup enseignait la chasse à sa progéniture ; les nourrices-fourmis apportaient, au bord de la fourmilière, les nourrissons pâles ; les guêpes farouches allaient saisir les proies vivantes, les étourdissaient, garnissaient le nid d'une provision de chair fraîche engourdie, dont les petits devaient se nourrir plus tard : la larve en s'éveillant dans sa cellule trouvera des araignées ou des chenilles ou des abeilles ou des buprestes. Et des insectes coureurs vont déposer, dans d'autres nids, leurs larves qui vivent du bien des autres ou qui même dévoreront ceux qui doivent éclore avec eux.

La guerre s'agite à côté du poème d'amour. Toutes ces merveilles si lentes à croître en finesse et en force, au prix de tant de peines, d'essais, de tâtonnements et d'hérédités accumulées, tous ces trésors de vie, oiseaux et oisillons, larve et coléoptère, éclatant, menu et grand mammifère, toute cette épargne divine de formes et d'organes, tout cet

inestimable labeur – un coup de dent, un coup de griffe, un dard ou un aiguillon, enfin un mouvement brutal l'anéantira en un instant, et le cadavre, la chair vivante garnira la gueule, le suçoir, le mufle ou la bouche, s'enfoncera obscurément dans les estomacs.

C'est la guerre si étroitement liée à l'amour que, dans la nature, il n'est point entre elles de nuances : contre la prodigieuse fécondité qui se tue elle-même, voici venir la prodigieuse voracité qui régularise l'élan ; contre le travail délicat, voici l'éternité des coups de massue, les assassinats brutaux et simplistes.

Chaque terroir immense ou minuscule recèle l'embuscade, les armes, la fureur et la terreur de vivre. Tout s'éteint, s'étouffe, s'empoisonne, se mord et se dévore. Au croisement de leurs galeries, deux taupes se rencontrent et se livrent une bataille hideuse, où la victorieuse dévore la vaincue.

La martre massacre sans pitié et se défend avec un héroïsme sanguinaire contre les ennemis dix fois plus forts qu'elle ; le furet suce la cervelle du lapin et dévore sa proie vivante.

L'hirondelle n'interrompt le carnage qu'au crépuscule. Le brochet et sa rivale, la perche, dévorent tout le long de la rivière ; sitôt qu'une poule saigne de quelque blessure, les autres la terrassent et la mangent pendant qu'elle tressaute encore.

Le faucon arrive sur la héronnière ; les coqs se hérissent et se précipitent en des mêlées ardentes ; la larve de l'ichneumon s'éveille dans son nid vivant, – une chenille qu'elle consomme à l'aise – le carabe ravage les scarabées

herbivores ; la guêpe emporte partout ses conquêtes, abat l'araignée, l'abeille et la chenille ; et le petit épinoche fond impétueusement sur des poissons vingt fois plus gros que lui-même. Partout le loup guerroie contre le cheval, le cerf et la biche, et aspire le noble sang des beaux herbivores.

Tjandrinahr, en marchant, assistait à quelques scènes du vaste amour et de la vaste guerre. Vers la onzième heure, se reposant de la chaleur du jour, la nature lui donna un spectacle. C'était sur une lisière sylvestre. La rivière avançait devant lui à travers une savane entrecoupée d'arbres et de marécages.

Tjandrinahr jouissait de l'ombre d'un frêne. Sur une haute branche, une pie l'observait. Une immense araignée, ayant fini de faire une reprise à sa toile teinte en jaune, surveillait les allures de la foule bourdonnante des diptères. Toutes espèces de larves croissaient dans un vieil arbre tombé, et des chefs-d'œuvre minuscules s'y épanouissaient.

Auprès de la rivière, des castors étaient rassemblés. Ils construisaient une digue.

Déjà, un vieil arbre était fixé en travers du cours d'eau ; les artisans se répartissaient la besogne. Les uns coupaient les menus arbres ou les grosses branches, les transformaient en pièces semblables, les épointaient. Les autres, par escouades fixaient les pieux dans la rivière, d'autres plongeaient sous les eaux, d'autres maintenaient les pièces contre le vieil arbre ou cherchaient la terre et la préparaient de leurs pieds et de leurs fortes queues-truelles, et maçonnaient les intervalles des pilotis.

Dans la solitude, ainsi travaillait la petite colonie – et Tjandrinahr, de loin, reconnaissait les précurseurs de

l'homme lacustre, les éducateurs de ceux qui construisirent des villages sur les eaux.

Un petit cri de détresse le détourna ; à quelques pas il vit apparaître une vipère tenant un pauvre oisillon, un troglodyte. La bestiole se débattait dans les affres de l'agonie. À un mouvement de l'homme, la vipère se détourna de sa route, voulut s'enfoncer dans un buisson, et tout à coup apparut un petit quadrupède vêtu d'épines, à la physionomie douce, un hérisson. À sa vue, le serpent lâcha sa proie, siffla, reprit sa proie, s'enfuit.

Mais le hérisson, d'un petit pas vif la rejoignit, la frappa de la patte ; le reptile accepta la lutte, dressa sa tête fine aux yeux mornes, darda ses crochets. L'autre, sans prudence, flairait la gueule venimeuse. Avec fureur, cette gueule frappa et mordit au museau le petit quadrupède, à trois reprises. Il n'y prit pas garde, il fit quelques efforts pour saisir l'ennemi, et reçut de nouvelles morsures.

Puis, soudain, la vipère fut saisie, sa tête broyée entre les dents du hérisson ; en un instant, celui-ci dévora près de la moitié de la vaincue. Après quoi, léchant ses lèvres invulnérables au venin, il emporta tranquillement le reste, le tronçon du reptile qui palpitait, se tordait, s'enroulait dans une horrible vitalité.

Tjandrinahr songeait à se remettre en route. – Un hennissement de détresse lui parvint et par dessus une colline accourut un grand cheval sauvage. De robe aubère, sa tête pointait, aristocratique, et dans la vélocité de sa course, des bonds de dix coudées, sa crinière se dressait, ses yeux luisaient pleins d'angoisse. Derrière, une troupe de loups de haute taille, nerveux, infatigables, chassaient

méthodiquement. Pourtant, le cheval avait l'avance, et moins las qu'effrayé pouvait la tenir et l'augmenter.

Meute et proie allant parallèlement à la rivière, passèrent à cent pas de l'homme avec une vélocité foudroyante. Pour continuer la course, il fallait longer un petit bois de frêne et, à mesure qu'ils s'en approchaient, les loups s'éparpillaient, se disséminaient.

Il y eut une péripétie : de nouveaux venus surgirent, une douzaine de loups postés malicieusement à l'avance dans le bois. Éperdu, le fugitif revint en partie sur ses pas, et dans le paroxysme de la terreur, de l'amour de vivre, tout son bel organisme de course s'accéléra encore, ses jarrets lancèrent le grand corps aussi vite que les ailes lancent le faucon ou l'hirondelle.

Mais la troupe des loups l'entourait de toutes parts. Il en renversa quelques-uns, d'autres se présentèrent : sa course coupée, détournée, il se trouva dans un grand cercle de bêtes hurlantes. Désespéré, il essaya la lutte, il rua frénétiquement. Un vieux loup lui bondit à l'échine, un autre le mordit cruellement à la gorge. Il se secoua, il se dégagea une minute, il hennit lugubrement.

Alors, tous ensemble, les carnivores le couvrirent, le dépecèrent à grandes plaies dans le ventre, les flancs, le poitrail, et la noble bête paya son tribut aux lois inéluctables.

Tjandrinahr vit encore deux ou trois fois se soulever la victime, les entrailles répandues et qu'arrachaient les loups, la gorge béante, la chair, le cuir enlevés, les os à nu, puis elle gémit péniblement, elle disparut peu à peu, lambeau à lambeau, dans les gueules sanglantes des loups, dans les sépulcres des estomacs.

Cette lutte, les hennissements d'agonie, les hurlements de triomphe avait attiré du monde. Partout fuyaient des bêtes ahuries. Un aurochs étonné, éveillé d'un gros somme, s'élança au hasard et fonça d'une manière farouche. La bête monstrueuse traversa le troupeau des carnivores. Un loup, par malheur, se trouva sur sa route. L'Aurochs roula sur lui à l'improviste. Le loup était puissant, expert, agile. Mais les cornes puissantes l'enlevèrent sans efforts. Projeté, décousu, ils le lancèrent dans l'espace. Et tous les fauves furent heureux de fuir, de s'écarter des cornes implacables du roi des forêts et des savanes.

Tjandrinahr alors reprit sa route.

Il quitta le bois, il franchit des collines. Il atteignit enfin le poste Arié, non loin d'un grand marécage. Une vingtaine d'hommes y attendaient, dont le plus âgé dit à Tjandrinahr :

« Père, des hommes de la montagne se sont réfugiés dans le marécage, attaqués par des Ou-Loâ… Nos alliés sont en petit nombre… les Ou-Loâ plus de cent…

— Il faut, – répondit Tjandrinahr, – réunir les postes les plus proches… et tenter de secourir les hommes de la Montagne… »

Les montagnards fuyaient. Ils avaient d'abord une avance de cinq mille coudées. Mais cette avance diminuait à cause des femmes, quoique toutes marchassent avec célérité. Eï-Mor, malgré l'approche des siens, Eyrimah, en dépit de l'impulsion confuse de son être, fuyaient loyalement : chez la fille de Rob-Sen, c'était un sentiment d'orgueil et d'admiration pour Tholrog ; chez Eyrimah, la

reconnaissance, l'amour de race, et aussi l'incertitude sur son sort, combattaient sa tendresse pour In-Kelg.

Continuellement, les lacustres gagnaient du terrain. D'abord, on ne les vit que par intervalles, au hasard des escalades ou des descentes. Maintenant, dans la plaine où s'élevaient de rares monticules, toujours une partie des leurs était perceptible.

Souvent, leurs clameurs s'élevaient menaçantes ; ils brandissaient leurs lances ou leurs grands arcs. Les montagnards couraient taciturnes, autant que possible en ligne droite, guidés toujours par Tahmen qui avait appris cette chose rare et difficile de ne pas décrire des courbes en marchant sur un plateau ou sur une plaine.

Le terrain devint humide, semé de petites mares ; la fuite se ralentit d'autant. On marchait parfois dans une véritable boue, sur des pourritures végétales. Et, par malheur, il ne semblait pas que ce dût finir : les mares, les détritus s'accumulèrent.

Tholrog chercha quelque issue latérale : à droite, à gauche, le paysage était de même nature, plus marécageux même. À tout hasard, il fallut continuer : la marche devint presque impraticable. Un véritable marécage s'étendit, entrecoupé d'îles où des hérons se tenaient sur leurs hautes échasses, les unes dans le rêve immobile de leur race, les autres en chasse ? Des grenouilles coassaient. Parmi les joncs on voyait fuir de menus reptiles, s'agiter des poules d'eau.

Pendant que les montagnards hésitaient, des hurlements s'élevèrent. En se retournant, Tholrog vit les lacustres à deux mille coudées. Il répondit à leurs menaces par un long

rugissement de trompe, chercha de l'œil quelque issue ou quelque position de combat. Talonnés par la proximité de l'adversaire, les montagnards multiplièrent leurs efforts. L'eau les arrêta, perfide, à fond croupi, enlaçante, pleine d'algues, de plantes filamenteuses, de roseaux. Un de ceux qui marchaient en tête manqua de s'engloutir. Il fallut obliquer, longer le marécage. Les lacustres n'étaient plus qu'à mille coudées : Eyrimah et Eï-Mor avaient reconnu parmi eux Rob-In-Kelg.

Mais eux aussi avançaient moins vite ; et même, à cause de leur grand nombre, ils ne profitaient pas aussi bien des endroits favorables. Forcés de se diviser souvent, ils perdaient du temps à s'attendre, à assurer le parallélisme de leurs mouvements. Néanmoins, l'issue de la poursuite n'était pas douteuse : les hommes de Tholrog ne pouvaient que longer le marécage ou rebrousser chemin ; l'une et l'autre alternative menait au contact avec l'ennemi. Aussi n'espéraient-ils qu'un passage à travers le marécage même. Tous le cherchaient avec anxiété, scrutant le sinistre paysage.

« Voilà ! » cria soudain un guerrier.

Il montait une sorte de sente étroite qui allait loin sur les eaux. Tholrog, Irkwar et Tahmen, la tâtèrent et la trouvèrent molle de surface, dure de fond. Il n'y avait pas à hésiter, les lacustres étaient à presque portée d'arc. Tholrog s'engagea sur la petite chaussée. Dans sa plus grande largeur elle permettait à trois ou quatre hommes de passer de front : souvent, il fallait y aller à la file.

En dépit de ces difficultés, la fermeté relative du sol donnait quelque avance aux fugitifs. Les lacustres s'en aperçurent, lancèrent des flèches : elles n'arrivaient pas à la chaussée ; elles s'enfoncèrent dans les algues. Les montagnards n'en allèrent que plus vite, quoique avec appréhension, car ils ne savaient où ils aboutiraient. Des amas de végétaux leur cachaient la perspective, et les premiers lacustres atteignaient la petite chaussée.

Les joncs, les grands roseaux s'écartèrent. Tahmen fit un geste d'inquiétude : le chemin finissait. Une espèce de presqu'île triangulaire s'étalait, presqu'île rocheuse, escarpée, couverte de rares saules décrépits. Tholrog examina ce territoire d'un œil morne. C'était la fin ; la fuite s'arrêtait, le combat devenait inévitable.

La presqu'île toutefois se prêtait à la défense. Avec ses bords un peu hauts, son réseau de plantes, on pouvait s'y mettre à l'abri. L'abord étroit ne permettait l'entrée qu'à deux hommes de front : l'ennemi perdait fatalement une grande partie de son avantage numérique. Si les montagnards avaient possédé suffisamment d'arcs, de flèches et de javelots, il eût été presque impossible de forcer leur retraite.

Par malheur, on ne disposait que d'une douzaine d'arcs, une trentaine de flèches, de rares javelots. En admettant que le tiers des coups allassent au but, c'était de quoi abattre une douzaine d'ennemis. Restaient la pierraille, les branches convertibles en flèches, mais en flèches garnies de mauvaises pointes prises au hasard, taillées à la hâte parmi les cailloux du refuge.

Les lacustres étaient, au rebours, abondamment pourvus d'armes de jet et de munitions. Malgré ces conditions d'infériorité, Tholrog ne crut pas le péril insurmontable.

Tandis qu'on organisait la défense, quelques guerriers lancèrent le défi montagnard. Les trompes mugirent sur le triste paysage, sur les eaux lourdes et funèbres. Des canards s'élevèrent, les hérons s'inquiétèrent sur les promontoires…

Un grand nuage noir, un nimbus aux bords pâles, phosphoreux, palpitant, s'avançait vers le soleil, commençait à ombrer le marécage. Les lacustres tenaient conseil avant de s'engager sur l'étroite route.

Les meilleurs tireurs montagnards prirent les arcs disponibles ; ceux d'Irkwar et de Tholrog étaient de grande envergure et de vaste portée. Quelques-uns taillèrent de rares éclats de pierre ; d'autres façonnèrent des branches en flèches grossières.

Eï-Mor et Eyrimah attendaient avec angoisse, effarées de la sombre alternative : victoire de Tholrog ou victoire d'In-Kelg. À mesure qu'approchait le combat, Eï-Mor sentait avec force s'élever en elle une grande sollicitude pour Tholrog, et, en même temps, elle s'attendrissait à l'idée de revoir son frère, de se retrouver parmi les siens. Elle n'ignorait qu'à demi sa sympathie pour l'étranger, et sans que le débat fût formulé, elle sentait avec quelle ivresse elle eût vécu côte à côte de Tholrog, s'il avait été issu des hommes des lacs.

Pour Eyrimah, son amour allait invincible vers In-Kelg, mais elle avait de plus en plus en abomination les lacustres. Elle les exécrait, les méprisait ; son orgueil était d'être de ceux de la montagne. Prise entre ces sentiments, son vœu ne pouvait se préciser ou plutôt elle souhaitait obscurément que

les lacustres fussent vaincus, que seul In-Kelg ce tirât de la bataille et qu'on permit au jeune homme de vivre parmi ceux de la montagne.

Aussi agité, le fils de Talaun songeait à l'issue du combat et, poignante parmi les autres tristesses de la défaite, était l'idée de perdre les jeunes filles. Dans ce moment lugubre, elles combattaient encore en lui, mais combien la fille de Rob-Sen dominait la gracieuse captive de Ver-Skag.

« Ils avancent ! » cria un guerrier.

Tholrog et Irkwar, l'arc à la main, observaient la marche des adversaires : ils venaient prudemment. La végétation bordait le refuge, les empêchait d'apercevoir les montagnards, tandis que ceux-ci voyaient assez bien sur la sente. Enfin, un des lacustres tendit un arc de longue portée, prit une flèche, tira. Le trait s'enfonça dans l'eau, à quelques coudées de l'abri.

Tholrog tendit l'arc à son tour. L'arme partit en sifflant, alla droit au but, dans la gorge du lacustre : il tomba. Ses compagnons reculèrent hors de portée. La voix sanglotante des trompes chanta sur les eaux.

« Ils n'ont point d'arcs aussi forts que celui de Tholrog, » crièrent les montagnards.

On vit s'avancer alors un nouveau guerrier lacustre, non toutefois d'aussi près que le premier. Eï-Mor et Eyrimah, avec tremblement, reconnurent In-Kelg. Il cria d'une voix retentissante :

« Si vous rendez la fille de Rob-Sen et Eyrimah… nous vous laisserons libres. »

Irkwar cependant visait le jeune homme.

« Il n’est pas assez proche, » dit-il avec dépit…

Tholrog, épouvanté de ce que ses compagnons pourraient vouloir céder aux conditions d’In-Kelg, garda le silence. Il entendit avec un frémissement de gratitude Tahmen qui disait :

« Croirons-nous à la parole des Hommes des Lacs ? »

Les montagnards, animés du premier succès de leur chef, répondirent par des clameurs méprisantes, et Tholrog, s’avançant d’un pas hors du refuge, répondit :

« Le sort d’Eï-Mor sera décidé après la fin de la guerre ! Et pour la fille des montagnes nous ne la livrerons jamais !

— C’est bien ! » cria le fils de Rob-Sen.

Il banda son arc, moins grand que celui de Tholrog. Les montagnards ricanèrent, In-Kelg tira, et au profond étonnement de tous, sa flèche arriva jusqu’au refuge, frôla la tête d’Irkwar. Instantanément, le jeune lacustre mit une autre flèche et Tholrog, atteint à la gorge, poussa un cri de colère. Hors de lui, il s’élança, fit plusieurs bonds, tendit son arc : le trait s’enfonça dans l’épaule du fils de Rob-Sen. Quelques flèches mortes tombèrent auprès du montagnard. Alors, des clameurs farouches. Les âmes sauvages palpitèrent de la rage des batailles, des haines tumultueuses des races. Par crainte du poison, Hogioé suça fortement la blessure de son frère : peut-être inquiétante, elle avait peu de profondeur.

Eï-Mor, Eyrimah étaient épouvantées ; leurs mains tremblaient comme leur poitrine : l’abomination était venue ! La vie leur parut plus lugubre que le livide marécage où le

soleil ne luisait plus, où l'ombre fiévreuse des grands nimbus frémissait.

Une odeur d'orage et de mort, de gaz lourd, se dégageait parmi les pourritures de l'eau et des plantes ; un vent de lamentation montait par intervalles, tournait sur lui-même avec un bruit clapotant, une moiteur pesante.

Alors, il vint à pas lents un colossal lacustre. Aussi haut qu'Irkwar, plus large encore avec son visage court de carnivore peint d'une couleur rouge, sa poitrine mi-nue, profonde, renflée, il réalisait un type de monstre indolent comme les tigres, comme eux fait pour l'élan, pour le déploiement d'une force rapide et féroce. Sa voie s'éleva pleine d'insultes. Il dit l'éternelle victoire des Hommes des Eaux, la défaite séculaire des montagnards :

« Qui d'entre vous oserait me regarder en face ? »

Tholrog, Irkwar, Wamben le défièrent :

« Que les tiens osent s'éloigner jusqu'au bord du marais ! »

Le colosse l'exigea de ses compagnons. D'abord ils s'y refusèrent, car les lacustres n'aimaient pas les combats singuliers, race de fourmilière et non d'individualisme. Devant l'insistance de leur champion, et avec l'orgueil de le voir si grand et si terrible, ils cédèrent pourtant.

Tholrog voulut se rendre au défi ; mais ses compagnons, Irkwar surtout, l'en empêchèrent :

« Tu es blessé, laisse-moi partir. »

Irkwar l'emporta. Armé de la massue de chêne et de la hache de pierre, il alla au-devant du lacustre qui, une hache à

chaque main, attendait dans une magnifique pose de guerre. Et tous deux réalisaient des types rares, de superbes humains créés pour la lutte contre la nature et contre les êtres.

D'infinies expériences se résumaient dans leur musculature dense et véloce, dans leur ossature harmonieuse, dans leurs têtes fortes et légères, bien posées en équilibre. Mais toutes les formes étaient plus carrées chez le lacustre, plus oblongues chez Irkwar. Les têtes résumaient cette différence : celle du montagnard était longue, le front coupé net sans saillies latérales, l'occiput en carène ; celle de l'autre était ronde, le front large, les tempes renflées, l'occiput bref et très compact.

Le visage d'Irkwar, à l'épiderme frais, rougi d'un beau sang pur, éclairé d'yeux francs et lumineux, que la colère faisait resplendir tout en les rendant confus, était couvert d'un poil abondant, clair et doux. Le visage du lacustre, très court, aux mâchoires contractées et proéminentes, aux farouches yeux jaunes abrités de grosses paupières, au menton fuyant et pourtant épais, au poil sombre, marquait l'opiniâtreté et l'âpre courage des grands rôdeurs carnassiers.

Les yeux mi-clos, légèrement ramassé, il regardait venir l'adversaire. À mesure, Irkwar s'animait, la colère belliqueuse brouillait son bleu regard, ses artères de sanguin s'enflaient, battaient impétueusement. Il arriva ainsi à cinq pas du lacustre :

« Homme des Lacs, je suis venu. »

L'autre ne le comprit pas, brandit ses haches. Irkwar leva sa massue. Et ils se regardaient attentivement,

cherchant à se surprendre. Irkwar s'impatienta le premier, s'élança. La grande massue tournoya, frappa. Elle tomba sans atteindre. Le lacustre avait quitté sa place. Condensé, tout son être exprima la force, la musculature qui va se détendre foudroyante. Irkwar, avec l'instinct des natures de lutte, vit cette pose redoutable, se campa en bel équilibre pour recevoir le choc…

Ce fut l'élan du lion. Tout, le saut, la projection des bras, des deux haches, concourait au même but. Le regard impétueux d'Irkwar perçut chacune des phases de ce mouvement : sa massue se posa en travers de la volée des haches, sa propre hache se leva pour la riposte, et tout se passa comme un heurt d'avalanches. La massue fut arrachée, roula dans le marécage, avec une des haches du lacustre. La hache d'Irkwar riposta, un peu tardive, car le montagnard avait chancelé. Le colosse brun put éviter le coup.

Ils se retrouvèrent en défense, intacts, mais ayant mesuré leurs forces, pleins de haine respectueuse l'un pour l'autre.

Alors, avec des feintes, leurs haches tournèrent, menacèrent, cherchant le découvert. À une avance d'Irkwar, le lacustre poussa un hurlement pour étonner l'adversaire, para un coup de revers, se précipita. Le géant blond recula, frappa. Son coup emporta une partie de l'oreille gauche du lacustre, écorcha l'épaule inclinée. Mais à la reprise, Irkwar fut atteint sous la hanche d'un coup qui, quoique très amorti par une parade, entama la chair.

Farouches alors, ils redoublèrent leurs attaques. Leurs haches fracassantes se rencontrèrent plusieurs fois, s'ébréchèrent. Et de nouveau le lacustre hurla, fit sa terrible attaque. Irkwar l'arrêta d'un contre-élan ; et les haches,

heurtées frénétiquement, volèrent en éclats. Tous deux ne tenaient plus qu'un tronçon de pierre.

D'un accord tacite, se regardant aux yeux, ils jetèrent ces débris ; ils se trouvèrent sans armes, dans une grande ardeur de mesurer leurs forces nues. Et chacun voyait mieux encore la splendeur musculaire de son antagoniste et l'incertitude de la victoire. Sur leurs bras en arrêt, sur leurs vastes épaules, la force était inscrite, la force vivante, jeune, palpitante. Leurs torses s'élevaient orgueilleusement, sans tare, avec de beaux pectoraux durs, carrés chez le lacustre, arrondis chez Irkwar. Toute leur chair exprimait un poème de superbe humanité, digne de vaincre les fauves immenses et les colossaux herbivores.

Irkwar reprit le combat. Son poing s'abattit sur l'ennemi, le fit chanceler. Mais lui-même, immédiatement, reçut un coup redoutable, et renonçant à toute action indirecte, ils fondirent l'un sur l'autre, étreints dans la sauvage fureur de la lutte corps à corps.

Alors, ce fut la vacillation lourde des poitrines, le heurt assourdi des membres, le craquement des jointures, les rauques défis des reprises. Sur la chaussée étroite, le combat se compliquait de la proximité du marécage où chacun essayait de pousser l'adversaire.

Le lacustre, heurté à une souche, trébucha, son genou plia. Irkwar le tint mi-incliné, pesa puissamment et tenta de l'abattre par une demi-volte. Mais l'autre, gardant un genou en terre, changea son étreinte avec vélocité, souleva le montagnard. Irkwar alors prit à pleines mains la tête de son adversaire, la tordit, s'arqua pour la chute. Abattu terriblement, il réagit en tournant : tous deux roulèrent côte à côte, mais Irkwar un peu au-dessous.

Couchés en travers de la route, tout en déployant le maximum de leurs forces, ils demeuraient immobiles, neutralisaient mutuellement leurs efforts. Soudain, Irkwar céda au désavantage de sa position, prit lui-même son élan pour rouler, et à son tour le lacustre se trouva à demi-vaincu. Haletant, il relâcha son étreinte, il frappa Irkwar au visage avec violence. Irkwar rendit le coup.

Ils se retrouvèrent debout d'un élan, et comme naguère, ils s'observaient avec autant de haine que d'admiration, pleinement conscients de l'égalité de leurs forces ! Leurs âmes planaient dans la large volupté guerrière, qui balance l'amour. Ils étaient dans une grandeur mystérieuse, un sentiment de funèbre et solennelle beauté, je ne sais quel étrange reflet de temps infiniment reculés où leurs ancêtres combattaient les puissances des forêts, les vastes vies.

Mais dans le géant lacustre, cela ne soulevait qu'un plus âpre désir d'abattre l'ennemi, de déchirer, de piétiner son cadavre, tandis qu'en Irkwar s'éveillait un indéfinissable regret, une aube de fraternité pour le splendide adversaire…

Leurs poings se tendirent comme au début de la rencontre, l'homme des lacs se ramassa, se condensa pour son redoutable bond de grand fauve, et le rapide instinct guerrier d'Irkwar réagit dans une défensive suprême.

Le corps brun s'élança, deux poings terribles s'abattirent. Irkwar glissa de côté, atteint rudement près d'une tempe. Mais pendant que l'élan emportait l'agresseur, le montagnard se rua de flanc. Des genoux, des poings, il heurta triplement l'autre, il le précipita dans le marécage.

Les cris furibonds des lacustres, les trompes rugissantes des montagnards saluèrent la péripétie. Irkwar, étonné,

cherchait du regard son antagoniste : il avait plongé. Invisible quelques instants, il reparut à vingt coudées, il rebondit sur la chaussée, ruisselant, souillé de vase noirâtre.

Immédiatement, grondant son défi, il allait reprendre la lutte. Mais rompant la convention, ses compagnons envahirent la chaussée, plusieurs tendaient les arcs. Irkwar n'eut que le temps de battre précipitamment en retraite. Il huait les lacustres :

« Lâches vipères des eaux… vers immondes… »

Les montagnards joignaient leurs injures aux siennes. À l'entrée du refuge, ils brandissaient leurs armes, ils accueillaient triomphalement leur champion :

« Irkwar a vaincu le grand urus des eaux ! »

Cependant les lacustres n'avancèrent pas jusqu'à portée de flèche. Aux injures des montagnards, ils opposèrent d'autres injures. Leur colosse, encore tout noir de vase, lança un nouveau défi et In-Kelg, malgré sa blessure, joignit ses menaces aux siennes. Tholrog cria :

« Les hommes des lacs sont trop lâches… leur parole n'est qu'un cri de pie !

— Nous détruirons vos villages… Nous emmènerons vos guerriers en esclavage… rien ne résiste à Rob-Sen ! – fit orgueilleusement In-Kelg.

— Kiwasar prendra les lacs… nos alliés de l'Ouest détruiront l'armée de Rob-Sen ! » clama Tholrog…

Les trompes sanglotèrent encore. Et le marécage devenait plus ténébreux. Le grand nuage était comme une aile immense de corneille. Les roseaux et les joncs se

plaignaient sur l'eau sinistre. Le vent se taisait, reprenait, tourbillonnait. Le jour était grand et mélancolique, les éléments solennels.

In-Kelg, le Géant-des-Lacs, tous les ennemis se retirèrent sur la rive humide des marais, derrière un rideau de saules. Seules, leurs sentinelles campaient, surveillaient comme des échassiers sur les lagunes. Et les montagnards s'inquiétaient de ce silence plein d'embûches…

VIII

TJANDRINAHR

Du temps coula. Plusieurs fois de lourdes gouttes de pluie tombèrent : elles s'arrêtaient. Le grand nuage tournoyait, attaqué par des vents antagonistes. De larges et doux éclairs écharpaient le fond du paysage. Le tonnerre, très loin, poussait des rugissements traînants et graves. Une teinte phosphoreuse glissait mystérieusement sur l'eau épaisse.

Les montagnards épiaient, anxieux, leurs ennemis. À l'entrée des saules, In-Kelg se montra, puis une troupe de lacustres. Du premier coup, les montagnards devinèrent la tactique ennemie. Les Têtes Rondes avaient uni leurs petits boucliers, fabriqué avec des entrelacements de rameaux une sorte de grand abri sous le couvert duquel ils pourraient se mettre. Contre les flèches lancées verticalement, ils avaient, soit des boucliers, soit des branchages recouverts de cuir.

Tholrog et ses compagnons se sentirent envahis, non par la crainte, mais par une grande amertume, une haine confuse contre le destin trop dur.

Comme ils méditaient, In-Kelg s'avança sur le chemin de l'eau :

« Hommes de la montagne… Ne voulez-vous pas sauver votre vie en rendant Eï-Mor et Eyrimah ? »

Tholrog jeta un regard désespéré, plein d'une tendre épouvante, sur les deux femmes. Eï-Mor, rencontrant ce regard, resta tournée hardiment avec un visage plein de douceur vers le Chef. Alors, il sentit une fois de plus que la fille de Rob-Sen avait vaincu Eyrimah :

« Que faut-il répondre ? »

L'Homme-des-Choses-Cachées se leva prophétiquement :

« Ils mentiront à leur parole… et quand nous aurons livré les femmes, notre vie n'en sera pas plus sauve… je vais répondre… ! »

Et il mugit d'une voix arrogante, en un idiome informe, mêlé de la langue des lacs et de celle des montagnes :

« Les hommes des hauts pays ne rendront pas les captives… et la fille de Rob-Sen mourra avec nous… elle mourra à vos yeux, si vous attaquez notre refuge ! »

Tholrog observait encore la captive. Rien dans l'œil noir, dans la face mate ne protesta contre la déclaration de l'Homme-des-Choses-Cachées. Lui, le jeune Chef, au contraire, eut un geste de terreur et d'inquiétude, qu'elle aperçut, qui fit venir à sa lèvre le léger sourire des jeunes filles, tendre et malicieux.

« Les hommes des montagnes refusent-ils de rendre Eï-Mor ? – demanda In-Kelg.

— Ils refusent de se fier à la parole des bêtes menteuses ! »

Le silence. L'attente. La nuit parut descendre sur le marécage, tellement le vaste nuage s'épaissit, s'abaissa. Les lacustres avancèrent leur abri de boucliers et de branches.

Soudain, l'Homme-des-Choses-Cachées se mit à vociférer épouvantablement, à proférer des incantations hurlantes en lançant des cailloux vers le ciel. Les éclairs se multiplièrent, la foudre roula plus proche.

« Je retenais l'orage, – cria l'Homme-des-Choses-Cachées… – maintenant, qu'il vienne ! »

D'un geste éperdu, il semblait saisir, attirer le grand nuage. Puis, il leva la main. Il tenait un crapaud, qu'il avait dû trouver de quelque excavation ; il le jeta dans les eaux.

Tous le contemplaient avec admiration. Lui-même, sans doute, croyait en partie à son pouvoir ; il mugit aux lacustres :

« Je lance l'orage !… Les Hommes-des-Lacs se repentiront ! »

La pluie débuta. Les montagnards hurlèrent d'enthousiasme.

Les lacustres n'en continuèrent pas moins leur avance jusqu'à portée des flèches, en un endroit où le chemin du roc s'élargissait. Là, fixant leur abri par des pieux taillés dans les saules, il se trouva qu'il était haut de cinq coudées. Pour la base, ils l'avaient garnie de peaux de bêtes et de tissus, en sorte qu'ils se trouvaient parfaitement garantis contre les traits de leurs adversaires.

Cela fait, on apporta une espèce de plate-forme grossière faite de branches de frêne, et les plus adroits parmi les archers, s'y hissant, dominèrent le refuge des

montagnards en demeurant eux-mêmes à couvert. À travers les interstices de leur abri, ils pouvaient épier, choisir une victime, tirer rapidement en se découvrant à peine, pendant un temps très court. D'autres guerriers, moins bons tireurs, leur protégeaient la tête.

Dans ces conditions, la retraite des montagnards devenait insuffisante à les protéger tous. Une douzaine d'entre eux, accroupis ou couchés, au moindre mouvement risquaient leur vie. Deux guerriers en firent l'expérience. L'un avança la tête, de derrière une saillie ; l'autre crut pouvoir changer sa place contre une meilleure. Tout de suite vus, visés par des yeux perçants, trois flèches partirent. L'un des montagnards roula, la tempe percée ; l'autre arracha précipitamment une flèche de son bras.

Une rumeur féroce des lacustres suivit ce succès. Les montagnards furent en proie à une détresse pleine de honte.

« Mourrons-nous comme des loups au piège ! » gronda Irkwar.

Mouillés par la lourde pluie, ayant peu mangé depuis le matin, avec cette menace de mort qu'il fallait subir en se courbant, sans bouger, la situation était intolérable. Les plus braves enrageaient plus que les autres. Et le cadavre du compagnon, frappé à la tempe, ajoutait à la désolation.

L'orage doubla. La pluie chut en retentissantes cascades, la perspective se noya dans un voile, une pénombre de cataclysme. Le marécage clapota comme d'une avalanche de pierres. Et les immenses éclairs s'allumaient tout proches comme de grands soleils pâles et fugitifs.

L'Homme-des-Choses-Cachées cria dans la tempête :

« Les hommes des lacs se repentiront ! »

Une flèche répondit à sa bravade. Un nouveau guerrier se coucha dans la mort. Alors, pris de frénésie, l'Homme-des-Choses-Cachées saisit Eï-Mor, la souleva, la porta devant le refuge en s'abritant derrière elle :

« La fille de Rob-Sen va mourir ! »

Tholrog, pâle, se précipita :

« Tais-toi !

— La fille de Rob-Sen va mourir ! – répéta l'autre… – si les hommes des Lacs ne se retirent hors de portée des flèches !

— Si vous touchez à la fille de Rob-Sen, chacun de vous périra ! – cria une voix profonde… – Si vous rendez la fille de Rob-Sen, vous serez libres. Que Yar-Am nous frappe tous avec les nôtres, si nous mentons… »

Les montagnards s'entre-regardèrent. Tholrog saisit avec terreur l'indécision de leurs faces, et que le serment lacustre inspirait confiance. L'Homme-des-Choses-Cachées murmura :

« Que veux-tu, fils de Talaun ? »

Le cœur faillit à Tholrog : il ne pouvait sacrifier la vie de ses compagnons au désir de garder Eï-Mor. Prenant une décision soudaine :

« La parole des Montagnards est plus sûre que celle des Hommes des lacs… quelle preuve nous donnera le Chef des lacustres ?

— Si les hommes de la montagne nous promettent de rendre Eï-Mor, nous nous retirerons sur le bord à mille coudées… nous abandonnerons notre abri de boucliers derrière lequel vous serez inattaquables, nous vous laisserons des provisions pour deux jours… Quand Eï-Mor sera parmi nous, nous quitterons ces terres ! »

Les montagnards s'exclamèrent, surpris, favorables.

« Les hommes des lacs veulent-ils nous donner le temps de tenir conseil ?

— Le temps qu'un homme met à faire trois fois mille pas !

— C'est bien ! »

Et Tholrog dit à ses compagnons :

« Que ceux qui veulent parler parlent !

— Il faut rendre la fille de Rob-Sen !

— Et si les hommes de l'eau ne quittent pas le pays ?

— Nous aurons leur abri… des provisions… le temps de trouver une voie…

— S'ils nous attaquent la nuit sur des radeaux ?

— Nous-mêmes, – s'écria l'Homme-des-Choses-Cachées, – ne pouvons-nous construire un radeau avant ce soir, et passer par là où les eaux semblent profondes…

— C'est bien – dit Tholrog, – réfléchissons donc en silence… et si vous voulez ensuite rendre la fille de Rob-Sen, je répondrai aux hommes des lacs. »

Son âme était triste comme le grand marécage. Il ne cessait de contempler Eï-Mor, et la jeune fille était presque aussi sombre que lui entre l'instinct qui la poussait vers le Chef blond et les souvenirs qui l'appelaient vers les lacustres.

Le temps approcha. La poitrine de Tholrog battait en tumulte ; confusément il interrogeait l'horizon, cette pluie qui bornait la perspective et que les éclairs ne transperçaient plus. Jamais il n'avait connu de moments plus lugubres – tout son être surpris connaissait la force, les liens délicats, suaves et inébranlables de l'Amour :

« Elle va partir ! »

Soudain, dans la profondeur, dans la rafale, la buée flottante, il lui parut entendre une clameur. C'était à l'arrière du refuge où les eaux s'étalaient le plus libres :

« Entendez-vous ?

— Oui, nous entendons, » répliqua Tahmen…

La clameur se renouvela, clameur de voix nombreuses sous le vent. Un grand trouble mua les montagnards. Les yeux sur le marécage, ils trépidaient. Tahmen et Tholrog, renommés pour la pénétration de leur vue parmi ces montagnards aux prunelles si puissantes, crurent voir comme un îlot qui se mouvait au loin :

« Ne sont-ce point des ennemis ? dit Irkwar.

— Nous sommes sur les terres des Ariès.

Tahmen murmura la main tendue :

— Des hommes. »

Dans la brume vague, Tholrog, puis Irkwar et d'autres compagnons les aperçurent aussi. L'émotion exacerbait les assiégés, également en proie à l'angoisse et à l'espérance.

La voix du Chef lacustre vint les interrompre :

« Les hommes des hauts pays peuvent-ils répondre ? »

Que faire ? Que dire ? L'incertitude terrible les étouffait. La voix clama :

« Le temps est venu de répondre ! »

Voilà que la pluie tarit un peu ; le paysage fut plus large ; dans l'œil de Tahmen se profila un grand radeau, des hommes vêtus d'étoffes pâles, des boucliers d'une forme très longue :

« Les Ariès ! »

Et Tholrog d'une voix dominatrice :

« Nous ne rendrons pas la fille de Rob-Sen ! »

Une clameur sur les eaux fut comme l'appui de son refus ; les montagnards, tapis dans leur refuge, y répondirent avec force.

Maintenant, dans la pluie, sous la pâleur firmamentaire, on apercevait le radeau chargé d'une soixantaine d'hommes. Il avançait avec lenteur. À sa pointe extrême se tenait une silhouette, un épieu au poing. Peu à peu, on reconnaissait les haches de bronze, les boucliers à deux pointes, les longues lances des Ariès.

Les Lacustres voyaient avec fureur cette approche et délibéraient. Le hasard tournait contre eux. Avec la venue du radeau, ils sentirent mieux l'absence de leur patrie, toutes les

embûches d'une terre inconnue. Déjà, ces nouveaux venus pouvaient les tourner, tandis que les montagnards chargeraient à l'avant. Et, sauf In-Kelg, farouche, exaspéré de la mésaventure, tous s'apeuraient d'être si loin dans l'inconnu :

« Faisons, – dit In-Kelg, – une attaque subite !

— Elle sera lente ! – répondit le Chef… – on ne peut passer plus de trois ensemble… durant ce temps, les hommes de l'Ouest arriveront… les hommes d'en haut tueraient plutôt maintenant Eï-Mor que de la rendre… Veux-tu sa mort, Rob-In-Kelg ? »

In-Kelg baissa la tête devant la force de ces paroles…

Le radeau approchait encore. Les Ariès s'y tenaient presque tous debout, prêts au combat, à l'abri de leurs longs boucliers. Dans l'atmosphère purifiée où ne coulait qu'une pluie finissante, où une divine lumière se tamisait à travers une pâle et fine nue, comme à travers une grande pétale de nymphæa, on apercevait nettement la silhouette de l'homme debout à l'avant :

Tahmen et Tholrog distinguaient la solennelle beauté de son visage.

La voix d'Irkwar le salua, cria la bienvenue, et l'Arié étendit les bras en signe d'alliance.

Dans ce moment, les lacustres se décidèrent à la retraite. On les vit arracher leur abri, se retirer précipitamment. Irkwar put en abattre un d'une flèche ; ils ne répondirent même pas, ils accélérèrent leur marche, condensant toute leur énergie à une retraite sûre.

Et le radeau arrivait proche, parmi l'ardent enthousiasme des montagnards. Leurs âmes naïves, jeunes et fortes, admiraient les alliés, leur trouvaient une beauté singulière, une héroïque puissance.

L'homme debout à l'avant aborda. Tholrog et Irkwar s'avancèrent à sa rencontre et balbutièrent avec peine quelques mots ariès. Tjandrinahr posa les mains sur les épaules des deux montagnards, et, en leur propre langue :

« Les Ariès aiment de vous voir sur leurs terres !

— Père… – répondit Tholrog – vos fils de la montagne vous offrent la vie que vous leur avez sauvée ! »

Les Ariès regardaient avec sympathie les grands montagnards, les reconnaissaient forts et redoutables. Et entre les fils de ceux qui descendaient du Pays-des-Sept-Fleuves, les fils de l'humanité splendide et complexe des Ariès, et les fils vaincus de l'antique Europe quaternaire, il y avait une douceur d'amitié, comme la prescience des destinées superbes qui seraient échues, aux millénaires futurs, à leurs races unies.

IX

LA FUSION DES RACES

C'était vers le tiers de la nuit. Tholrog dormait dans une cabane, sur le grand lac des Ariès – ses compagnons et lui occupaient l'extrémité d'une île-village assez proche des rives. La lueur de la lune, dans un délicieux ciel d'après pluie, se posait sur le lac.

Un bruit furtif éveilla Tholrog. Il se dressa, il vit une forme noire devant la hutte toute brodée par la lune. Il allait se lever, saisir une lance ; mais soudain il reconnut la silhouette d'Eï-Mor. Alors, il rusa, referma les yeux, feignit de dormir – une force extraordinaire dilatait son cœur.

La jeune fille s'approcha, s'inclina sans bruit. Cessant de s'interposer devant la lune, elle examina le visage de Tholrog. Elle parut inquiète, puis un demi-sourire ploya ses lèvres. Elle demeura là, écoutant, regardant. Tholrog voyait son cou éclairé par une lueur fraîche, ses yeux doucement attentifs, et c'était comme si une jeune déesse était penchée sur lui.

Elle se releva, elle est repartit.

Il écouta s'éloigner les pas légers, dans un rêve. Puis, il se leva, il la vit déjà loin sur l'îlot, il s'écria :

« Eï-Mor ! »

Elle s'arrêta. Elle ne se retourna pas du tout de suite. Il la rejoignit :

« Pourquoi es-tu venue ?

— Tu es blessé… j'ai voulu voir…

— Pourquoi as-tu voulu voir ? »

Elle resta sans répondre. Une brise pure entra dans l'îlot, les cheveux de la jeune fille flottèrent : c'était comme s'ils avaient touché Tholrog :

« Pourquoi as-tu voulu voir ?

— J'ai voulu voir si c'était dangereux !

— Ce n'est pas dangereux… Aimerais-tu que ce soit dangereux ? »

Et, comme il prononçait ces paroles, il sentit son contentement s'évanouir. Le soupçon qu'elles exprimaient lui parut plausible. Sachant les siens proches, pourquoi la fille de Rob-Sen ne désirerait-elle pas la mort d'un chef ennemi qui avait déclaré la vouloir garder éternellement ?

Cette idée s'hallucinait par la fièvre légère de sa blessure. Eï-Mor répondit :

« Non, je n'aimerais pas que ce soit dangereux. »

Lui, se dressant davantage, d'une voix âpre :

« Si c'était dangereux… si je mourais… on t'échangerait… tu serais libre… tu as pensé à cela, fille de Rob-Sen ?

— Je n'y ai pas pensé !

— Alors, pourquoi trembles-tu ? »

Elle se tut. Les soupçons de Tholrog grandirent. La jalouse vision d'Eï-Mor, retrouvant le camp de Rob-Sen, heureuse d'être rendue aux siens, le tortura. Il fixa son manteau d'aurochs à ses épaules, il gronda :

« Comment t'es-tu dérobée à la garde de Dithèv ?

Elle recula craintive.

— Pourquoi te fâches-tu ?… Je connais des remèdes pour les blessures… Ne m'as-tu pas sauvée dans la montagne ? »

Sa voix pure, la nuit, l'immobilité si mystérieuse des rayons lunaires sur le sol, commencèrent d'amollir le jeune Chef :

« Tu voulais me guérir ?

— Oui, si ta blessure avait été dangereuse !

— fille de Rob-Sen, est-ce la vérité ? »

Elle secoua affirmativement la tête.

Ils étaient hors de la hutte. Une splendeur extraordinaire décorait les eaux, les nymphæas endormis, les larges feuilles flottantes ; le cri de grenouilles lointaines avait le charme d'un bêlement de brebis. Tholrog sentit s'évanouir les soupçons, tels qu'ils étaient venus, avec la rapidité des rides sur l'eau. L'étrangère adorable sembla lui promettre des joies profondes, intarissables :

« Eï-Mor, – s'écria-t-il, – la mort de Tholrog ne te serait-elle pas agréable ?

— Je ne désire pas la mort de Tholrog.

— Si elle te faisait libre !

— Elle ne me ferait pas libre…

— On t'échangerait contre des prisonniers… Tholrog ne t'échangera pas ? »

Elle se détourna, troublée. Elle regarda le lac. Des nuances merveilleuses vacillaient sur les eaux. Le ciel et les rives, plus vastes, plus solennels, tremblaient à des haleines légères, comme s'ils eussent été attachés à des cordes souples et indéchirables.

Par instants, on voyait s'avancer une brise très lente. Le flot montait au loin, des mares grandissaient, s'élargissaient, expiraient avec un léger murmure contre les rives. Dans la direction de la lune, il y avait un chemin d'argent et de saphirs. L'odeur de l'eau était fraîche et toutefois un peu fiévreuse. Elle éveillait une délicieuse inquiétude.

Insensiblement, Tholrog et la jeune fille s'étaient rapprochés du bord des pilotis. En se penchant, ils pouvaient voir d'autres villages comme flottants sur l'eau. Les toits des habitations semblaient des plantes singulières et aussi des amas de souches, de gros troncs ébranchés. Des canots étaient amarrés contre les piles des îlots ; sur les rives, se croisaient des veilleurs, car tout le lac était préparé pour la guerre.

Cependant, on entendait les bruits nerveux de la nuit : une grenouille rebondissait, un poisson surpris prenait la fuite, un rat mystérieux passait sur un promontoire, une poule d'eau inquiète, s'agitait. Une chauve-souris, fuyant quelque péril, passa avec un cri léger, tenant son petit cramponné à sa poitrine. Un village de castors, animaux sacrés pour les Ariès, s'apercevait dans un beau rais de lune

– village bâti sur pilotis comme ceux des hommes. Au loin, un urus mugit, puis un hurlement de loup. Le clapotis des ondes parlait toujours son charmant langage.

Tholrog avait un peu de fièvre ; cette fièvre était exquise : elle affinait ses impressions. Il vit en lui, durant le silence d'Eï-Mor, se dessiner l'image d'Eyrimah : mais cette image avait peu de pouvoir. Dans la lutte des deux amours, la fille de Rob-Sen surplombait, dominait ; l'homme aurait voulu autrement sa captive que par le droit de la force :

« Tholrog ne t'échangera pas… Détestes-tu Tholrog ? »

Elle rassembla toute sa hardiesse – avec le sentiment de son jeune pouvoir :

« Si Tholrog ne m'échange pas, que veut-il faire de moi ?

— Ce qu'on fait des captives jeunes et belles ! »

Il prit exprès le ton du vainqueur, froid et rude. Elle frissonna d'orgueil et de douleur. Son éducation de fille de chef, destinée à des unions où la femme garde des privilèges et des fiertés, se ranima en elle :

« Tu peux le vouloir… et la fille de Rob-Sen n'aura plus besoin d'être échangée… »

Tholrog trembla. Comme l'étincelle embrase la forêt, cette réponse le décida à tout vouloir :

« Alors, tu hais Tholrog ?

— Eï-Mor ne peut être que la première femme d'un chef… les autres ne doivent pas se lever devant elle !

— Si aucune autre ne se levait devant toi ? »

Eï-Mor devint plus pâle que la nuit. La tendresse sérieuse et fine transforma son visage. Tholrog, captif des yeux imploreurs, des bras frais à demi tendus :

« Chez nous, il n'y a qu'une femme… Voudrais-tu être la femme de Tholrog ? »

Le regard d'Eï-Mor exprima la joie, l'amour, la franchise :

« Je voudrais être la femme de Tholrog !

— Même si tu étais libre ?

— Oui…

— Même si tu étais chez toi, sur tes lacs… près de Rob-Sen ?

— Même si j'étais près de mon père ! »

Le bonheur jeune et puissant étreignit Tholrog. Dans le léger vertige de la fièvre, il s'appuya sur Eï-Mor :

« Tu seras la femme de Tholrog ! »

Il tenait contre lui le corps velouté, cette chevelure dont la caresse avait si souvent reparu dans sa mémoire. Il se sentait quelque vertige, de la faiblesse, mais un bonheur plus grand encore.

Ils demeurèrent. Le charme immense du lac se mêlait dans leurs âmes. La lune et les pâles étoiles étaient là pour eux seuls, tout le double ciel d'en bas et d'en haut, et les peupliers, les saules, l'intermittente plainte des grenouilles.

Comme il frissonnait :

« Rentre ! – lui dit-elle…

— Eï-Mor, es-tu heureuse près de Tholrog ?

— Très heureuse… Mais tu dois laisser reposer la blessure… Demain je te cueillerai des herbes. »

Il rentra, il vit partir Eï-Mor, et, tout en grelottant un peu, il eut le sentiment confus de la splendeur de la vie et des vastes avenirs !

X

LA GRANDE BATAILLE

Rob-Sen, vainqueur des avant-gardes Ariès, campait en vue du Grand Lac. Toute la nuit, les feux de son armée se répercutèrent à l'amont du fleuve, et toute la nuit le lac demeura illuminé par les feux des Ariès et les brasiers des Immohys qui forgeaient désespérément.

L'aube monta pénible : elle devait éclairer une des batailles décisives de l'humanité. Selon la victoire ou la défaite de Rob-Sen, l'orientation des races pouvait se porter vers les Ou-Loâ ou les Ariès. La traînée des Ariès, de l'Asie jusqu'aux mers d'Occident, était faite d'essaims peu denses. Les Ou-Loâ demeuraient de beaucoup les plus nombreux : leurs tribus communiquaient encore ensemble dans la plus grande partie de l'Europe. La nouvelle d'une grande victoire sur un groupe important des Ariès pouvait déterminer une levée générale, retarder l'invasion jusqu'alors invaincue.

Prolifiques, énergiques, les Ou-Loâ, en un ou deux siècles, eussent alors été capables de peupler l'Europe assez fortement pour y rester l'élément majeur, sinon par les armes, du moins par la masse. Rob-Sen vaincu, c'était au contraire une impulsion nouvelle pour la traînée des Ariès – et c'était du repos pour l'ancienne race des grands blonds de l'époque quaternaire refoulés dans le Nord et dans quelques districts montagnards.

La position de Rob-Sen était la meilleure : il campait en amont. Des collines le protégeaient en flanc. Son front était hérissé, entrecoupé de rocs. Il avait encore la force morale de ses victoires sur les avant-gardes, et la supériorité du nombre – douze mille hommes contre sept mille Ariès. Son armée se composait de deux parties : huit mille hommes qu'il commandait lui-même, quatre mille hommes dont deux tribus puissantes avaient déféré le commandement, malgré les réclamations de Rob-Sen, à un vieux Chef nommé An-Kar.

Les Ariès s'étaient mis à couvert, dans un bois de hêtres qui formait une manière de presqu'île entre des ruisseaux et des lacs minuscules. De part et d'autre, on s'observait avec curiosité.

On voyait circuler les Ou-Loâ entre les peupliers, les ormes, les hêtres, sur le bord des mares. Vêtus le plus souvent de tissus, ils étaient armés de la flèche à pointe triangulaire, de harpons, de pierres, de haches, de massues et de lances. Leurs boucliers étaient petits et ronds. Leurs visages étaient peints d'emblèmes, le plus souvent d'un rouge de sang, afin de dissimuler les blessures.

Les Ariès étaient armés d'armes de bronze et de frondes, d'arcs, de lances à pointe de bronze ou de pierre très dure. Leur vêtement était de cuir et de lin.

Leurs boucliers étaient longs, terminés en pointe. Visarmi les commandait, et sous lui, à chaque aile, Kouramas et Rova.

An-Kar commença l'attaque contre Kouramas. Elle fut repoussée. Les Ariès s'avancèrent jusque dans la position ennemie.

Rova, alors, attaqua Rob-Sen et s'empara d'une colline. Rob-Sen envoya du renfort et fit reprendre la colline. Visarmi ordonna à Rova de la réoccuper et la grande bataille commença. Elle fut terrible. Trois fois la colline fut reprise. Elle demeura à Rob-Sen.

Pendant ce temps, Kouramas prenait l'offensive contre An-Kar. À la tête de deux mille hommes, il rejeta les Ou-Loâ, il leur fit subir de grandes pertes. An-Kar fit donner toutes ses forces. La mêlée devint formidable, une ardeur pareille animait les deux races. Mais Kouramas réussit à franchir une rivière. Ses archers firent de profonds ravages, tandis qu'il attaquait d'autre part impétueusement. Les hordes d'An-Kar furent coupées, – la moitié se trouva pressée contre un marécage – l'autre moitié dans une profondeur d'où Kouramas la dominait. An-Kar, avec rage, dut demander du secours à Rob-Sen.

Or, en ce moment, Rob-Sen, ayant pour la troisième fois repris la colline, faisait une forte attaque contre Rova. Successivement, il envoya quatre colonnes de mille hommes sans pouvoir déloger les Ariès. Mais à la cinquième, ceux-ci reculèrent.

Et Visarmi ne cessait de veiller sur la bataille. En lui vivait la silencieuse grandeur de sa race, sa profondeur merveilleuse. Il avait à son côté Tjandrinahr dont il aimait les conseils. Il envoya mille hommes pour secourir Rova.

Rob-Sen reçut avec colère les messagers d'An-Kar : cependant, il lui donna douze cents guerriers. La journée devint solennelle et grandiose. Tout ce coin de la terre fut empli par la colère des hommes. Les races y mesurèrent leur présent à leur avenir dans la Mort, le Courage et la Ruse.

Le vœu féroce de la nature s'y accomplit.

Entre Rob-Sen et Rova, la lutte resta longtemps indécise ; par la supériorité de l'arme et l'influence du caractère, trois mille Ariès se maintinrent fermes contre cinq mille Ou-Loâ.

Mais Kouramas perdit, à l'arrivée du renfort, une partie de son avantage contre An-Kar ; il le fit connaître au Chef suprême.

Visarmi, ne tenant plus que deux mille hommes de réserve, et redoutant une surprise de Rob-Sen, hésita :

« Que faut-il faire, Tjandrinahr ?

— Je pense qu'il faut envoyer trois cents hommes, et s'ils ne suffisent pas – plus tard, deux cents autres, avec les montagnards de Tholrog.

— Les montagnards sont-ils donc plus braves que les Ariès ?

— Non, père, mais je leur ai demandé depuis ce matin de ne pas faire retentir leurs trompes… les Ou-Loâ, les entendant à l'improviste, croiront que nous avons reçu un secours des montagnes !

— Tjandrinahr est toujours le grand sage des Conseils ! »

Et Visarmi envoya le renfort.

Cependant, Rob-Sen s'impatienta de la résistance des ennemis. Il lui restait près de deux mille hommes de réserve. Il en lança la moitié. Rova, après une résistance merveilleuse, commença de reculer. Et Kouramas, d'autre part, n'avançait pas, malgré le secours, contre An-Kar.

La lutte dura longtemps ainsi, lente, indécise. Visarmi suivait avec sang-froid le destin ; mais le fond de son âme était sombre. Enfin il donna un nouveau renfort à Rova, un autre à Kouramas : il ne lui restait en main que mille hommes.

Ces secours tombèrent sur la bataille comme du bois dans la fournaise. Elle s'embrasa, elle hurla vers le firmament. Rova maintint Rob-Sen. Kouramas recommença d'écraser An-Kar. Soudain, dans la rumeur de mort, les trompes montagnardes grondèrent. Tholrog apparut sur une hauteur avec les siens, et des Ariès enveloppés de peaux de bêtes. Et ailleurs, Irkwar parut aussi. D'autres trompes mugissaient dans la vallée. Alors, les guerriers d'An-Kar se troublèrent.

Ils tinrent pourtant, leur angoisse ne parut pas de l'épouvante. Mais à une charge impétueuse des Ariès, elle se décela, profonde, irrésistible. Les hommes acculés aux marais s'y laissèrent culbuter, demandèrent la vie, au nombre de deux mille. Six cents se laissèrent massacrer dans un ravin. Kouramas était vainqueur.

L'âme de Visarmi s'éclaira. Il espéra dans les avenirs de sa race. Il donna à Rova toute sa réserve ; Rob-Sen dut épuiser également la sienne. Pendant une heure le destin se joua entre quatre mille Ariès et plus de six mille Ou-Loâ : l'issue demeurait douteuse, chacun conservant ses positions. Mais Kouramas, ayant achevé sa victoire, vint au secours de Rova. Rob-Sen, lentement, dut se retirer dans son camp dont il perdit un quart. Grâce aux fuyards d'An-Kar, réfugiés auprès de lui et ramenés au combat, il empêcha les Ariès d'avancer encore, repoussa leurs attaques. Au crépuscule, on interrompit la bataille.

Les Ariès étaient vainqueurs, ayant abattu deux mille ennemis, et fait autant de prisonniers. Mais Rob-Sen, n'était pas vaincu. Il demeurait avec une armée de huit mille hommes, fortement retranchés, contre six mille Ariès. Il songeait à recommencer le lendemain, la bataille.

Le sort ne le voulut pas. Des messagers arrivèrent dans la nuit vers Rob-Sen pour lui apprendre que Kiwasar avait repris le plateau de Dap-Iwr – l'Iordjolk des montagnards, – et menaçait le lac de Re-Alg.

Alors, rassemblant le Conseil, Rob-Sen maudit la stupidité d'An-Kar, la lâcheté des défenseurs de Dap-Iwr, et proposa de demander la paix, pendant que la force de sa position permettait de l'exiger avantageuse. Personne n'osa élever sa voix contre la sienne, et Rob-Sen agit en Chef suprême.

LA PAIX

. . . .

La paix se fit. Elle n'enleva rien au territoire des Ou-Loâ, mais elle fut avantageuse à la liberté des montagnards ; elle accrut la puissance d'essaimage des Ariès. Rob-Sen domina son peuple et commença une dynastie. In-Kelg et Eyrimah s'appartinrent – le jeune lacustre emporta glorieusement la jeune fille.

Or, c'était au lever de la lune. Le grand lac des Ariès s'étendait dans une magnificence infinie. Le charme planait, la douceur des choses, la quiétude transparente, les horizons

qui parlent la grande langue du mystère, et cette beauté des eaux claires qui prit toujours le cœur des hommes.

Eï-Mor et Tholrog contemplaient leur dernière nuit sur le lac. Ils se tenaient en silence. Ils avaient parlé, ils vibraient dans une concordance merveilleuse, dans l'union de leurs âmes de doux barbares. En eux était ce lac, ces traînées d'argent, les bestioles errantes, les bruits fugitifs, et aussi la route dans la montagne, l'ouragan, l'avalanche, le terrible marécage : tout cela, c'était, pour eux, l'Amour.

Et leur silence dura longtemps, très longtemps, et leur douceur était toujours plus douce. À la fin cependant, Tholrog prit plus étroitement contre lui la jeune lacustre et à pas lents, il l'entraîna vers l'ombre, vers le grand, vers l'éternel mystère qui vainc la Destruction.

J.-H. Rosny

FIN

À propos de cette édition électronique

Corrections, édition, conversion informatique et publication par le groupe :

Ebooks libres et gratuits

Adresse du site web du groupe :
http://www.ebooksgratuits.com/

—

Août 2021

—

– Élaboration de ce livre électronique :

Les membres de *Ebooks libres et gratuits* qui ont participé à l'élaboration de ce livre, sont : Gaël, YvetteT, PatriceC, Jean-Luc, Coolmicro